l'Avant-Scène

n° 158

femina-théâtre



Comédie Française
Pièce en 3 actes
de Jacques Deval
Mise en scène
de Robert Manuel


Thérèse
le
Prat

Comédie - Française

Salle Richelieu

Comédie en 3 actes
de Jacques Deval

Mise en scène
de Robert Manuel

Décor de Suzanne Lalique

MADEMOISELLE

Distribution

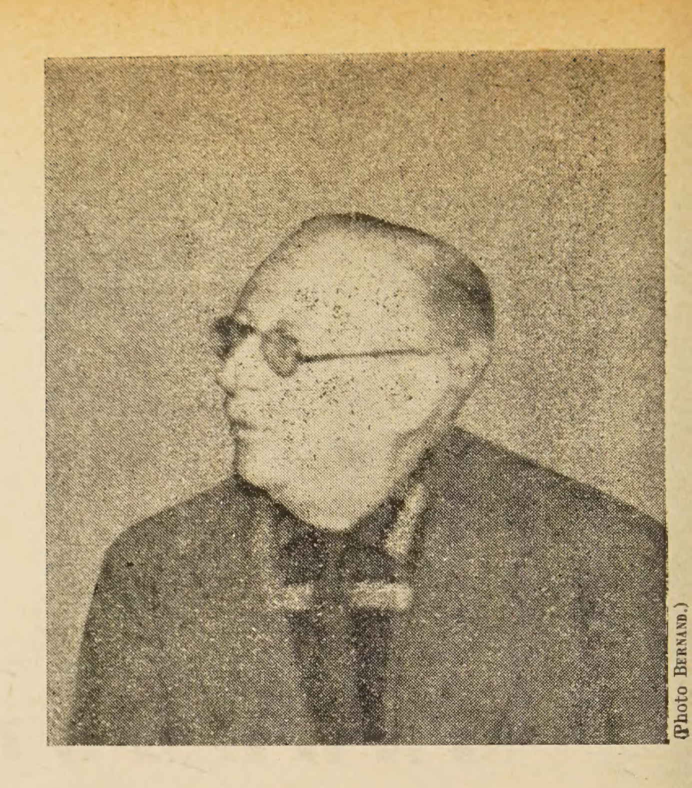
Lucien Galvoisier	MM. **Jean Marchat**
Georges Boutin	**Georges Baconnet**
Edouard	**Marco-Béhar**
Maurice Galvoisier	**Jean-Paul Roussillon**
Valentin	**François Chaumette**
Mademoiselle	Mmes **Denise Gence**
Christiane Galvoisier	**Marie Versini**
Alice Galvoisier	**Denise Grey**
Hélène	Mlles **Maria Fromet**
Elèves du Conservatoire :	
Thérèse	**Lorey**
Juliette	**Wasserman**

Cette pièce créée le 6 janvier 1932 au Théâtre Saint-Georges, reprise au même Théâtre le 29 avril 1948, est entrée au répertoire du Théâtre Français le 8 mai 1957

SE GENCE
le rôle de « Mademoiselle »
ait de Thérèse Le Prat)

L'AUTEUR :

JACQUES DEVAL


(Photo BERNAND.)

Il y a des auteurs dont il est facile de parler. Parce qu'on les classe.

On dit : « C'est un auteur comique. »

« C'est un poète. »

A la rigueur : « C'est un poète comique. »

« C'est un auteur rose » ou : « Un auteur noir. »

Ou : « Un auteur tantôt rose, tantôt noir ; tantôt rose et noir », comme Jean Anouilh.

Il est impossible de classer Jacques Deval : un homme qui va de Une Faible Femme *à* Prière pour les Vivants, *en passant par* Dans sa candeur naïve *et* Tovaritch.

Si j'avais à définir Jacques Deval, je profiterais plutôt du titre de sa pièce pour le comparer à un de ces conteurs d'histoires qui, sur la route de Samarcande, enchantent les voyageurs.

N'importe quelle histoire : tragique, amère, amusante, spirituelle, ou à hurler de rire.

Jacques Deval ne renonce jamais à écrire une bonne histoire.

Son seul souci est de la conter bien.

J'ai entendu plusieurs de mes grands camarades renoncer à une pièce « parce que le sujet, disaient-ils, n'est pas pour moi ».

Jacques Deval est si habile qu'on peut dire sans exagération que tous les sujets sont pour lui.

Parce qu'il a le verbe.

Même quand il n'est pas le plus inspiré, il reste le plus ingénieux des auteurs de théâtre.

Son style a la même diversité. Il s'assouplit ou se durcit suivant l'histoire qu'il raconte.

Il cabriole ou atteint une sérénité classique, suivant les personnages. Car ce sont eux qui décident du style, plus encore que leur destin.

Il y a deux hommes dans Jacques Deval : un cynique et un poète.

Le cynique voit les choses telles qu'elles sont, et plutôt pires qu'elles ne sont.

Le poète embellit les choses.

Le cynique a beau lui expliquer... le poète garde son idée.

MARCEL ACHARD

MADEMOISELLE

A Paris, de nos jours.

La scène représente un bureau de travail très moderne. C'est réellement un bureau de travail, tapissé de livres, de cartonniers, de classeurs. Il y a même deux tables : l'une, très grande, très luxueuse, presque pompeuse, à encrier monumental, encombrée d'objets d'art et de dossiers en fouillis ; l'autre, assez grande, est plus simple, aussi chargée de dossiers, mais tous les papiers sont en ordre. C'est visiblement la table d'un secrétaire.

Deux portes à deux battants, l'une à gauche, l'autre à droite à l'avant-scène. Une grande fenêtre, qui ne sera jamais ouverte, parée de beaux rideaux, d'un store, face à la rampe. Aux murs, peu de tableaux, car la place manquerait, mais de belles toiles modernes, claires, hardies. Les deux tables sont au fond. Le fauteuil de la grande table est entre la table et le fond et fait face à la rampe.

Devant la grande table, deux fauteuils confortables, mais très bas de dossier, où s'assoient les clients de Me Galvoisier. Entre les deux fauteuils, une petite table basse où poser un plateau à liqueurs, des cigarettes, des journaux, etc. Deux autres fauteuils plus importants, l'un entre la porte de gauche et l'avant-scène, l'autre entre la fenêtre et la table du secrétaire.

Au plafond, un lustre de bureau, sobre, en verreries modernes. Sur le parquet, un beau et large tapis, non cloué, couvre presque entièrement le tapis de bureau. L'ensemble donne l'impression très nette de grande bourgeoisie à la page en même temps que d'un cabinet d'avocat où les affaires sont plantureuses et fréquentes.

Au moment où le rideau se lève, il est 2 heures de l'après-midi, par un jour peu brillant d'automne. Sur la table basse, tasses vides et bouteille de fine débouchée indiquant le café pris. A la grande table, Me Galvoisier s'affaire à feuilleter un indicateur et à prendre des notes. C'est un homme de quarante-cinq ans, puissant en chair, en verbe, en gestes. Très bon homme, vaniteux un tantinet, beaucoup de talent, il ne s'est jamais senti vieillir, mais porte largement ses quarante-cinq ans. Il a dans la vie intime quelques-uns des travers des avocats d'assises, ne déteste pas « installer » pour ses proches et pour la domesticité, mais cela n'est pas insupportable. Tout compte fait, c'est un gentil enfant de bientôt cinquante ans. A la petite table, Mme Alice Galvoisier écrit, en soupirant, une multitude de petits cartons d'invitation. Alice Galvoisier vient d'être une fort jolie femme. Son couchant est encore plein de grâces et, s'il ne tient qu'à elle, elle aura encore des charmes à quatre-vingt-dix ans de par les robes les plus chères, les bas les plus fins, les fards les plus récemment inventés. Elle connaît les produits de beauté comme Lavoisier connaissait sa chimie. C'est une charmante étournelle, mâtinée de poule au bon sens du terme, car elle a deux enfants dont elle se soucie toujours et ne s'occupe jamais. Le rideau levé, pour un moment, Alice et Lucien travaillent en silence.

LUCIEN, *tape du poing sur la table.* — Et, naturellement, je rechange à Teissonnières... Et sais-tu à quelle heure ? Devine !...

ALICE. — A 6 heures.

LUCIEN. — Pourquoi dis-tu 6 heures ?

ALICE. — Je ne sais pas. Tu me dis : « Devine... »

LUCIEN. — A 5 h. 7 du matin !... Simplement... Et j'attends trente-cinq minutes devant la buvette fermée, et probablement la salle d'attente aussi...

ALICE. — Au moins, tu n'attraperas pas de puces.

LUCIEN. — Qu'est-ce que ça veut dire : des puces ! Je suis déjà revenu avec des puces ?

ALICE. — Tu es revenu avec la gale.

LUCIEN. — Ce n'est pas la même chose. Et puis, c'était pendant la guerre... Les puces m'ont en horreur.

ALICE. — Question de peau...

LUCIEN. — Evidemment, ce n'est pas une question de divergences politiques... Je n'attraperai pas de puces, mais j'attraperai la crève, la bonne crève...

ALICE. — Emporte du café dans le thermos.

LUCIEN. — Oui, c'est une idée ; tu y penseras ?

ALICE. — Bien sûr que non que je n'y penserai pas !... Ce n'est pas moi qui prépare ta valise. Donne tes ordres à Valentin.

LUCIEN, *résigné.* — Oui... Enfin... (*Il se replonge dans l'indicateur.*) J'arriverai à Albi à 10 h. 40... La visite au président du tribunal, la visite au bâtonnier, noir comme un cochon...

ALICE. — Il est peut-être très propre, cet homme...

LUCIEN. — Pas lui, moi, noir comme un cochon... Je n'aurai même pas le temps de me laver. Les débats ouvrent à midi. Je plaiderai avec des mains de goret.

ALICE. — Le jury appréciera.

LUCIEN. — Très fort !

ALICE. — Qu'est-ce qu'il a fait, ton client ?

LUCIEN. — Tué sa bonne.

ALICE. — Tu devrais bien en faire autant. Hélène devient immangeable.

LUCIEN. — Il l'avait violentée avant.

ALICE. — Je ne te demande pas l'impossible... Quand rentres-tu ?

LUCIEN. — Après-demain soir, pour dîner. Et jeudi matin je plaide à Lille... et vendredi, à Reims.

ALICE. — Tu ne pourrais pas, une fois, plaider à Paris.

LUCIEN. — Pas le temps. Ce n'est pas de ma faute si la province m'a adopté.

ALICE. — Ça !... Toi et les Dames de France...

LUCIEN. — N'empêche que trois jours après l'armistice je plaidais à Strasbourg.

ALICE. — Si encore tu plaidais au civil ! Mais au criminel !

LUCIEN. — Je ne vois pas très bien quelle nuance en kilomètres...

ALICE. — Du simple au double..., une fois pour défendre ton client, une autre fois pour le regarder guillotiner.

LUCIEN, *furieux*. — Charmant !

ALICE. — Ce n'est pas de moi.

LUCIEN. — De moi non plus !... Qui croyais-tu épouser ? Un avocat sans causes ?

ALICE. — Je ne croyais sûrement pas épouser un avocat au long cours.

LUCIEN, *pincé*. — Une seule chose m'étonne en ce charmant badinage..., c'est que tu puisses exceptionnellement te passer de ton auditoire favori, et combien attentif !... les enfants et les domestiques.

ALICE. — Les enfants !... Si tu crois que les enfants écoutent quand nous parlons de nous !... Quant aux domestiques, ils se succèdent avec une telle rapidité !

LUCIEN. — A qui la faute ?

ALICE, *indignée*. — Comment, à qui la faute ? A moi, sans doute ?

LUCIEN. — Parbleu ! Les domestiques ne restent pas dans une maison sans autorité.

ALICE. — Moi, je ne leur passe rien !...

LUCIEN. — Non. Mais tu ne les vois jamais. Des petits bouts de papier dans le livre de comptes, avec l'argent. Parce que ça, l'argent, il y est... Vérifier un carnet de comptes c'est compliqué, mais prendre l'argent dans mon portefeuille, le mettre dans le livre...., ça, c'est l'enfance de l'art. Sais-tu pourquoi ils s'en vont, les domestiques ? Par humanité, par pudeur... Mais te voler toi, ce n'est même plus drôle, ça doit leur faire l'effet de battre un enfant...

ALICE. — Et après ? Je t'ai prévenu quand tu m'as épousée. Je ne suis pas une Cendrillon... J'ai horreur du ménage...

LUCIEN. — Et de l'économie, je sais...

ALICE. — Tu es si économe toi-même...

LUCIEN. — Sais-tu ce que nous gagnons par an ?... Quatorze millions l'année dernière.

ALICE, *haussant les épaules*. — Alors ?

LUCIEN. — Et ce que j'ai mis en banque aujourd'hui ?... Pas quatre millions ! Pas trois ! Pas deux ! Pas un sou d'économie... Si demain je mourais...

ALICE. — Toi, tu nous enterreras tous !

LUCIEN. — Je veux bien le croire, mais ce n'est tout de même pas une promesse ferme. Et il n'y a pas que mourir ! Si demain je devenais gâteux ?...

ALICE. — Et après ?

LUCIEN. — Comment, et après ?

ALICE. — Je travaillerais... Maurice travaillerait... Christianne travaillerait... Nous pourrions encore t'acheter des soldats de plomb et des images...

LUCIEN. — Et à quoi travaillerais-tu ? Je frémis de me le demander.

ALICE. — J'ouvrirais un salon de thé..., un institut de beauté... avec Christiane...

LUCIEN, *ricanant*. — Parlons-en de celle-là ! Une petite perruche sans cœur, sans...

ALICE. — Tais-toi donc, tu l'adores.

LUCIEN. — Evidemment que je l'adore ! Je ne suis pas un père dénaturé. Je l'adore, mais je la vois... Je la vois et elle m'agace ! Avec ses flirts, ses pantalons de garagiste, ses robes de grue...

ALICE. — Elle a dix-huit ans !...

LUCIEN. — Si tu trouves ça une raison pour la laisser fiche le camp toute la journée...

ALICE. — Avec Mademoiselle...

LUCIEN. — Mademoiselle ?... Mais tu l'as fichue a la porte, Mademoiselle !

ALICE. — Je l'ai mise à la porte justement parce que je trouvais qu'elle était trop indulgente..., qu'elle se laissait bourrer le crâne par Christiane...

LUCIEN, *ricanant*. — Ce dont malheureusement tu ne t'es aperçue que le jour où tu as chipé Mademoiselle en train d'essayer ta robe bleue...

ALICE. — Verte...

LUCIEN. — Pardon, bleue...

ALICE. — Turquoise.

LUCIEN. — Bleu turquoise.

ALICE. — Vert turquoise.

LUCIEN, *les bras au ciel*. — Et voilà ! On discute sérieusement, on parle des enfants, de l'avenir... Et tout ça finit toujours par un débat sur une lamentable foutaise...

ALICE. — Et comme il y aura vingt ans aux pommes que nous sommes mariés...

LUCIEN. — Vingt et un.

ALICE. — Vingt.

LUCIEN. — Maurice a vingt ans... Et celui-là, à propos ! Tu en est fière, hein ? Il est bien ton fils ! Il est intéressant !

ALICE. — Maurice est un garçon charmant, très doué...

LUCIEN, *ricanant*. — Et bien élevé !... Ça mange comme un porc... ça s'habille comme un ver luisant..., ça travaille comme un lézard. Il me chipe tout : mes cigarettes, mes cravates, mes stylos... Et quand Monsieur se montre, il y a une chose sur deux : ou le dîner est servi ou Monsieur a besoin d'argent.

ALICE. — Maurice t'admire énormément.

LUCIEN. — Qu'est-ce que ça veut dire, ça, qu'il m'admire ?

ALICE. — Il te trouve un homme supérieur, un avocat splendide...

LUCIEN, *flatté*. — Il te l'a dit ?

ALICE. — Evidemment.

LUCIEN. — Souvent ?

ALICE. — Mais oui.

LUCIEN. — Qu'est-ce que... qu'est-ce qu'il te dit exactement ?

ALICE. — Que tu es un homme inouï..., le premier avocat de ton temps...

LUCIEN. — Il est gentil, ce gosse...

ALICE. — Nous sommes tous très gentils...

LUCIEN. — Après tout... c'est vrai, ça... nous sommes tous très gentils...

(*Entre Hélène, la femme de chambre.*)

HÉLÈNE. — Quelle robe Madame mettra-t-elle ?

ALICE. — Attendez, Hélène... Qu'est-ce que je fais aujourd'hui ?... (*Elle prend un petit carnet.*) « 3 heures et demie, Louvre... »

LUCIEN. — Musée ?

ALICE. — Non, magasin ! Nous ne sommes pas en Italie !... « 4 heures, coiffeur..., 5 heures, Claridge, Suzanne... » Je mettrai le deux-pièces beige, Hélène.

HÉLÈNE. — Avec la toque ?

ALICE. — Oui. Et vous préparerez ma robe perlée noire pour 7 heures. Je ne dîne pas.

LUCIEN. — Où dînes-tu ?

ALICE. — Chez les Massoubre. Tu étais invité.

LUCIEN. — Je serai dans le train, moi !... Et les enfants ?

ALICE. — Christiane va au Français avec la petite Fuygard. Et Maurice m'a demandé de lui laisser la maison pour recevoir.

LUCIEN, *soupirant.* — Harmonie, harmonie...

ALICE. — C'est bien, Hélène, merci.

HÉLÈNE. — Le blanchisseur vient à 4 heures, Madame. Madame avait dit qu'à partir de cette semaine elle vérifierait le linge elle-même...

ALICE. — Absolument ! Il ne rapporte pas la moitié de ce qu'on lui donne. Aujourd'hui je ne pourrai pas, mais la semaine prochaine, sans faute. Rappelez-le-moi, Hélène.

HÉLÈNE. — Oui, Madame... L'homme de l'électricité est revenu pour la quittance, Madame. Maintenant, il faudra passer payer.

ALICE. — Toujours des factures en retard, c'est assommant !

HÉLÈNE. — Madame n'avait pas laissé d'argent.

ALICE. — C'est bon, j'enverrai Valentin.

HÉLÈNE. — Bien, Madame.

ALICE. — Attendez. Elle est de combien, la quittance ?

HÉLÈNE. — Douze mille francs Madame.

ALICE, *sort deux billets de son petit sac.* — Voilà vingt mille francs... Vous mettrez la monnaie sur ma coiffeuse. Pensez-y, parce que je n'y penserai plus, moi.

HÉLÈNE. — Oui, Madame. (*Elle sort.*)

ALICE *soupirant.* — Ah ! non... Tenir une maison, quel tintouin !... (*Se rappelant soudain quelque chose.*) Ah ! mon Dieu, autre chose !... (*Elle appelle.*) Hélène !... Hélène !...

(*Hélène revient.*)

HÉLÈNE. — Madame ?

ALICE. — J'attends quelqu'un... d'une minute à l'autre. La nouvelle Mademoiselle, pour Mademoiselle... Avertissez Valentin de me prévenir quand cette personne arrivera. Et dites à Mademoiselle de ne pas sortir avant de m'avoir vue.

HÉLÈNE. — Bien, Madame. (*Elle sort.*)

LUCIEN, *soupirant.* — Qu'est-ce que ça va être encore que cet oiseau-là !

ALICE. — Il paraît qu'elle est très bien... Elle est restée cinq ans avec la petite Ambleton.

LUCIEN. — Et tu crois que vraiment Christiane a encore besoin d'une demoiselle de compagnie ?

ALICE. — Il ne s'agit pas de croire ou de ne pas croire. Tu touches à la Magistrature. J'en sors. La Magistrature est le Gibraltar des traditions... J'ai eu une demoiselle de compagnie jusqu'à mes fiançailles, ce sera la même chose pour Christiane. Tant qu'il restera une gouvernante au monde, elle sera pour nous !

LUCIEN. — Si tu daignais t'occuper toi-même de Christiane.

ALICE. — Je n'ai pas cent ans, mon ami ! Une jeune fille a besoin d'une attention constante...

LUCIEN. — Parlons-en ! Tout cet été, Christiane s'est tenue à La Baule comme un petit voyou... Ses costumes de bain faisaient rigoler tout le monde et elle se couchait toutes les nuits à l'aube. Et il y avait Mlle Brévin, quarante mille francs par mois, nourrie, logée, blanchie par nous et pelotée par tous les croupiers.

ALICE. — Je l'ai renvoyée à la première occasion.

LUCIEN. — Elle était déplorable !

ALICE. — Déplorable ou non, avec elle toujours présente, la conduite de Christiane, même étourdie, ne pouvait prêter à aucun commentaire. Une jeune fille qui a une demoiselle de compagnie...

LUCIEN. — C'est du lait cacheté ?

ALICE. — C'est une jeune fille qu'on respecte. J'en sais quelque chose...

LUCIEN, *soupirant.* — Et puis, au moins, avec elle il y aura quelqu'un pour rester à la maison... Après tout, nous avons des meubles splendides, des tableaux très bien, une bibliothèque choisie, ce serait dommage que personne n'en profitât.

ALICE. — Et, au moins, j'aurai quelqu'un pour finir ces invitations... Ton Ladougne, le président de la 7e Chambre, il est marié ?

LUCIEN. — Oui... Ils sont cinq.

ALICE. — Et Bourgerat, le substitut, il a déménagé ?

LUCIEN. — 38, rue Madame... Pourquoi ne te fais-tu pas aider par Maurice et Christiane ?

ALICE. — Parce que Maurice écrit cheval avec deux *l*, et Christiane, pour la lire, à moins d'être Champollion... D'ailleurs, si tu crois que ces deux intéressants jeunes gens daigneraient mettre la main à la plume pour des affaires ne concernant que deux parents éloignés, leur père et leur mère, quand leurs lettres de nouvel an ne partent qu'aux environs du 14 juillet...

LUCIEN, *un soupir.* — Tu n'as pas quelquefois l'impression que nous formons, toi, moi, les enfants, une famille par contumace ?...

ALICE. — Qu'est-ce que ça veut dire ?

LUCIEN. — Hein ?... Eh bien ! que nous sommes quatre du même sang, du même nom, ensemble depuis vingt ans et unis depuis vingt ans par la plus étroite indifférence, par la plus intime inattention... Il y a quatre chambres dans cet appartement, quatre appartements dans la maison... Eh bien ! toi, moi, Maurice, Christiane, nous sommes liés par la même porte de palier, comme les locataires et nous par la même porte sur la rue...

ALICE, *un peu émue.* — Tu es idiot, Lucien. Nous nous adorons tous les quatre...

LUCIEN. — Peut-être, mais nous avons rendu cette adoration trop facile... à force de ne pas nous gêner, de ne pas nous questionner... Au fond, nous ne nous demandons plus qu'une chose les uns aux autres : de respecter les règlements en honneur dans les grands hôtels : être à l'heure aux repas, ne pas faire de bruit trop tard ou trop tôt et ne pas emporter les journaux dans sa chambre. Je me trompe ?

ALICE. — C'est le onzième commandement, Lucien, ne pas embêter son prochain.

LUCIEN. — Et tu crois qu'il suffit pour les enfants ?

ALICE. — Ils se portent bien, ils sont heureux. Christiane est jolie et fera un beau mariage. Maurice est débrouillard, il réussira... Qu'est-ce que tu demandes de plus ?

LUCIEN. — Moi ? Rien... Si... Redonne-moi un peu de fine. (*Il tend son verre.*)

ALICE, *se lève et le sert.* — Plein ?

LUCIEN. — Non... Assez... Tu vois, par exemple, je t'ai demandé de la fine. Tu aurais dû me dire non. Tu sais que ça me fait du mal...

ALICE. — Je sais surtout que tu te serais servi toi-même.

LUCIEN. — Et j'aurais dû me lever.

ALICE. — Le cœur se brise en y pensant !

LUCIEN, *savoure sa fine.* — Tu as raison, tiens... Nous sommes très heureux et très gentils... La femme parfaite, le mari modèle, les parents exemplaires et la famille bénie du ciel... Il n'y a que cette mauvaise habitude dont je devrais bien me débarrasser.

ALICE. — La fine ?

LUCIEN. — Non..., mais, tous les quinze ou vingt ans d'aller au fond des choses...

(*La porte s'ouvre. Alice s'éloigne légèrement de Lucien. Christiane entre. C'est une jeune fille de dix-huit ans, très jolie, très décidée, un peu plus racée que ses parents sans que cela tienne à autre chose qu'à la jeunesse. La scène précédente peut faire présumer qu'elle n'a pas été des mieux élevées. Elle ne s'habille ni ne se maquille modestement, ce qui lui donne un mélange précieux de juvénilité et de féminité. Comme toutes les jeunes filles, elle cherche à s'avancer en âge par un peu de sécheresse, de désinvolture et d'ironie.*

CHRISTIANE. — C'est toi, maman, qui as envoyé Hélène me dire de ne pas sortir ?

ALICE. — Apparemment. Et c'est pour me demander ça que tu as mis ton chapeau et tes gants ?

CHRISTIANE. — Mais je sors, maman.

ALICE. — Comment, tu sors ?

LUCIEN. — Tu sors si ta mère te le permet. En voilà des manières !

CHRISTIANE. — Mais je te l'ai dit hier soir, maman, que je partirais tout de suite après le déjeuner, aujourd'hui.

ALICE. — Tu m'as dit ça ?

CHRISTIANE. — Seulement, tu te faisais les yeux pour aller chez les Ouvrard et tu ne m'as même pas écoutée.

ALICE. — Garde donc tes remarques pour toi. Je me faisais peut-être les yeux hier soir, je ne me les faisais pas à ton âge.

CHRISTIANE. — Je suis née au bon moment, voilà tout.

ALICE. — Et puis, tu te les fais très mal. Qu'est-ce que tu mets ?

CHRISTIANE. — Du Max Factor.

ALICE. — Pour la journée ? Ma pauvre enfant, tu es complètement folle ! Mets donc du Cendre de Chanel ; tu m'en diras des nouvelles.

CHRISTIANE. — J'essaierai.

ALICE. — Au moins, tu auras l'air d'une jeune fille.

CHRISTIANE. — Bien, maman.

ALICE. — Tu en trouveras sur ma coiffeuse, la petite boîte à droite. (*Se ressaisissant.*) Et d'ailleurs, je t'ai défendu de te maquiller. Fais-moi le plaisir de laisser mon Cendre tranquille. Tu m'as comprise ?

CHRISTIANE. — Mais je ne t'ai rien demandé, maman !

LUCIEN, *tapant sur la table.* — Et moi, je te demande où tu allais ?

CHRISTIANE. — Oh ! écoute, papa, s'il faut répéter mille fois les mêmes choses... J'ai encore dit tout à l'heure à table que j'allais mettre Monette Jouvrier au train. Elle part pour Le Touquet à 2 heures.

LUCIEN. — Et sans toi elle ne peut pas partir ?

CHRISTIANE. — Je le lui ai promis.

ALICE. — Eh bien ! tu iras la chercher quand elle reviendra. Et, pour une fois, tu m'auras obéi.

CHRISTIANE. — C'est impossible, maman.

ALICE. — Et pourquoi ?

Christiane. — Je lui dois cinq mille francs du poker, hier après-midi.

LUCIEN, *soupirant.* — Tu joues au poker, maintenant !

CHRISTIANE, *haussant les épaules.* — C'est toi qui m'a appris.

ALICE. — Bravo !... Ah ! tu l'élèves, ta fille !

LUCIEN. — Je lui ai appris ça..., comme le loto, moi !

ALICE. — Fais voir ton sac.

CHRISTIANE. — Moi ?

ALICE. — Evidemment, toi !

CHRISTIANE. — Pour quoi faire ?

ALICE. — Rien... Je veux voir si tu me racontes des blagues... Fais voir ton sac.

CHRISTIANE, *après une très légère hésitation.* — Si tu y tiens absolument... Ce n'est peut-être pas d'une très grande élégance...

ALICE. — Peut-être. Mais comme je parierais que tu n'as même pas 5.000 francs sur toi...

CHRISTIANE. — Combien parierais-tu ?

LUCIEN, *pacifiant.* — Allons, allons... (*A Alice.*) Je te parie qu'elle les a, moi !

ALICE. — Un flacon de parfum ?

LUCIEN. — Un flacon de parfum.

ALICE. — Et si je perds ?

LUCIEN. — Vous m'embrasserez toutes les deux.

ALICE. — Note bien que, même si elle avait 5.000 francs, ou plus, ça ne prouverait encore pas... (*A Christiane.*) Alors, ton sac ?

(*Christiane ne donne pas son sac, mais elle l'ouvre et en tire une enveloppe non cachetée qu'elle tend à sa mère.*)

LUCIEN, *riant.* — 10.000 francs ! Et sous enveloppe !... Le non-lieu est acquis !... Vous m'em-

brasserez toutes les deux. Et vous aurez toutes les deux un flacon de parfum.

CHRISTIANE. — Est-ce que je peux partir, maman ? Je serai en retard.

ALICE, *vexée.* — Demande à ton père. Moi, je renonce.

LUCIEN. — Allons, dette d'honneur, cas d'exception... Sauve-toi.

CHRISTIANE. — Merci, papa... (*Et soudain, sans absolument aucune cause, brusquement elle fond en larmes. Une petite crise sèche, absurde, incompréhensible.*)

LUCIEN, *stupéfait.* — Allons, bon !... (*Il se lève, va à Christiane.*) Eh bien, quoi, ma petite Christiane ?... Tu deviens folle ?... Qu'est-ce qui te prend ?... Alice ?... tu y comprends quelque chose ?

CHRISTIANE, *s'essuie les yeux rageusement.* — Ce n'est rien... laissez-moi... c'est idiot...

ALICE, *encore un peu vexée, mais tendrement.* — Qu'est-ce qui t'arrive, Christiane ?

CHRISTIANE. — Mais rien, je vous dis... (*Elle s'est complètement ressaisie.*) Vous m'avez taquinée, énervée... voilà tout !... (*Elle leur sourit.*) C'est fini... ne vous en faites pas... (*Elle sourit un peu plus.*) Et j'y gagne un flacon de parfum.

LUCIEN. — Tu n'es pas malade, au moins ?

CHRISTIANE, *riant.* — Oh ! papa !...

LUCIEN. — Tu ne me ferais pas ça ?

CHRISTIANE, *se forçant à plaisanter.* — Je préférerais mourir !

LUCIEN. — Allez, sauve-toi vite maintenant !... Ouste...

ALICE. — Mais reviens aussi vite, Christiane ! Je te donne une demi-heure ?

CHRISTIANE. — Pourquoi une demi-heure ?

ALICE. — Parce que j'attends ta nouvelle Mademoiselle... Ça t'intéresse, je suppose ?

CHRISTIANE, *crispée.* — Oh !... Je t'ai dit, maman, que je n'avais plus besoin de gouvernante ! Je n'ai plus seize ans !

ALICE, *sèche.* — Je t'avertis, Christiane, que tu recommences une discussion sans issue.

CHRISTIANE. — Renée Villiers et Ginette Appel n'ont pas de gouvernante.

ALICE, *excédée.* — Lucien, veux-tu parler à cette enfant ?...

LUCIEN, *tapant sur la table furieusement.* — Certainement !... Et assez de comédies !... Tu auras une gouvernante jusqu'à ta majorité ou à ton mariage ! Et si cela ne te plaît pas, tu n'as qu'un mot à dire... Le couvent est là pour un coup !... (*Il arrondit son bras dans un geste de prétoire.*) Le rôle des parents est assez difficile sans que les enfants viennent le compliquer !

CHRISTIANE, *la figure fermée.* — C'est bon... rentre ta majesté... J'aurai une gouvernante...

LUCIEN. — Et tu seras là dans une demi-heure pour la recevoir avec ta mère.

CHRISTIANE, *saluant avec un respect ironique.* — Entendre, c'est obéir.

LUCIEN. — Et tu ne feras pas ta figure d'enfant martyre.

CHRISTIANE. — Non, papa... (*Elle va vers la porte.*) Je peux disposer ?

LUCIEN. — J'allais t'en prier.

CHRISTIANE, *sur la porte.* — Je vais l'adorer, celle-là !

LUCIEN, *furieux.* — Tu l'adoreras si je veux ! (*Christiane est sortie, a refermé la porte sans bruit. Lucien passe une main dans ses cheveux.*) ... Je crois que j'ai été très bien... (*Avec une fierté enfantine.*) Pas commode, mademoiselle ma fille...

ALICE. — Tu crois sans doute l'avoir impressionnée...

LUCIEN. — Non... Mais j'ai fait semblant d'être en colère, elle a fait semblant d'avoir peur, l'honneur familial est sauf.

ALICE. — En tout cas, elle n'a pas fait semblant de pleurer. Qu'est-ce qu'il lui a pris ?

LUCIEN, *rangeant des dossiers dans sa serviette.* — Bah !.... un petit flirt..., une petite amourette... Son petit cœur de jeune fille qui fait ses dents, si j'ose dire... Tu n'as rien remarqué ?

ALICE. — Ici, non... A La Baule, si, j'ai cru un moment...

LUCIEN. — Aznavour ?

ALICE. — Non... Tonio Cabreras, un Brésilien, un charmant garçon, bien élevé... La grosse, grosse fortune.

LUCIEN, *souriant.* — Mais c'est charmant, tout ça... Tu ne les as pas embêtés, au moins ?

ALICE. — Pourquoi veux-tu ? Mademoiselle était là pour surveiller... et me tenir au courant. Elle mettait mes robes, mais je dois dire qu'elle m'a toujours très bien renseignée...

LUCIEN. — Et alors, qu'est-ce que c'est devenu ?

ALICE. — Rien... Le petit Cabreras a été rappelé à Sao Paulo.

LUCIEN. — Allons, bon !

ALICE, *écrivant ses adresses.* — Il reviendra peut-être... Tu invites les Rousset ?

LUCIEN, *fermant sa serviette.* — Sans hésiter. Ils sont en voyage. (*Il se lève.*) 2 heures et demi ! Allons, voici l'heure où je pars pour Albi, où ma femme va au Louvre et où ma fille court les gares... Obéissons aux forces centrifuges...

(*La porte s'ouvre. Valentin entre. Valentin est le valet de chambre-maître d'hôtel des Galvoisier. C'est une vieille ficelle poisseuse d'une quarantaine d'années, en place chez les Galvoisier depuis deux ans, comme un fermier en Beauce. Il est feutré comme une chauve-souris, effacé et poli comme un vieux sou. Son obséquiosité distante flatte et intimide les Galvoisier, sa grossièreté intimide les femmes de chambre qui se succèdent, comme les cuisinières, chez les Galvoisier au gré de ses caprices et de ses intérêts.*)

VALENTIN. — Monsieur et Madame ont fini ? Je peux enlever le plateau ?

LUCIEN. — Oui, Valentin. Je pars dans une demi-heure, Valentin. Vous mettrez la bouteille thermos dans ma valise avec du café bouillant.

VALENTIN, *qui pose les verres et les tasses sur le plateau.* — Bien, Monsieur. Mais le thermos a été cassé. Je vais descendre en acheter un autre.

LUCIEN. — C'est ça. Le même.

VALENTIN. — Monsieur s'y trompera... Quelle robe Monsieur emporte-t-il ?

LUCIEN. — La neuve. N'oubliez pas ma toque.

VALENTIN. — Non, Monsieur. (*A Alice.*) La nouvelle gouvernante est arrivée, Madame... Je l'ai mise dans le salon.

Alice. — Bon... De quoi a-t-elle l'air, Valentin ?

Valentin, *réservé.* — Madame verra...

Alice. — Mais encore ?

Valentin. — D'une gouvernante...

Alice. — Elle est petite ? Grande ? Jeune ? Agée?

Valentin. — Moyenne...

Lucien. — Je te laisse arranger ça... Je vais m'habiller. (*Il sort.*)

Alice. — C'est bon, Valentin. Je vais la voir...

Valentin. — Que Madame ne se dérange pas. Je vais l'amener ici...

Alice. — C'est ça, oui... Amenez-la ici... (*Elle se lève.*) Dites-lui que je viens tout de suite... (*Elle sort en appelant.*) Hélène !... Hélène !...

(*Valentin sort en emportant le plateau et laisse la porte ouverte. La scène reste vide un instant. Puis Valentin reparaît.*)

Valentin. — Par ici... (*Il s'efface.*)

(*Mademoiselle entre timidement. C'est une femme sans âge, ni jolie, ni laide, simplement et méticuleusement vêtue de sombre, parée de tous les attributs de la respectabilité modeste ; gants de fil, une croix tarabiscotée en guise de broche, une chaîne de corsage en doublé ; la robe est un peu usée, le chapeau a connu plusieurs garnitures. Elle est chaussée de richelieus noirs très simples et de bas de soie grise.*)

Mademoiselle, *passant devant Valentin.* — Pardon...

(*Elle regarde autour d'elle, à la fois curieuse et intimidée.*)

Valentin. — Asseyez-vous...

Mademoiselle. — Merci. (*Elle choisit le plus petit fauteuil et s'assied sur le bord.*)

Valentin. — Madame va venir.

Mademoiselle. — Merci... (*Elle ouvre son sac, en tire une petite boîte et avale discrètement un petit réglisse.*)

Valentin. — C'est Jeanne d'Arc qui vous envoie ?

Mademoiselle, *étonnée.* — Pardon ?

Valentin. — Jeanne d'Arc, le bureau de placement.

Mademoiselle. — Oh non, non...

Valentin. — Vous n'avez jamais été placée ?

Mademoiselle. — Si.

Valentin. — Au moins, vous n'êtes pas bavarde...

Mademoiselle. — Non. (*Elle se tait.*)

Valentin. — Je vous intimide ?

Mademoiselle. — Non.

Valentin. — Vous avez des tuyaux sur ici.

Mademoiselle. — Non, aucun... Enfin...

Valentin. — La bonne petite maison pépère... un peu la foire, un peu foufou..., mais recta sur les gages. Monsieur, bien. Madame, buvable... Le jeune homme...

Mademoiselle. — Ah ! il y a un jeune homme ?

Valentin. — Oui... il n'a pas inventé les pinces à sucre, mais ça va... Et puis, vous, c'est surtout Christiane qui vous intéresse.

Mademoiselle. — Elle s'appelle Christiane ?

Valentin. — Voui, ma chère... Une verdure... genre *Vogue*... un peu crin... Je vous en dirai plus long quand on se connaîtra mieux...

Mademoiselle. — Prenez votre temps, mon ami. (*Elle se lève et va regarder un tableau, le dos tourné.*)

Valentin, *vexé.* — Oh ! je vois ce que c'est, on est duchesse ! Eh bien, dépêchez-vous de la faire, votre duchesse, parce que c'est pas précisément le genre qu'elle aime...

Mademoiselle. — C'est bon, mon ami, je me ferai mes opinions moi-même.

Valentin, *allant à la porte.* — Sur cette bonne parole... (*Il ouvre la porte.*) je vais astiquer le thermos. (*Il sort.*)

(*Mademoiselle, restée seule, regarde autour d'elle. Elle passe un doigt sur le bureau et regarde s'il y a de la poussière. Elle avale encore un petit réglisse. Puis elle tire son mouchoir de son sac et se mouche comme un homme. Elle se rassied sur le bord du fauteuil et demeure immobile, son parapluie sur les genoux, suçotant son réglisse, les yeux mi-clos. Alice entre en coup de vent. Elle a mis une robe d'après-midi dont elle attache les derniers boutons. Mademoiselle se lève et salue de la tête.*)

Alice. — Vous m'excuserez. Je cherchais mon livre de compte. Je l'ai retrouvé, sous le lit. Asseyez-vous, asseyez-vous... (*Mademoiselle se rassied sur son fauteuil. Alice va s'asseoir au bureau de Lucien.*) Mon mari part plaider à Albi... Alors, nous sommes un peu bousculés... D'ailleurs, nous sommes toujours un peu bousculés. (*Mademoiselle fait un geste d'assentiment silencieux pendant lequel Alice l'examine.*) Voyons... Vous quittez les de Montferrat, n'est-ce pas ? (*Elle a pris une petite note qu'elle consulte.*)

Mademoiselle. — Non, Madame. (*Un peu pincée.*) Pas moi.

Alice. — Oh ! pardon ! En effet, je me trompe. La personne qui était chez les Montferrat y est restée, tout compte fait. Que je suis bête, c'est Denise qui m'a parlé de vous !

Mademoiselle, *hochant affirmativement la tête.* — Mme Poussiègue.

Alice. — Elle m'a dit de vous un bien fou, Denise ! Vous venez bien de chez les Ambleton ?

Mademoiselle. — Oui, Madame, j'ai quitté la famille Ambleton il y a deux semaines.

Alice. — De votre plein gré, bien entendu.

Mademoiselle. — Oui, Madame. Jacqueline Ambleton s'est mariée le 2. Ma présence n'avait plus de raison.

Alice, *souriant.* — Evidemment, elle s'imposait moins. Me permettez-vous de vous poser encore quelques questions ? Vous me faites une impression excellente et Denise vous apprécie beaucoup... Vous êtes Française, n'est-ce pas ?

Mademoiselle. — Je suis née à Riom.

Alice. — Où ça ?

Mademoiselle. — A Riom.

Alice. — Ah... Vous êtes... mariée... veuve.. demoiselle ?

Mademoiselle. — Demoiselle.

Alice. — J'aime autant... Ce... ce n'est pas une raison de santé qui vous a empêchée de vous marier ?

Mademoiselle. — Non, Madame... Je ne me suis pas mariée parce que je n'avais pas de dot... et parce que je n'étais pas tout à fait assez jolie pour me marier sans.

Alice, *gaiement.* — Ne regrettez rien, allez...

Mademoiselle, *doucement.* — Je ne regrette rien, Madame...

ALICE. — Vous êtes... catholique ?

MADEMOISELLE. — Oui, Madame. Mon oncle est chanoine du capitulaire de Cahors.

ALICE. — Bravo ! Enfin, je veux dire : très bien... Pratiquante ?

MADEMOISELLE, *simplement*. — Je ne suis pas bigote.

ALICE. — Bon. Ma fille va à la messe de midi tous les dimanches sauf quand il fait beau. Quand il fait beau, elle va au bois.

MADEMOISELLE. — Pour ces choses, je me conforme aux désirs des familles.

ALICE. — Parfait. Je n'aurais pas aimé quelqu'un qui passe sa vie à parler du bon Dieu à Christiane.

MADEMOISELLE. — Il y a d'autres sujets de conversation.

ALICE. — Vous... vous avez été dans beaucoup de familles ?

MADEMOISELLE. — Huit.

ALICE. — C'est beaucoup.

MADEMOISELLE. — En vingt ans, Madame.

ALICE. — Oh ! vous avez commencé très jeune !

MADEMOISELLE. — J'ai toujours eu à gagner ma vie.

ALICE. — A Paris ?

MADEMOISELLE. — A Riom, à Nancy, à Rouen, puis à Paris.

ALICE. — Excellent mélange. Quoi encore... Ah ! vous parlez des langues ?

MADEMOISELLE. — L'anglais. Je ne le prononce pas toujours très bien.

ALICE. — Christiane le prononce admirablement. Mais elle le parle très mal. Peut-être qu'à vous deux...

MADEMOISELLE, *ouvrant son sac*. — J'ai apporté tous mes certificats.

ALICE. — Oh ! les certificats ! J'en donne, alors... Non, non, je préfère me fier à mon intuition. Vous m'êtes très sympathique...

MADEMOISELLE. — Merci, Madame.

ALICE. — Ma fille, vous la verrez... Je ne vous en parle pas... C'est la jeune fille d'aujourd'hui dans toute son horreur.

MADEMOISELLE. — Pas bien terrible.

ALICE. — Elle se maquille, passe ses soirées au catch, siffle trois martinis avant dîner, fume du caporal... et avec ça, pure comme un lis.

MADEMOISELLE. — Je m'y retrouverai, Madame.

ALICE. — J'ai un fils également, de vingt ans. Il prépare son droit à la faculté d'Auteuil et à la faculté de Longchamp. Il vous proposera des tuyaux, ne marchez pas.

MADEMOISELLE. — Ce n'était pas mon intention.

ALICE. — La mienne non plus. Il m'a eue tout de même. Il ne dédaignera pas de vous emprunter de l'argent.

MADEMOISELLE. — Il se lassera, Madame.

ALICE. — Mon Dieu, je ne vois plus rien... Non...

MADEMOISELLE. — Les conditions, Madame ?

ALICE. — Oui... 40.000 par mois, nourrie, logée, blanchie, trois robes par an. Votre chambre est charmante, à côté de celle de ma fille.

MADEMOISELLE. — Bien entendu, je prends mes repas à table ?

ALICE. — Naturellement. Avant nous ou après nous... Quand nous recevons, dans votre chambre. Si, de votre côté, vous avez quelques questions...

(*Un petit temps.*)

MADEMOISELLE. — Est-ce que Mademoiselle a déjà eu une gouvernante ?

ALICE. — Oui. Elle est partie. Elle mettait des robes qui ne lui allaient pas : les miennes.

MADEMOISELLE. — Soyez tranquille, Madame. Elles m'iraient encore moins. Il y a plusieurs domestiques, n'est-ce pas ?

ALICE. — Trois.

MADEMOISELLE. — Je voudrais pouvoir compter sur un minimum d'égards...

ALICE. — Je donnerai les instructions nécessaires, rassurez-vous. Si vous avez à vous plaindre, n'hésitez pas. Que je les renvoie pour ça ou pour autre chose...

MADEMOISELLE. — Je suis un régime très simple... Des légumes à l'eau, des fruits cuits, peu de viande...

ALICE. — Facile...

MADEMOISELLE. — ...et un jus d'orange tous les matins.

ALICE. — Détails...

MADEMOISELLE. — Il est bien entendu que je ne verse jamais d'avance à Mademoiselle...

ALICE. — Non. Elle a son argent de poche. Elle paie tout : les taxis, les pourboires, les programmes, tout.

MADEMOISELLE. — Ah ! il y a mes jours de sortie... j'ai un frère...

ALICE. — Chaque dimanche.

MADEMOISELLE. — C'est très bien... Alors, voilà...

ALICE. — Ah ! non, fichtre ! ce n'est pas tout ! Il faut que vous soyez libre tout de suite ! mais tout de suite !

MADEMOISELLE. — Je le suis.

ALICE. — Maintenant ?

MADEMOISELLE. — Oui, Madame.

ALICE. — Eh bien, courrez chercher vos valises.

MADEMOISELLE. — J'arrivais de la gare... Je me suis permis de les déposer chez le concierge pour ne pas garder mon taxi.

ALICE. — Parfait !... (*Elle sonne.*) Je les fais monter...

MADEMOISELLE. — J'aurais bien voulu voir Mlle Christiane également...

ALICE. — Elle va rentrer d'une minute à l'autre... (*Valentin entre.*) Valentin, Mademoiselle est la nouvelle gouvernante de Mlle Christiane. (*Vague salut de Valentin.*) Ses bagages sont chez le concierge. Descendez les chercher et déposez-les dans sa chambre. Vous direz à Hélène de faire le lit et de mettre des serviettes...

VALENTIN. — Bien, Madame. (*Il sort.*)

ALICE. — En attendant, je vais vous présenter à mon mari. (*Elle va vers la porte.*) Il est avocat. (*Petit salut de Mademoiselle.*) Il est très gentil, très simple à vivre... (*Elle ouvre la porte et appelle.*) Lucien !...

LUCIEN, *de sa chambre, hurle*. — F...-moi la paix !

ALICE, *soupirant*. — Quel mufle !

(*Elle sort précipitamment chercher Lucien. Mademoiselle, seule de nouveau, se rassied sur le bord d'un fauteuil. Elle s'offre le régal d'un autre petit réglisse, puis, en signe qu'elle va rester, elle enlève ses gants lentement, les plie soigneusement et les range dans son sac. Lucien entre en coup de vent suivi d'Alice.*)

LUCIEN. — Bonjour, Mademoiselle... Je pars pour Albi, je suis donc assez pressé, mais j'ai tenu à vous voir avant... (*Mademoiselle fait un petit salut.*) Nous allons vous confier ce que nous avons de plus cher au monde : notre petite Christiane...

MADEMOISELLE. — Croyez, Monsieur.

LUCIEN, *la coupant.* — Laissez-moi finir... J'entends que vous suppléiez énergiquement à l'attention pleine de lacunes que nous pouvons porter à cette enfant. Elle me disait tout à l'heure qu'elle était prête à vous aimer beaucoup. Il tient donc à vous de prendre sur elle une autorité salutaire et vigilante. Elle arrive à un âge où il ne faut plus passer de peccadilles ni de légèretés. Vous ne la quitterez donc pas d'une semelle. Vous surveillerez ses lectures, ses fréquentations, ses goûts. Et vous ne craindrez jamais de nous rendre un compte fidèle de ce qui pourrait nous guider, nous avertir à temps sur ses inclinaisons, ses sentiments...

MADEMOISELLE. — Nous nous comprenons parfaitement, Monsieur...

LUCIEN. — J'espère que vous avez jugé du premier coup d'œil la maison où vous entrez. (*Ferme.*) C'est un moulin.

ALICE. — Lucien !

LUCIEN, *plaidant.* — Tais-toi. C'est un moulin, je le répète, mais un moulin de verre où l'ivraie n'entre pas. Vous arrivez de province, n'est-ce pas ?

MADEMOISELLE. — Je suis de Riom.

LUCIEN. — J'ai plaidé deux fois à Riom..., un infanticide et une affaire de faux. C'est une ville austère, monacale, dirais-je, taillée dans le granit de la plus vieille France...

ALICE. — 3 h. 10, Lucien...

LUCIEN, *sursautant.* — Bon D... !

(*Il ramasse précipitamment sa serviette et disparaît sans un mot de plus par la porte de gauche.*)

ALICE, *soupirant.* — Valentin va vous montrer votre chambre, Mademoiselle. (*Elle sonne. Valentin entre. Il porte hautainement les bagages de Mademoiselle, deux humbles valises consolidées avec des cordes et un carton à chapeaux antique, tel qu'on en voyait sur les impériales des diligences.*) Conduisez Mademoiselle à sa chambre, Valentin.

(*Au moment où Mademoiselle va sortir suivant Valentin, Maurice, le fils de la maison, entre. C'est un garçon de vingt ans, assez bien de sa personne, vêtu à la mode telle que la décrètent « Monsieur » et autres magazines pour gigolos. Il fait très fils de famille, ce qui le sauve de faire douteux par trop fâcheusement.*)

MAURICE, *entrant.* — Il est arrivé, le nouveau chameau ?

(*Sur le pas de la porte, Mademoiselle sursaute.*)

ALICE, *furieuse.* — Maurice !... (*Solennelle.*) Présente immédiatement tes excuses à Mademoiselle.

MAURICE, *interloqué.* — Hein ?...

MADEMOISELLE, *doucement, sans bouger.* — Madame votre mère vous demande de me présenter vos excuses.

MAURICE, *avec une aimable désinvolture.* — Entre nous, il y a de quoi. Toutes mes excuses, Mademoiselle.

MADEMOISELLE, *avec un petit signe de tête.* — Merci... (*Elle sort sans se retourner.*)

MAURICE, *enthousiasmé.* — Elle est sensas !

ALICE. — Si ça ne te fait rien, tu me feras le plaisir de repêcher ça à loisir...

MAURICE. — T'en fais pas : dans trois jours, elle me mangera dans la main. Une qui va moins rigoler, c'est Cricri... (*Avec un petit sifflement admiratif.*) Fff... Où est-elle, Cricri ?

ALICE. — Elle est allée mettre Monette Jouvrier au train.

MAURICE, *riant.* — Sans blague ?

ALICE. — Pourquoi : sans blague ?

MAURICE. — Je l'y ai déjà mise hier soir, au train, Monette...

ALICE, *surprise.* — Ah ?

MAURICE, *sombre.* — T'en fais pas, je sais où elle est.

ALICE. — Et... peut-on savoir ?

MAURICE. — Avec joie... (*Plein de rancune.*) C'est pas mon genre de moucharder, mais, pour une fois, ça lui fera les pieds à cette rosse... Ce matin, je lui vois mettre deux billets de 5.000 francs dans une enveloppe. Moi, j'avais deux gagnants sûrs pour le Tremblay...

ALICE. — Lesquels ?... Bon, bon, continue, continue...

MAURICE. — ...aujourd'hui. Alors, je lui dis : « Fifty, fifty... » Comme elle ne voulait rien savoir, je suis assez ballot pour lui dire le nom de mes deux canards. Elle n'a tout de même pas lâché les billets.

ALICE. — Elle a bien fait.

MAURICE. — N'empêche que je la vois d'ici, en ce moment, comme la Tour Eiffel dans un porte-plume. Elle a filé en douce, après déjeuner, jouer mes deux canards. Tu ne la connais pas...

ALICE *reste un très court moment livrée à ses réflexions, puis.* — A propos de porte-plume, mon ami... Assieds-toi donc là... (*Elle lui indique la table où elle écrivait au début de l'acte.*) et écris-moi ces adresses.

MAURICE, *rebiffé.* — Ah ! non ! J'ai un cours à 3 heures...

ALICE. — Il y a aussi ta semaine samedi... J'ai besoin d'un sac en antilope.

MAURICE, *s'asseyant à contre-cœur.* — Entre une sœur qui vous chipe vos tuyaux et une mère qui vous fait chanter... c'est la fin des études sérieuses.

HÉLÈNE, *entrant par la gauche.* — C'est le teinturier, Madame. Le peignoir de Madame est complètement perdu...

ALICE, *sursautant.* — C'est gai ! Je viens...

(*Hélène sort.*)

MAURICE, *se retournant.* — Il y a une justice...

ALICE. — Et une orthographe, ne l'oublie pas...

(*Elle sort, comme toujours, en coup de vent. Maurice commence à écrire une enveloppe, puis s'interrompt pour allumer une cigarette. Par la porte de droite, Mademoiselle entre. Elle a enlevé son chapeau. Avec sa longue habitude de vivre chez les autres, avec ses manières effacées, il semble qu'elle est depuis toujours dans cette maison où elle est entrée depuis une heure. Elle tient un livre à la main, son doigt marque la page où elle s'est arrêtée.*)

MAURICE. — Je peux fumer ? Ça ne vous dérange pas ?

MADEMOISELLE. — Fumez, je vous en prie.

MAURICE. — Cigarette ?

MADEMOISELLE. — Merci. (*Elle prend un petit réglisse et le suce.*)

MAURICE. — Vous cherchez maman ?... Elle va revenir.

MADEMOISELLE. — Merci. (*Elle s'assied, ouvre son livre.*)

MAURICE. — Vous m'en voulez toujours pour tout à l'heure ?

MADEMOISELLE, *doucement.* — Non.

MAURICE. — Parce que moi, vous savez, je ne demande pas mieux qu'on soit copains...

MADEMOISELLE. — J'espère que nos relations seront agréables.

MAURICE. — Faudra pas me confondre avec Christiane, c'est tout ce que je vous demande.

MADEMOISELLE. — Expliquez-vous...

MAURICE. — Ben, voilà... Vous êtes sergent de ville, mais pas dans mon arrondissement. Vous pigez ?

MADEMOISELLE. — J'espère que vous ne donnez à votre sœur ni de mauvais exemples ni de mauvais conseils ?

MAURICE, *riant.* — On se rend des petits services. J'invite ses flirts et elle invite les miens.

MADEMOISELLE. — Vous jugez utile que votre sœur ait des flirts ?

MAURICE. — Non, mais si vous voulez essayer de nourrir une lionne avec du mouron...

MADEMOISELLE. — Une jeune fille n'est pas une lionne...

MAURICE. — Mettez trois lionnes...

MADEMOISELLE. — Et les flirts ne sont pas du mouron.

MAURICE. — Vous n'avez jamais flirté, vous, quand vous étiez petite ?

MADEMOISELLE, *sèchement.* — Jamais. (*Elle se remet à lire.*)

MAURICE. — Oui... Vous n'êtes pas ce qu'on appelle une grande rigolote, quoi !...

MADEMOISELLE, *doucement, sans lever les yeux de son livre.* — Je ne me fais pas cette impression.

MAURICE, *s'animant.* — En tout cas, j'aime mieux voir Cricri avec un carré de flirts que pâmée d'amour pour un petit métèque...

MADEMOISELLE, *posant son livre, soudain attentive.* — Votre sœur est amoureuse d'un étranger ?

MAURICE, *haussant les épaules.* — Plutôt que je vais vous tuyauter pour que vous alliez tout répéter à ma mère...

MADEMOISELLE, *fermement.* — Je vous promets de garder pour moi ce que vous me direz.

MAURICE. — Parole ?

MADEMOISELLE, *énergiquement.* — Vous avez ma parole.

MAURICE. — D'ailleurs, c'est plus la peine d'en faire un plat. C'est parti comme c'était venu. N'empêche que cet été à La Baule il y a eu un petit Brésilien qui a eu le nez de fiche son camp la veille du jour où j'allais lui en allonger cinq sur la figure.

MADEMOISELLE. — Ce monsieur aurait manqué de considération pour votre sœur !

MAURICE, *furieux.* — Ma sœur est une gourde ! Elle était comme ça... (*Il se donne une expression d'admiration béate, extasiée.*)

MADEMOISELLE. — Ce jeune homme éprouvait peut-être des sentiments respectables...

MAURICE, *ricanant.* — Je les vois d'ici les sentiments respectables que j'éprouverais au Brésil sur une plage en Amérique du Sud ! Enfin, vous en faites pas, le métèque a mis les voiles... et gardez ça pour vous, Christiane me crèverait les yeux.

MADEMOISELLE, *revenant à son livre.* — Cela reste entre nous.

(*Alice rentre toujours en coup de vent.*)

ALICE. — Ah ! vous êtes ici !... (*A Maurice.*) Sois heureux, mon peignoir est fichu... Naturellement, pas une enveloppe de plus... Va parler à ton père. Il a trouvé la moitié de ses cravates dans ton armoire. Il ne veut pas partir sans t'avoir remercié... Allez, va, oust !... (*Maurice sort assez penaud.*) Et Christiane ! Je ne peux tout de même pas m'en aller sans... (*Elle court à la porte de gauche et crie.*) Valentin ! Monsieur crie pour son thermos !... Quelle vie, Seigneur, quelle vie ! (*A Mademoiselle.*) Vous avez fait la paix avec mon fils ?...

MADEMOISELLE, *simplement.* — Oui, Madame.

ALICE, *inquiète.* — Qu'est-ce qu'il vous racontait ? Avec lui...

MADEMOISELLE. — Il m'a surtout parlé de sa sœur.

ALICE. — Ah ! oui... les chevaux, Le Tremblay...

MADEMOISELLE, *doucement.* — Non, Madame. Il paraîtrait que Mlle Christiane s'était entichée d'un Brésilien, à La Baule, cet été...

ALICE, *haussant les épaules.* — Ridicule !...

MADEMOISELLE. — Vous êtes au courant ?

ALICE. — Vaguement... Enfantillage...

MADEMOISELLE, *calmement.* — Je crois de mon devoir de tout vous signaler, même les enfantillages... C'est aux parents, selon moi, de distinguer ensuite...

ALICE, *avec force.* — Vous avez mille fois raison et je vous en remercie. (*Soupirant.*) Au moins, avec vous, je serai tranquille !... On s'est occupé de vous ? Vous avez tout ce qu'il vous faut ?

MADEMOISELLE. — Oui, Madame. J'ai seulement demandé une couverture de plus. Je suis frileuse...

ALICE, *distraite.* — Vous êtes frileuse... et... avez-vous une bonne écriture ?

MADEMOISELLE, *un peu étonnée.* — Aussi, oui Madame...

ALICE, *éclatant.* — Alors, en attendant ma fille, pour l'amour de Dieu, mettez-vous là et faites ces enveloppes... (*Elle mène Mademoiselle à sa table.*) Les petites croix sur le carnet d'adresses... Je vais m'habiller... (*Elle revient toujours courant.*) Ah ! tant que j'y pense... Ma fille va revenir, je vais vous présenter... Quand vous serez seule avec elle, tâchez donc de savoir d'où elle vient... Hein ?

MADEMOISELLE. — Oui, Madame.

ALICE. — Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle m'a raconté une blague. Si je ne me trompe, cette petite dinde est allée jouer au P. M. U. Tirez-moi ça au clair.

MADEMOISELLE. — Oui, Madame.

ALICE. — Et répétez-moi tout, toujours...

MADEMOISELLE, *fermement.* — N'ayez aucune inquiétude, Madame.

ALICE, *prenant le livre que Mademoiselle a laissé sur le fauteuil.* — C'est vous qui lisez du Bossuet ?

MADEMOISELLE. — Oui, Madame.

(*A ce moment, la porte de droite s'ouvre et Christiane paraît. Entre la Christiane du début de l'acte et celle-ci il y a une différence profonde, absolue, physique et morale, et pourtant cette différence s'exprime par des nuances de voix si légères, par un teint tellement à peine plus pâle qu'Alice avec son étourderie habituelle ne peut y être sensible.*)

ALICE. — Ah ! te voilà, toi !

CHRISTIANE. — Oui, maman...

ALICE. — Qu'est-ce que tu as à être essoufflée comme ça ?

CHRISTIANE. — L'ascenseur m'est parti sous le nez, je suis montée à pied.

ALICE. — Et tu as payé ses 5.000 francs à Monette ?

CHRISTIANE. — Oui, maman. (*Elle indique du regard Mademoiselle à sa mère, qui l'a déjà totalement oubliée.*) Ecoute, maman...

ALICE. — Ah ! oui... (*Présentant.*) Ma fille... Ta nouvelle gouvernante, mon enfant.

CHRISTIANE *salue sans tendre la main.* — Mademoiselle...

MADEMOISELLE, *très simplement.* — Bonjour, Mademoiselle... (*Elle lui tend la main.*)

ALICE. — Oh ! appelez-la Christiane !... Avec tous vos « Mademoiselle », on ne s'y reconnaît plus !... Bon, eh bien, vous vous connaissez, maintenant.

MADEMOISELLE, *souriant.* — Pas encore très bien...

ALICE. — Ce soir, vous serez deux amies !... Par exemple, Christiane, maintenant, fini de sortir seule, n'est-ce pas ? Et tu vas reprendre tes exercices religieux...

CHRISTIANE, *étonnée.* — Lesquels ?

ALICE. — Eh bien, la messe, de temps en temps... Tu présenteras Mademoiselle à tes amies... Tu...

CHRISTIANE, *énervée.* — Oui, maman, oui... comme d'habitude !

ALICE. — Comment, comme d'habitude ?

CHRISTIANE. — Mademoiselle n'est pas ma première gouvernante et je ne suis sans doute pas sa première gouvernée...

MADEMOISELLE, *doucement.* — J'ai élevé six jeunes filles.

CHRISTIANE, *avec un rire excessif.* — Comme Barbe-Bleue... (*Elle se reprend.*) Je vous demande pardon, c'est idiot, mais j'ai envie de rire...

MADEMOISELLE, *très doucement.* — Mais riez, Christiane... (*Christiane lui jette un regard dur.*) Vous avez un joli rire...

CHRISTIANE, *presque brutalement.* — Et vous ?

ALICE, *sursautant.* — Christiane !

MADEMOISELLE. — Mais je ne suis pas fâchée, Madame... (*A Christiane.*) J'ai un rire très ordinaire, mais je n'en abuse pas.

ALICE. — Je n'ai que le temps de me recoiffer et de m'habiller... Savez-vous ce que vous allez faire toutes les deux ? Bien gentiment, mes adresses, là !... (*A Mademoiselle.*) Ça vous fera faire connaissance avec les amis de la famille. Tu lui expliqueras au fur et à mesure, Cricri... les raseurs, les intimes... Je viendrai t'embrasser avant de filer... Allez, allez ! au travail, toutes les deux !... (*Elle se sauve en courant. On entend sa voix qui s'éloigne.*) Hélène ! Hélène !

(*A peine Alice est-elle sortie que Christiane arrache son chapeau de sa tête et le jette à la volée vers un fauteuil.*)

CHRISTIANE, *dure.* — C'est ça, travaillons !

(*Toutes deux s'installent à la table d'Alice, Mademoiselle à la place de celle-ci.*)

MADEMOISELLE. — Voulez-vous me dicter ? J'ai une bonne écriture, régulière...

CHRISTIANE, *nerveuse.* — Pas mois !... C'est ça, je dicterai...

MADEMOISELLE *a pris une enveloppe.* — J'y suis.

CHRISTIANE, *dicte.* — « M. et Mme Adrien Ferroard... 44, rue de Miromesnil (8e)... M. et Mme Paul Foulon, 12, avenue de Mac-Mahon (17e)... »

MADEMOISELLE, *répétant.* — Dix-septième...

CHRISTIANE, *avec une nervosité grandissante.* — « Maître Edgard Fusibet... bet..., 123, rue de la Pompe (16e)... M. le président Frouin... »

MADEMOISELLE. — Il y avait du monde au train du Touquet ?

CHRISTIANE, *saisie.* — Oui... beaucoup...

MADEMOISELLE. — L'important, c'est que vous ayez pu dire au revoir à votre amie...

CHRISTIANE, *machinalement.* — J'ai pu, oui... (*Elle regarde Mademoiselle fixement et, de nouveau, comme machinalement.*) et lui rendre ses 5.000 francs...

MADEMOISELLE. — Oh ! vous lui deviez 5.000 francs ?

CHRISTIANE, *pensant à autre chose.* — Oui... perdus au poker...

MADEMOISELLE. — Vous jouez au poker ?

CHRISTIANE. — Un peu... oui...

MADEMOISELLE, *doucement.* — Et aux courses ?

CHRISTIANE. — Non... Pourquoi, aux courses ?

MADEMOISELLE. — Je ne sais pas... Jouer pour jouer... j'aimerais mieux les courses...

CHRISTIANE, *hautaine.* — C'est une confidence ?

MADEMOISELLE, *doucement.* — Mon Dieu... nous bavardons...

CHRISTIANE, *se lève brusquement.* — Ah ! vous ne perdez pas votre temps, vous !... Pas possible, vous avez dû vous faire payer d'avance !... (*Et, comme Mademoiselle veut se lever, Christiane, appuyée à la table, la dominant, l'oblige à rester assise ; sa voix tremble, elle ne se possède plus.*) Espionne !... Espionne !... Sale espionne ! Alors, toutes les mêmes ? Toutes ? Pas le choix, pas de fantaisie...

MADEMOISELLE, *à mi-voix.* — Mademoiselle...

CHRISTIANE. — Mademoiselle vous-même !... Et puis, tenez, assez, assez, assez... Vous pourrez dire à mes parents que je ne suis allée ni à la gare Saint-Lazare ni jouer aux courses ! Vous leur direz tout simplement que... (*Elle s'arrête net, elle suffoque. Un moment elle reste debout, pâle, immobile, puis soudain elle s'abat sur sa chaise et c'est une crise atroce de sanglots sourds, balbutiés, interminables, déchirants... Mademoiselle regarde les portes avec inquiétude, elle n'ose parler à Christiane de peur de redoubler sa crise... Et, soudain, on entend Christiane balbutier presque incompréhensiblement d'une voix presque rauque, changée.*) Je veux mourir... mourir... mourir... (*Des sanglots la suffoquent encore et elle reprend.*) Oh ! oui... Oh ! oui... je veux mourir !...

(*Mademoiselle s'est levée. Elle regarde la jeune fille longuement, avec une sorte de pitié dure, de compassion hostile. Enfin, elle prend un réglisse, le porte à sa bouche, se penche sur Christiane et...*)

MADEMOISELLE. — Allons, où êtes-vous allée ?

CHRISTIANE, *pleurant, la tête dans les bras.* — Laissez-moi !

MADEMOISELLE *s'assied à côté d'elle.* — Où êtes-vous allée ? D'où venez-vous ?... Votre mère croit

que vous êtes allée aux courses... Je le croyais aussi, mais je ne le crois plus, il y a autre chose... Vous n'êtes pas allée aux courses. (*Christiane, la tête dans les bras, fait signe que non.*) Et, bien entendu, vous n'êtes pas allée à la gare Saint-Lazare non plus ?... (*Même geste de Christiane.*) Ne pleurez plus, répondez-moi. Etes-vous bien sûre de ne pas prendre en ce moment, au tragique un petit... une petite romance de jeune fille qui, un jour, vous fera sourire ?

CHRISTIANE *relève son visage ruisselant et d'une voix égarée.* — Sourire ?... (*Avec haine.*) Vieille toquée !

MADEMOISELLE *avale la couleuvre sans que son visage bouge.* — Où êtes-vous allée ? Qui avez-vous vu ? (*D'une voix douce.*) Un jeune homme ?

CHRISTIANE. — Non...

MADEMOISELLE, *de la même voix.* — Enfin... un homme ?

CHRISTIANE. — Laissez-moi tranquille !

MADEMOISELLE. — Certainement non ! Ce n'est pas pour moi que je vous interroge, mais je suis ici...

CHRISTIANE, *haussant les épaules.* — Depuis une heure...

MADEMOISELLE, *sèche.* — Depuis une heure je suis votre gouvernante par la volonté de vos parents. Et je sais ce que j'ai à faire. Si ce n'est pas moi qui vous interroge, ce sera eux. C'est à vous de savoir si vous préférez que ce soit moi qui les informe d'où vous venez ou si vous préférez les renseigner directement. En ce cas, je me bornerai à leur rapporter notre conversation...

CHRISTIANE. — Vous voulez savoir ?

MADEMOISELLE. — Peu m'importe.

CHRISTIANE. — Moi aussi !... (*Elle relève la tête, elle regarde Mademoiselle avec des yeux égarés, elle essuie son visage. Puis, d'une voix blanche.*) Je suis enceinte... (*Et de nouveau elle s'effondre sur la table, sanglotante. Un temps. Mademoiselle est restée silencieuse. Une autre crise secoue Christiane.*) Oh ! Mourir !... Mourir !...

MADEMOISELLE, *très calme.* — Il est toujours temps de mourir !... (*Elle essaie de soulever la tête de Christiane.*) Regardez-moi.

CHRISTIANE, *épouvantée.* — Non ! je ne veux plus regarder personne en face... pas même vous ! Vous n'avez donc pas compris ?

MADEMOISELLE. — Si... (*Elle oblige Christiane à relever la tête.*) Ressaisissez-vous. Il n'y a pas que vos parents. Un domestique peut entrer... (*Christiane se ressaisit tant bien que mal, dominée par l'ascendant de Mademoiselle.*) C'est un docteur que vous êtes allée voir, n'est-ce pas ?

CHRISTIANE, *les dents serrées, le regard vide.* — Oui... (*D'une voix sans timbre.*) L'enfant a trois mois...

MADEMOISELLE. — Trois mois ?...

CHRISTIANE. — Je le savais. (*Elle se lève et, très calme, avec une résolution glacée.*) Je me tuerai cette nuit. Personne ne saura rien jamais. Si vous parlez, ce sera une infamie inutile parce que je me tuerai quand même.

MADEMOISELLE, *comme n'ayant pas entendu.* — Le père qui est-il ?

CHRISTIANE. — Un jeune homme, Tonio Cabreras. Il est reparti au Brésil, puis pour le Chili avec ses parents.

MADEMOISELLE. — Il vous l'a écrit ?

CHRISTIANE. — Non. C'est ce qu'il a dit à mon frère en quittant La Baule. (*Avec un rire amer.*) A bonne entendeuse...

MADEMOISELLE. — Vous étiez une jeune fille ?

CHRISTIANE, *fait signe de la tête que oui.* — J'étais une jeune fille... (*Amère.*) et j'avais une gouvernante. Une gouvernante qui ne me quittait pas... Elle me parlait d'amour toute la journée, de Tonio toute la journée, mais elle ne me quittait pas... sauf le soir, après dîner, pour aller jouer à la boule les 5.000 francs que Tonio lui prêtait pour rester seul avec moi. (*Avec un rire sardonique.*) Ah ! en voilà une qui ne me posait pas de questions, je vous le jure !... Et qui ne répétait rien !...

MADEMOISELLE. — Vous aimiez ce jeune homme ?

CHRISTIANE. — Non. Il était beau, très beau... Nous jouions toutes à celle qui ferait sa conquête...

MADEMOISELLE. — Vous êtes allée chez lui ?

CHRISTIANE. — Non... (*A voix basse.*) Un soir... sur la plage... (*Avec un râle d'horreur et de dégoût.*) Aha !... (*Elle cache sa tête dans les mains.*) Cette nuit, cette nuit, je me tuerai ! (*Comme si Mademoiselle avait parlé.*) Quoi ?

MADEMOISELLE. — Je n'ai rien dit... (*Pensive.*) Je réfléchis.

CHRISTIANE. — A quoi ?... (*Sombre.*) C'est moi qui arrangerai tout... Moi seule.

MADEMOISELLE. — On cherchera vos raisons, on les trouvera. La honte sera la même... doublée de scandale et de deuil !...

CHRISTIANE. — Peut-être, mais je ne verrai rien... je ne saurai rien... (*Avec un rire égaré.*) Au fond, c'est vous qui n'avez pas de veine !

MADEMOISELLE, *sèche.* — Parce que ?

CHRISTIANE. — C'était une bonne place...

MADEMOISELLE, *froide.* — Il y en a d'autres...

CHRISTIANE. — Alors, partez tout de suite. Ça vaudra autant pour tout le monde.
(*Un temps.*)

MADEMOISELLE. — Vous me donnerez bien jusqu'à ce soir à moi aussi ?

CHRISTIANE. — Pourquoi ? (*La regardant.*) Qu'est-ce que vous espérez ?

MADEMOISELLE. — Je vous le dirai.

CHRISTIANE. — A moi ou à mes parents ?

MADEMOISELLE. — A vous. Pas maintenant. (*Pensive.*) Tout à l'heure... Cet après-midi...

CHRISTIANE, *se penchant vers elle, martelant les mots.* — Rien ne m'empêchera, vous m'entendez ? Rien, ni personne au monde. Surtout pas vous... (*Mademoiselle semble ne pas écouter. Elle regarde Christiane comme hypnotisée, avec une étrange et muette convoitise, presque avec des yeux de voleur.*) Ce n'est pas la peine de me regarder comme ça... (*Et, comme Mademoiselle ne baisse pas les yeux.*) ... avec un œil de poule...

MADEMOISELLE, *sans pouvoir cesser de regarder Christiane.* — Qu'est-ce que vous appelez un œil de poule ?

CHRISTIANE. — Un œil rond.

MADEMOISELLE. — Ah !... (*Tranquillement.*) Alors, j'avais bien compris ! (*On entend la voix d'Alice : Hélène ! Hélène !...*) Votre mère, Christiane... (*Impérieuse.*) Dictez-moi...

CHRISTIANE, *pour qui les adresses à recopier sont loin.* — Comment ?

MADEMOISELLE. — Dictez-moi. (*Elle prend la plume.*) Les adresses...

(*Alice entre, toujours en coup de vent ; elle est habillée pour sortir.*)

ALICE, *à la cantonade.* — Je m'en vais, Hélène ! Prenez les coups de téléphone !

MADEMOISELLE, *regardant Christiane et répétant comme sous sa dictée.* — « M. le président Frouin... »

CHRISTIANE, *machinalement, les yeux sur le livre d'adresses.* — « 18, quai Voltaire... »

ALICE, *allégrement.* — Eh bien, vous avez fait connaissance ?

MADEMOISELLE, *sereine.* — Un peu, Madame. Nous commençons...

ALICE, *à la fois tendrement et à la volée.* — Elle n'est pas gentille ?

MADEMOISELLE, *doucement.* — Nous nous entendrons très bien, Madame...

ALICE. — Christiane ! Tu as encore pris mon bâton de rouge ! Où est-il ?...

CHRISTIANE. — Dans mon sac du soir, maman.

ALICE. — Va me le chercher... oust ! (*Christiane a une hésitation. Laisser sa mère et Mademoiselle ensemble, n'est-ce pas à coup sûr la trahison, la délation immédiate ? Alice simpatientant*). Eh bien, tu dors ?...

MADEMOISELLE *regarde Christiane et, doucement, d'une voix qui rassure.* — Allez, mon petit, obéissez... (*Et, pour achever de calmer l'angoisse et la méfiance de Christiane, elle ajoute.*) Revenez vite ou nous n'aurons jamais fini !...

(*Christiane sort.*)

ALICE, *très vite.* — Alors, vous savez où elle est allée ?

MADEMOISELLE, *calme.* — Oui.

ALICE. — Où ?

MADEMOISELLE, *tranquillement.* — Au P. M. U., Madame... jouer un cheval...

ALICE. — Vous l'avez grondée ?

MADEMOISELLE. — Oui, Madame.

ALICE, *riant.* — Parce que ça, ça vous regarde, maintenant. (*Courant à la glace.*) Qu'est-ce qu'il donne, ce chapeau ?

MADEMOISELLE. — Il est charmant, Madame... Nous continuons les adresses, n'est-ce pas, Madame ?

ALICE. — Et comment ! (*Elle ouvre la porte et crie.*) Eh bien, Christiane ?

(*Par la porte ouverte, on entend Lucien hurler.*)

LUCIEN. — Alice ! Alice ! Où es-tu, bon D... ?

ALICE, *criant.* — Ici !... Je m'en vais !...

LUCIEN, *criant du dehors.* — Moi aussi !... (*Il entre précipitamment, en pardessus et son chapeau sur la tête ; il tient à la main un petit sac de voyage.*) Si j'ai le train !...

ALICE. — Mon chèque !

LUCIEN. — Ah ! ton chèque !... (*Il se fouille précipitamment.*)

ALICE, *criant.* — Cricri ! Mon bâton !

LUCIEN, *criant.* — Cricri ! Le chèque de ta mère, sur ma commode !... Non !... Sur ma toilette !... (*Hurlant.*) Maurice !...

MAURICE, *hors scène.* — Voilà, papa, voilà ! (*Il entre en courant.*) Qu'est-ce qu'il y a ?

LUCIEN. — Prends mon sac. Tu m'accompagnes à la gare...

MAURICE, *furieux.* — Mais, papa...

LUCIEN, *criant.* — F...-nous la paix !... (*Il court à l'autre porte et crie.*) Valentin ! Mes valises, descendez !

CHRISTIANE, *entrant.* — Je l'ai prêté à Georgette, elle ne me l'a pas rendu !

ALICE, *criant.* — Tu es une enchoseuse !...

LUCIEN, *se ruant vers Christiane.* — Au revoir, beauté !... (*Il l'embrasse à la volée. A Mademoiselle, à la volée.*) Tenez-la bien ! Soyez terrible !... (*Il se heurte près de la porte à Alice.*) Eh bien, tu passes, oui ou zut ?

ALICE, *rebiffée.* — Je passerai si je veux, voyou !

(*Ils sortent à la fois en se bousculant.*)

LUCIEN, *du dehors, criant.* — Maurice !... Vas-tu venir, espèce de cancre ?

MAURICE, *courant avec le sac de voyage.* — Oh ! non, ces deux-là !

(*Christiane et Mademoiselle se retrouvent seules dans la pièce, toutes portes ouvertes. Mademoiselle vient à Christiane, la conduit doucement par le bras jusqu'à la chaise qu'elle occupait.*)

MADEMOISELLE. — Asseyez-vous !

(*Christiane tombe assise comme une chiffe. Lucien revient en courant. Il ne regarde ni Christiane ni Mademoiselle. Il se précipite à son bureau et, pour trouver un document, fait voler furieusement des papiers à travers toute la pièce.*)

LUCIEN, *le nez dans ses papiers, ingénument, sans la moindre grossièreté d'intonation.* — M... ! M... ! M... ! (*Il relève les yeux, aperçoit Christiane et Mademoiselle, sourit.*) Oh ! pardon...

(*Il trouve le document cherché, l'enfonce dans la poche de son pardessus et se rue dehors en claquant la porte. Lucien parti, Christiane, ressaisie par son désespoir, éclate en sanglots, la figure dans les bras, effondrée sur la table. Mademoiselle vient à elle.*)

MADEMOISELLE, *très calme.* — Vous, vous allez m'écouter, maintenant.

CHRISTIANE *relève la tête et, tout en larmes.* — Donnez-moi une cigarette... et fichez-moi la paix !...

MADEMOISELLE, *sèche.* — Il n'en est pas question !...

(*Elle prend vivement le sac de Christiane qui est à côté d'elle.*)

CHRISTIANE, *poussant un cri.* — Mon sac !...

(*Mademoiselle a ouvert le sac. Elle en retire rapidement un petit revolver bull.*)

MADEMOISELLE, *très calme.* — Vous ne savez donc pas qu'on se rate toujours ?

(*Et tandis que Mademoiselle range le revolver dans son grand sac à elle, le rideau tombe.*)

RIDEAU

ACTE II

Le décor est le même qu'au premier acte.
Trois mois se sont passés depuis le premier acte et il est 9 heures du matin.

Quand le rideau se lève, Lucien et Alice occupent exactement les places qu'ils occupaient au premier acte. Alice écrit des invitations qu'elle glisse dans leurs enveloppes. Lucien, à son bureau, dépouille une petite pile de lettres comme on en trouve chez soi après quelques jours de voyage. Alice est en déshabillé. Lucien est en robe de chambre.

ALICE. — Cette fois, j'invite les Jussemin ?

LUCIEN. — Ecoute ! J'arrive, laisse-moi respirer. Tu n'as donc que des invitations à écrire dans l'existence ?

ALICE. — Nous ne pouvons pas donner un dîner toutes les semaines et envoyer des invitations tous les quinze jours !

LUCIEN. — Fais faire un carnet à souches... Quelle heure est-il ?

ALICE. — 9 heures... 9 h. 10... 9 h. 20... Veux-tu une tasse de café ?

LUCIEN. — Pas le temps. Et puis, j'ai pris un chocolat dans le train. (*Fourgonnant.*) Où est l'indicateur ?

ALICE. — Encore !... Mais tu reviens !...

LUCIEN. — De Nancy, et je pars pour Lille... (*Il chantonne.*)

Varions les réseaux...
Aboyons aux roseaux...

ALICE. — Tu es bien gai, ce matin.

LUCIEN. — Ma bonne amie, un homme qui va voir le président de la République dans une heure, et qui n'est pas un mauvais Français, ne doit plus se tenir de joie...

ALICE, *amère.* — Tu aurais pu m'emmener, il me semble...

LUCIEN. — T'emmener ? Voir le président de la République ? Comment donc ! Toi, les enfants et les domestiques ! « Monsieur le Président de la République, je viens avec ma petite famille vous demander la grâce de Tripain. »

ALICE. — J'aurais voulu voir une fois comment ça se passe.

LUCIEN, *prenant l'indicateur et le feuilletant.* — C'est très simple... J'arrive dans la cour de l'Elysée. Les trompettes de la garde républicaine sonnent *Aux champs !* Le président s'avance sur le perron. Il me donne son anneau à baiser... Nous nous enfermons dans le salon tricolore, le chef du protocole apporte un jeu de cartes neuf et nous jouons Tripain à la belote en trois manches... Tout cela est bien banal... (*Il suit une colonne du doigt.*) Lille... Lille... B... La maison, quelles nouvelles ?

ALICE. — J'ai renvoyé la femme de chambre.

LUCIEN. — Tu m'étonnes. Et Valentin ?

ALICE. — Il est à la cave depuis midi à mettre le Vouvray en bouteilles.

LUCIEN. — Parfait.

ALICE. — Non. Il n'est plus possible, Valentin. Il nous vole comme dans un bois et il est ivre un jour sur trois...

LUCIEN. — Et c'est en lui faisant tripoter notre Vouvray que tu espères le guérir !... Et puis, il répond si bien au téléphone !

ALICE. — Ça n'a aucun rapport.

LUCIEN. — Lui as-tu dit que c'était mal de voler ? Il ne le sait peut-être pas. Parce que, tu comprends, en prendre un autre, il n'y aura rien de changé qu'au téléphone... Essayons encore. Fais-lui sentir que tu le surveilles...

ALICE. — Pour qu'il me prenne en grippe ?

LUCIEN. — Ah ! si tu veux être aimée, alors... Et Maurice ?

ALICE. — Celui-là, il faut que tu lui parles, et comment !

LUCIEN. — Qu'est-ce qu'il a fait ?

ALICE. — Il s'est payé une auto. A crédit.

LUCIEN. — A crédit ? A quel crédit ?

ALICE. — Est-ce que je sais ! Il a signé des papiers.

LUCIEN. — C'est formidable !

ALICE, *furieuse.* — Insensé !

LUCIEN, *furieux.* — Et tu ne lui as rien dit ?

ALICE. — Si. Et tu sais ce qu'il a eu le culot de me répondre ?... Que j'avais fait la même hose.

LUCIEN, *inquiet.* — Quoi ? Comment, la même chose ?

ALICE. — Ça n'a aucun rapport. J'ai souscrit hier au traitement facial et musculaire de l'Académie Femina. Voilà ce que Monsieur compare.

LUCIEN. — Tu as souscrit à crédit ?

ALICE. — Non !... On paie le premier mois comptant et on s'engage simplement à suivre le traitement un minimum de quatre mois.

LUCIEN. — Et tu as signé ?

ALICE. — Un seul papier... Une formalité...

LUCIEN, *furieux.* — A la bonne heure !... Et combien ?...

ALICE. — Peuh !... Rien...

LUCIEN. — Mais encore ?

ALICE. — Soixante.

LUCIEN, *la bouche sèche.* — Quoi, soixante... Soixante mille ?

ALICE. — Net et le tout. Sans surprises...

LUCIEN. — Qu'est-ce qu'il te faut ! Et l'argent ? Où le prendras-tu, l'argent ?

ALICE. — Tu me le donneras, mon chéri. Le prendre ? Qu'est-ce que tu crois ? Que je partage avec Valentin ?

LUCIEN, *la tête dans les mains.* — Quelle maison, quelle maison, quelle maison ! (*Tonnant.*) Et si je meurs ?

ALICE, *doucement.* — C'est prévu... Les traitements et les versements sont suspendus d'autorité. C'est ce qu'ils appellent la clause américaine.

LUCIEN. — Elle est jolie, la clause américaine.

ALICE, *pincée.* — En tout cas, mon cher, je te fais une économie. Je ne dépenserai plus de taxis.

LUCIEN, *ricanant.* — Tu prendras l'autobus ?

ALICE. — Non... Pour punir Maurice, je lui ai dit que je ferais mes courses avec sa voiture.

LUCIEN, *haussant les épaules.* — Finis tes invitatins, tiens... Et Christiane ? C'est au-dessus de sa dignité de venir m'embrasser quand je reviens de voyage ?

ALICE. — Elle s'habille, cette petite.

LUCIEN, *fourgonnant dans ses dossiers.* — Elle va bien tout de même, oui ?

ALICE. — Oui... (*Pensive.*) Tu n'as pas l'impression qu'elle change énormément, Cricri ?

LUCIEN. — Pour ce que je la vois... Changée en quoi ?

ALICE. — Je ne sais pas... Mais depuis que Mademoiselle est là, je la trouve complètement une autre.

LUCIEN, *haussant les épaules.* — En quelques jours?

ALICE. — Comment, quelques jours ? Mademoiselle est ici depuis deux mois et demi.

LUCIEN, *stupéfié.* — Non !... C'est fou ce que le temps passe... Deux mois et demi !

ALICE. — Moi qui vois Cricri tous les jours...

LUCIEN. — Tu la vois ou tu la rencontres ?

ALICE. — Elle ne bouge plus d'ici... Elle lit... Elle s'occupe de la maison... Le soir, elle est couchée avant moi... Quand elle va se promener, c'est au Bois, l'après-midi, ou dans les musées..., avec Mademoiselle... Enfin, elle commence à m'inquiéter.

LUCIEN. — Parce qu'elle mène une vie de son âge ?

ALICE. — On ne vit pas avec son âge, on vit avec son temps. J'ai peur que Mademoiselle en fasse trop !

LUCIEN. — Dans quel sens ?

ALICE. — Je ne sais pas, moi... Avec une jeune fille, une femme d'un certain âge, et qui n'est pas sa mère, a toujours de l'influence.

LUCIEN. — Qu'est-ce qui te prend, tu es jalouse ?

ALICE. — Non... Je n'ai pas l'impression que Cricri aime tant que ça Mademoiselle.

LUCIEN. — Alors ?

ALICE. — On n'a pas besoin d'aimer quelqu'un pour être influencé.

LUCIEN, *blasé.* — Mais en quoi, bon D... ! Qu'est-ce qu'elle a, Mademoiselle ? Elle est bigote ?

ALICE. — Non... Oh ! sûrement pas. Christiane continue à aller à la messe tous les 36 du mois.

LUCIEN, *éclatant.* — Alors, qu'est-ce que tu viens m'embêter avec ces histoires de domestiques ! Laisse-la faire son métier et f...-moi la paix !... (*Il tape sur son dossier.*) J'ai la tête d'un homme à sauver, moi, ce matin... La tête d'un homme à sauver et un train à prendre... Ecris tes invitations.

ALICE. — J'invite les Montferrand ?

LUCIEN. — Oui, n'épargne personne !...

ALICE, *poussant un cri.* — Oh !

LUCIEN. — Quoi ?

ALICE. — Valentin... Oublie ce que je t'ai dit... Ne le renvoie pas avant le dîner de vendredi.

LUCIEN. — Parce que ?

ALICE. — Parce que, de toute façon il ne partirait pas avant. Et, hier matin, cette imbécile de Geneviève, qui déjeunait ici, a raconté devant lui que les Duquesne avaient renvoyé leur maître d'hôtel la veille d'un grand dîner et que le lendemain le maître d'hôtel avait servi en daube le petit chien de la maison...

LUCIEN, *haussant les épaules.* — Nous n'avons pas de chien.

ALICE. — On en trouve, imbécile !...

(*Christiane entre par la porte de gauche. Elle est en peignoir très lâche. Son visage est un peu fatigué. Sa démarche est plus molle, mais à peine; cela doit être suggéré plutôt que sensible. En apparence, elle est calme, maîtresse de soi, mais une ombre d'anxiété la suit qui serait pour d'autres parents que Lucien et Alice un sujet d'inquiétude ou au moins de questions. En tout cas, elle n'est aucunement devenue la « bonne petite fille repentante » des bons romans. Son expression s'est durcie. On la sent révoltée contre son sort et pleine d'épouvante sous un vernis de sèche dissimulation. Physiquement, rien n'indique son état.*)

CHRISTIANE *va à Lucien et l'embrasse.* — Bonjour, papa...

LUCIEN. — Bonjour, Crici...

(*Tandis que Christiane l'embrasse, il a voulu, pour lui rendre son baiser, la prendre par la taille, mais Christiane s'est dérobée légèrement.*)

CHRISTIANE. — Tu as fait bon voyage ?

LUCIEN. — Parfait, je t'ai rapporté quelque chose...

CHRISTIANE, *vague.* — Merci, papa...

LUCIEN, *étonné.* — Tu ne me demandes pas quoi ?

CHRISTIANE. — Si, papa... Quoi ?

LUCIEN, *vexé.* — Non, non... Tu chercheras dans ma valise... (*Tout de même un peu alerté par les paroles d'Alice, il la regarde attentivement.*)

CHRISTIANE, *nerveuse.* — Qu'est-ce que j'ai ?

LUCIEN, *un peu décontenancé.* — Mais rien... J'admire ma fille, j'ai bien le droit ?

ALICE, *montrant une lettre sur sa table.* — Tu liras la lettre des Gimblot, Cricri. Ils t'invitent à jouer au tennis, dimanche après-midi, au Racing.

CHRISTIANE. — Ils m'embêtent avec leur tennis.

ALICE. — C'est nouveau, ça !

CHRISTIANE, *sèchement.* — Mais non, maman !... Je vais au concert Colonne avec Mademoiselle, dimanche. Je t'en ai parlé hier.

LUCIEN. — Elle a bien raison.

ALICE. — D'aller s'enfermer dans une salle au lieu de prendre l'air et de l'exercice ?

LUCIEN. — De faire ce qui lui plaît ! (*A Christiane.*)

Voilà comme je suis, moi. (*Il la regarde encore.*) Ça ne fait rien, Cricri, ta mère a aussi un peu raison... Tu as une mine de papier mâché, mon enfant.

ALICE. — C'est bien mon avis.

LUCIEN. — Tu t'es couchée tard, ces temps-ci ?

CHRISTIANE. — Non...

LUCIEN. — Tu manges bien ?

CHRISTIANE. — Oui, papa, très bien.

ALICE, *toujours en écrivant ses enveloppes.* — Si on veut...

LUCIEN. — Tu ne lis pas trop !

CHRISTIANE. — Non, papa.

LUCIEN. — Tu n'as pas... tu n'as pas d'embêtement?

ALICE, *haussant les épaules.* — En voilà une question ?

CHRISTIANE, *essayant de rire.* — C'est vrai, papa, c'est une drôle de question.

LUCIEN, *furieux.* — Vous m'embêtez, toutes les deux ! J'ai à faire par-dessus la tête, je suis gentil, je prends des nouvelles et voilà ! (*A Christiane.*) Je te demande si tout va bien. Réponds-moi : « Tout va bien », et n'en parlons plus !... (*Christiane se tait, comme si la solution de parler, de tout avouer montait en elle. Lucien, à Alice.*) Tu vois bien qu'elle a quelque chose.

ALICE, *agacée.* — Qu'elle le dise !

LUCIEN. — Alors, laisse-la parler ! (*A Christiane.*) Raconte à ton vieux père...

ALICE. — Et moi, je ne compte pas, non ?

LUCIEN, *avec une exquise complaisance.* — ... et à ta vieille mère...

ALICE, *sursautant.* — Goujat !

LUCIEN, *à Christiane.* — Va... c'est toi que j'écoute. Allez, sors-nous ta petite histoire.

CHRISTIANE, *avec un élan.* — Ecoute, papa !... Toi aussi, maman...

(*La sonnerie du téléphone resonne.*)

LUCIEN, *les bras au ciel* — Allons !... Qu'est-ce que c'est encore ? (*Il décroche et écoute.*) « C'est moi... » (*Aux deux.*) On me parle de Nice... D'ailleurs, c'est vrai, j'entends la mer... Seulement, on ne me parle pas... « Allô !... » (*Gardant le récepteur à l'oreille.*) Je t'écoute, mon petit... « Allô !... » (*A Christiane.*) Quand tu voudras...

CHRISTIANE. — Tout à l'heure, papa, quand tu auras raccroché...

ALICE. — Ça peut durer longtemps... (*A Christiane.*) Ça ne te fait rien que je continue mes adresses en attendant ? (*Elle se lève et va à son petit bureau.*)

CHRISTIANE. — C'est ça, maman, continue tes adresses...

LUCIEN. — « Allô !... Mais non, Mademoiselle, je ne bouge pas... » (*A Christiane.*) Alors ?... (*Et comme Christiane se tait.*) Tu es entêtée, tu sais...

CHRISTIANE, *presque suppliante.* — Laisse ce téléphone tranquille, papa.

LUCIEN. — Mais jamais de la vie !... C'est peut-être très important : il y a une cour d'appel à Nice... (*Dans l'appareil.*) « Allô !...)

ALICE. — Mes timbres... Qui a touché à mes timbres ?... Non, je les ai... (*Se tournant légèrement vers Christiane.*) Eh bien ! tu te décides ?

CHRISTIANE, *les regardant tous les deux, puis haussant les épaules.* — Plus tard, maman..., quand vous aurez le temps tous les deux.

ALICE et LUCIEN, *ensemble, indignés.* — Mais nous avons le temps !

CHRISTIANE, *découragée.* — Non... Ce soir, si vous voulez.

LUCIEN, *allégrement.* — C'est ça... Ce soir !... Comme ça, nous aurons tous les deux quelque chose à raconter ! (*Avantageux, à Christiane.*) Ta mère t'a dit où j'allais ce matin ?

CHRISTIANE. — Non, papa !...

LUCIEN, *amer.* — Bien entendu ! (*Dans l'appareil.*) « Comment, vous me rappellerez ! Comment, vous me rappellerez ! » (*Il raccroche, furieux. A Christiane.*) Tu as la parole !

CHRISTIANE *hoche la tête négativement, puis.* — Non !... Dis-moi où tu vas ce matin ?

LUCIEN, *s'épanouissant de nouveau.* — Chez le président de la République !... Pour la grâce de Tripain.

CHRISTIANE, *polie.* — Tu as bon espoir ?

LUCIEN. — Dame, rien à perdre. S'il accorde la grâce, c'est flatteur. S'il la refuse, il me garde à déjeuner, c'est flatteur aussi.

ALICE. — Tu as tout de même bien une préférence?

LUCIEN. — Petite, toute petite...

ALICE. — J'invite les Patison ?

LUCIEN. — Qu'est-ce que c'est, les Patison ?

ALICE. — Nos propriétaires de La Baule. Autant rester en bons termes.

LUCIEN. — Tu tiens beaucoup à revenir à La Baule ?...

ALICE, *taquine.* — Demande ça à Christiane...

CHRISTIANE, *tressaillant.* — Pourquoi ?

ALICE. — Sainte nitouche... Et le jeune Cabreras ? Il n'y revient pas, à La Baule ?...

CHRISTIANE, *sourdement, presque avec un haut-le-cœur.* — Pouah !...

LUCIEN, *badin.* — Cricri, si ce jeune homme ne te plaît plus, au moins n'en dégoûte pas ta mère...

(*Entre Mademoiselle. Elle est habillée comme au premier acte, bien entendu sans chapeau.*)

MADEMOISELLE. — Vous êtes là, Christiane ? (*Elle aperçoit Alice et Lucien.*) Oh ! pardon !... Bonjour, Madame... Bonjour, Monsieur, vous avez fait bon voyage ?

LUCIEN. — Possible, merci. Vous allez bien ?

MADEMOISELLE, *à Christiane.* — Christiane, mon enfant, vous êtes en retard...

ALICE. — Où allez-vous ?

MADEMOISELLE, *très dégagée.* — J'emmène Christiane au musée Guimet, Madame. Nous nous amuserons à copier des Hokusaï.

ALICE, *perdue.* — Des... Hokusaï ?...

LUCIEN, *étonné.* — Ah ?... Enfin, si ça l'amuse...

MADEMOISELLE. — Elle aura bientôt un joli talent.

LUCIEN. — Ah ? Eh bien ! va t'habiller, mon enfant, va t'habiller !

CHRISTIANE, *allant à la porte.* — Oui, papa... (*Elle remonte vers la porte et, là, se trouve tout contre Mademoiselle. Ni Lucien, ni Alice ne prennent garde à elles. Alice dans ses adresses, Lucien dans ses dossiers. Christiane balbutie à voix basse à Mademoiselle.*) Je n'en peux plus !... Je n'en peux plus !... Dites-leur tout maintenant !...

MADEMOISELLE, *aussi à voix basse.* — Bien !... Allez vite...

(*Christiane sort. Mademoiselle reste près de la porte, immobile.*)

LUCIEN, *levant la tête.* — Eh bien ! Mademoiselle ?

MADEMOISELLE. — Monsieur ?

LUCIEN. — Voici deux mois et demi exactement... — j'ai la mémoire des dates... — deux mois et demi que vous êtes ici... Etes-vous contente de notre petite Christiane ?

MADEMOISELLE, *simple.* — Très contente, Monsieur.

LUCIEN. — Comment est-elle avec vous ?

MADEMOISELLE. — Très bien, Monsieur.

LUCIEN. — Vous ne la grondez pas trop ?

MADEMOISELLE. — Jamais, Monsieur.

LUCIEN. — J'ai l'heureuse impression que vous vous êtes un peu attachée à elle ?

MADEMOISELLE, *réservée.* — Autant qu'elle le mérite, Monsieur.

LUCIEN. — Et... vous ne la trouvez pas un peu changée depuis deux mois et demi ?

MADEMOISELLE, *paisible.* — Changée ?... Comment, Monsieur ?

LUCIEN. — Je ne sais pas..., plus sérieuse, certainement..., mais aussi plus éteinte...

MADEMOISELLE. — Oh ! non, Monsieur... Elle est toujours très gaie, très allante... Elle ne s'ennuie jamais...

LUCIEN. — Elle ne joue plus au tennis..., elle ne danse plus..., elle s'occupe de la maison..., elle se couche de bonne heure...

MADEMOISELLE. — De son plein gré, Monsieur...

LUCIEN, *allègre.* — Enfin, tout va bien ?

MADEMOISELLE. — Très bien, Monsieur...

ALICE, *levant la tête.* — Je me demande ce qu'elle peut avoir à nous raconter...

LUCIEN. — Si tu l'avais écoutée, tu ne le demanderais plus.

ALICE. — Moi ?... Mais c'est toi, avec ton téléphone !... (*A Mademoiselle.*) Vous êtes au courant ?

MADEMOISELLE, *très tranquille.* — De rien, Madame.

LUCIEN. — Un petit accrochage sentimental, hein ?

MADEMOISELLE. — Certainement non, Monsieur...

LUCIEN, *gaiement.* — Maintenant, vous ne seriez peut-être pas plus renseignée que nous...

MADEMOISELLE, *doucement.* — Je le serais, Monsieur, s'il y avait lieu...

LUCIEN, *à Alice.* — Moi, je la vois d'ici, sa petite histoire... Une petite histoire signée Jacques Griffe... (*A Mademoiselle, riant.*) Hein ?

MADEMOISELLE, *doucement.* — Quelque chose comme ça, certainement, Monsieur..

(*La femme de chambre entre : c'est une autre femme de chambre qu'au premier acte et cela doit se remarquer.*)

LA FEMME DE CHAMBRE. — La manucure de Madame attend Madame dans sa chambre.

ALICE, *se levant.* — J'y vais... (*Impérieuse.*) Habille-toi, Lucien.

LUCIEN, *se levant aussi.* — Tu as raison... (*A Mademoiselle, avec importance.*) Le président de la République m'attend.

ALICE, *sortant.* — Qu'est-ce que tu veux que ça lui fasse ! Une belle jambe !

LUCIEN, *furieux.* — Je lui donne information. Ça n'a rien à voir avec ses jambes ! (*Sortant derrière Alice, la poursuivant de sa voix.*) Qu'est-ce qu'elle vient me sortir, ses jambes ?... Ses jambes !...

(*On entend claquer la porte de la chambre de Lucien. Christiane entre. Elle a passé un tailleur très flou de ligne. Aussitôt entrée, elle ferme la porte.*)

CHRISTIANE. — Vous n'avez rien dit, n'est-ce pas ?

MADEMOISELLE. — Rien encore.

CHRISTIANE, *marchant vers elle.* — Pourquoi ? Ils étaient là tous les deux. Alors ?

MADEMOISELLE, *évasive.* — Votre père ne repart que cette nuit ?...

CHRISTIANE. — Nous ne le verrons plus qu'à dîner, devant les domestiques.

MADEMOISELLE. — Il revient après-demain.

CHRISTIANE. — Je veux qu'ils sachent aujourd'hui. Vous m'aviez promis.

MADEMOISELLE, *doucement.* — Calmez-vous, Christiane, dès que je le pourrai je parlerai à vos parents.

CHRISTIANE. — Ça fait deux mois que vous promettez !

MADEMOISELLE, *évasive.* — Je cherche un moment, un moyen...

CHRISTIANE. — Quel moment ?... Quel moyen ?... Vous mentez ! Pourquoi mentez-vous ?

MADEMOISELLE, *aussi évasive.* — C'est une chose bien terrible à leur apprendre.

CHRISTIANE. — Terrible pour eux. Pour moi. Pas pour vous. Vous passez, vous.

MADEMOISELLE. — Je vous ai beaucoup aidée, au passage.

CHRISTIANE. — Aidée ? A quoi ? A ne pas me tuer quand j'en avais le courage ? Je serais tranquille maintenant, tout serait fini...

MADEMOISELLE. — Pour vous...

CHRISTIANE. — Et pour eux, donc !... Papa partirait pour Lille ce soir la même chose. Et maman, elle se trouverait si intéressante, maman... Seulement, maintenant, c'est moi qui ne peux plus. Je ne peux plus rien. Pourquoi m'avez-vous empêchée ?

MADEMOISELLE. — N'importe qui en aurait fait autant.

CHRISTIANE, *amère.* — Allons donc !... Encore, oui, les premiers jours..., j'ai cru que vous aviez pitié de moi... que... enfin, qu'est-ce que je n'ai pas cru ? Mais je vous connais maintenant. Vous n'aimez rien ni personne... Vous m'avez empêchée de me tuer, vous m'avez empêchée de parler... Pourquoi ?

MADEMOISELLE. — Je vous ai dit que je vous tirerais d'affaire, de quel droit me demandez-vous quelque chose de plus ?

CHRISTIANE, *violente.* — Vous voulez me tirer d'affaire, comme vous dites ?

MADEMOISELLE. — J'y suis décidée.

CHRISTIANE. — Vous le voulez ?

MADEMOISELLE. — Pas en parlant à vos parents.

CHRISTIANE. — Non... (*Avec le courage du désespoir.*) Avez-vous de l'argent ?

MADEMOISELLE. — J'ai un peu d'argent.

CHRISTIANE. — Cinq cent mille francs ?

MADEMOISELLE. — J'ai cinq cent mille francs, et puis ?

CHRISTIANE. — Prêtez-moi cinq cent mille francs ! Je me sauverai de la maison, j'irai n'importe où... J'apprendrai à travailler. Quand le petit sera venu, je prendrai un emploi, je vous rembourserai peu à peu...

MADEMOISELLE, *hochant la tête.* — Personne ne prête d'argent sans garantie...

CHRISTIANE. — Quand je serai partie, vous direz tout à mon père, il vous remboursera...

MADEMOISELLE. — Votre père me mettra à la porte. Il ne me remboursera rien du tout...

CHRISTIANE. — Je retrouverai Tonio. Je le forcerai à vous payer.

MADEMOISELLE, *haussant doucement les épaules.* — Tonio... Vous y pensez encore ?

CHRISTIANE. — Vous ne voulez pas me prêter ces cinq cent mille francs ?

MADEMOISELLE, *fermée.* — Non. Je ne suis pas assez riche.

CHRISTIANE. — Si j'étais seule dans la vie..., si je n'avais que cinq cent mille francs au monde..., et si je rencontrais une Christiane Galvoisier, je lui donnerais mes cinq cent mille francs...

MADEMOISELLE, *la regardant dans les yeux.* — Vous êtes jeune et vous parlez de ce que vous ne savez pas.

CHRISTIANE. — Oh ! je vous hais ! Je vous hais ! Je vous méprise !...

(*Mademoiselle hausse les épaules et se pose sur les lèvres un petit réglisse.*)

MADEMOISELLE. — Vous n'êtes pas charitable !

CHRISTIANE. — Et vous ?

MADEMOISELLE. — Je ne vous ai jamais rien dit de désagréable.

CHRISTIANE. — Pourquoi me détestez-vous ?

MADEMOISELLE. — Vous êtes un peu folle et très mal élevée, mais je ne vous déteste pas...

CHRISTIANE. — Si ! Vous me détestez ! Je le sais ! Et il n'y a pas que moi que vous détestez ! Vous détestez tout le monde ici : mon père, ma mère...

MADEMOISELLE. — Vos parents sont des personnes estimables...

CHRISTIANE. — La terre entière, vous la détestez ! J'en suis sûre ! Mais, alors, pourquoi restez-vous ici ? Pourquoi vous cramponnez-vous ?

MADEMOISELLE, *avalant un petit réglisse.* — Je vous dirai..., plus tard...

CHRISTIANE. — Plus tard, toujours... Attendre, toujours ? Attendre ! Attendre quoi ?

MADEMOISELLE, *avec une sereine impassibilité.* — Encore quelques jours..., seulement quelques jours... (*Passionnément.*) Puisque je vous dis que je trouverai !...

CHRISTIANE, *désespérée.* — Ah ! oui, vous trouverez ! (*Elle se frappe les flancs rageusement.*) Et mon gosse, là, est-ce qu'il attendra ? (*Elle va à Mademoiselle.*) J'attendrai jusqu'à samedi : Jusqu'au retour de mon père. Mais, samedi, si ce n'est pas vous, ce sera moi... (*Elle ouvre la porte brusquement et se heurte à Valentin. Christiane balbutiant.*) Qu'est-ce que ?... Qu'est-ce que vous faites là, Valentin ?

VALENTIN, *entrant et s'expliquant avec onction.* — J'allais frapper, Mademoiselle. Je cherche M. Maurice partout, Monsieur le demande.

CHRISTIANE. — Il n'est pas ici.

VALENTIN. — Je vois, Mademoiselle, pardon... (*Il sort.*)

CHRISTIANE, *à Mademoiselle, affolée.* — Il m'a entendue...

MADEMOISELLE, *doucement.* — Mais non, voyons...

CHRISTIANE, *balbutiant.* — Si, je suis sûre... (*Les mains sur les yeux.*) Ça manquait !... Quelle horreur !...

(*On entend Lucien derrière la porte appeler : « Maurice ! »*)

MADEMOISELLE, *la rassurant.* — Vous voyez bien qu'il cherchait Maurice.

(*Lucien entre, il est en manches de chemise.*)

LUCIEN. — Tu n'as pas vu Maurice, Cricri ?

CHRISTIANE, *se ressaisissant.* — Non, papa.

MADEMOISELLE. — Je vais mettre mon chapeau, Christiane, nous sommes en retard.

CHRISTIANE. — Je viens, Mademoiselle.

(*Mademoiselle sort. Christiane la suit, mais Lucien l'arrête sur la porte.*)

LUCIEN. — Cricri !
CHRISTIANE. — Papa !

LUCIEN, *gaiement.* — Cette fois, tu es allée voir dans ma valise ?

CHRISTIANE. — Pas encore, papa, non...

LUCIEN, *vexé.* — Tu n'es pas curieuse, aujourd'hui.

CHRISTIANE. — Je n'ai pas eu le temps, papa.

LUCIEN. — Bien, ce que je disais ! (*Il la regarde.*) Tu as une fichue mine, ma petite.

CHRISTIANE. — Ce n'est rien, papa. J'ai la migraine.

LUCIEN, *désinvolte.* — Moi aussi, c'est le temps. (*On entend hors scène Alice crier : « Lucien ! Lucien ! »* Voilà la folle !

ALICE, *entrant en tempête.* — Lucien !... Ah ! tu es là ?... J'ai eu peur !... (*Elle secoue dans l'air ses dix doigts pour faire sécher le vernis frais de ses ongles.*) Ne pars pas sans me laisser d'argent.

LUCIEN. — Encore !... (*Soupirant.*) Mon Dieu... cette maison est-elle un moulin, un asile ou un gouffre ?

ALICE. — Je dois dix-sept mille francs à Valentin.

LUCIEN. — Cricri, mon portefeuille, là, sur mon bureau. Pas à ta mère, à moi !...

CHRISTIANE. — Oui, papa... (*Elle va vers le bureau, mais au moment où elle va l'atteindre elle s'arrête, titube et se trouve mal ; elle est tombée assise dans le fauteuil près du bureau.*)

LUCIEN, *affolé.* — Cricri !... Cricri !... Qu'est-ce que tu as, Cricri ?... (*Il essaie de la soulever par les épaules.*) Alice, aide-moi !...

ALICE, *secouant ses doigts, court à la porte.* — Mademoiselle !... Mademoiselle !...

LUCIEN, *près du fauteuil.* — Cricri !... Cricri !... (*A Alice.*) Je t'en fiche, elle est dans les pommes...

(*Mademoiselle entre. Elle voit immédiatement Christiane évanouie.*)

MADEMOISELLE. — Oh !... (*Elle va à Christiane.*) Christiane !...

LUCIEN, *qui a versé de l'eau fraîche sur un mouchoir et tamponne les tempes de Christiane.* — Il faut

appeler un docteur... (*A Alice.*) Téléphone à Montsarrat...

ALICE. — Il est à Fontainebleau...

LUCIEN. — Digeon ?...

ALICE. — Un chirurgien ? Tu es fou !

LUCIEN. — Bréguet !

ALICE. — Il est mort !

LUCIEN, *éclatant.* — Alors, nous n'avons pas de docteur ?

ALICE, *furieuse.* — Qu'est-ce que ça veut dire : nous n'avons pas de docteur ? Tu me dis ça comme : alors, nous n'avons pas de tire-bouchon ?

LUCIEN. — Toutes les familles ont un docteur.

ALICE, *tapant dans les mains de Christiane toujours évanouie.* — Chérie !... (*A Lucien.*) Prends l'annuaire, tu en trouveras, des docteurs !

LUCIEN. — Dieu sait quoi !...

(*Il se jette sur l'annuaire. Mademoiselle est restée silencieusement pensive. Soudain, elle prend la parole.*)

MADEMOISELLE. — Monsieur...

LUCIEN. — Quoi ?...

MADEMOISELLE. — C'est un petit évanouissement, ce n'est pas bien grave... En attendant que vous voyiez un docteur que vous connaissez..., je pourrais appeler mon frère...

LUCIEN. — Il est docteur, votre frère ?

MADEMOISELLE, *doucement.* — Oui...

LUCIEN. — A Paris ?

MADEMOISELLE. — Oh ! oui... oui...

LUCIEN. — Vous savez son numéro ?

MADEMOISELLE, *tendant la main vers l'appareil.* — Si vous permettez... je l'appellerai moi-même.

LUCIEN. — C'est ça !... Dépêchez-vous !...

(*Il lui cède la place à l'appareil.*)

MADEMOISELLE. — « Archives 60-68. »

ALICE. — Vous êtes sûre que c'est un bon docteur ?

MADEMOISELLE. — Oh ! oui, Madame... Il ne fait pas beaucoup de clientèle parce qu'il fait surtout du laboratoire... mais c'est un bon docteur... (*Elle parle à l'appareil.*) « C'est toi, Georges ?... Oui, c'est moi... Ecoute, Georges, viens tout de suite... immédiatement... 27, avenue Mac-Mahon... Mᵉ Galvoisier... Oui, prends un taxi... C'est urgent... Tu te dépêches ? Tu me demanderas, moi. Je t'expliquerai... Viens comme tu es... ça ne fait rien... » (*Elle raccroche.*) Il va venir.

LUCIEN, *penché sur Christiane.* — Cricri... mon petit Cricri...

MADEMOISELLE, *doucement.* — Ce n'est rien..., je vous assure... Beaucoup de jeunes filles... à cet âge-là... Mon frère sera là dans cinq minutes... Vous verrez, il vous rassurera, j'en suis certaine...

LUCIEN, *sursautant.* — Et le président, bon sang ! (*A Mademoiselle.*) Vous croyez que je peux aller finir de m'habiller ?

MADEMOISELLE. — Sûrement, Monsieur, sûrement... Elle va se réveiller tout doucement d'une minute à l'autre...

LUCIEN, *se ruant vers la porte.* — Ah ! Parfait...

ALICE, *vers la porte.* — Egoïste !... (*Elle regarde ses ongles.*) Seigneur Dieu !... (*Elle se rue vers la porte.*) Thérèse !... Thérèse !... (*Elle se penche sur Christiane, vers la porte.*) Ne laissez pas partir la manucure...

MADEMOISELLE, *restée seule, se penche sur Christiane.* — Christiane !... Christiane !... (*Peu à peu, Christiane revient à elle.*) A la bonne heure...

CHRISTIANE, *sans voix.* — Qu'est-ce qui est arrivé ?

MADEMOISELLE. — Rien, mon petit, rien... Vous vous êtes trouvée mal, ce n'est rien...

CHRISTIANE, *se dresse en titubant.* — Rien ?... (*Epouvantée.*) Mais père... et maman ?...

MADEMOISELLE. — Je les ai rassurés...

LUCIEN *arrive en coup de vent sur la porte, occupé à mettre sa cravate.* — Eh bien, Cricri ?... Qu'est-ce que c'est que ces blagues-là ?

CHRISTIANE. — Je vais mieux, papa, c'est fini...

LUCIEN, *volontiers rassuré.* — Bon...

(*Il sort en courant comme il est venu. En sortant, Lucien se heurte presque à la femme de chambre qui entre sur le même rythme de galop qui est le temps une fois pour toutes adopté chez les Galvoisier.*)

THÉRÈSE, *elle porte un petit plateau.* — Madame envoie de l'eau de mélisse et du sucre pour Mademoiselle...

CHRISTIANE. — Merci, Thérèse. Posez ça là. Dites à Madame que je suis tout à fait bien maintenant.

THÉRÈSE. — Bien, Mademoiselle. Madame est avec la manucure. Elle a dit qu'on la prévienne quand le docteur arriverait. (*Elle sort.*)

CHRISTIANE, *épouvantée.* — Un docteur ?... Ils ont appelé un docteur ?... Mais je ne veux pas !... Je ne veux pas !... (*Tragiquement affolée.*) Renvoyez-le !... Allez l'attendre sur le palier !... Dites-lui que c'est fini, qu'on n'a pas besoin de lui... (*Elle lui prend les mains.*) Je vous en supplie !... Je ferai tout ce que vous voudrez !... Mais allez l'attendre !... Renvoyez-le !... (*Anxieuse.*) Qui est-ce ?... Quel docteur ?...

MADEMOISELLE, *la calmant.* — Mon frère...

CHRISTIANE, *stupéfaite.* — Votre frère ?

MADEMOISELLE. — Oui...

CHRISTIANE. — Vous avez fait cela ?

MADEMOISELLE. — Vos parents allaient téléphoner à un docteur... n'importe lequel... Il valait mieux mon frère !...

CHRISTIANE, *avec une lueur d'espoir.* — Oui... vous pourrez le renvoyer...

MADEMOISELLE, *doucement.* — Non... je ne le renverrai pas... Mais il dira ce que je voudrai qu'il dise...

CHRISTIANE, *anxieuse.* — Quoi ?... Qu'est-ce qu'il peut dire ?...

MADEMOISELLE, *ferme.* — N'ayez pas peur... Maintenant je sais ce qu'il faut faire. (*De sa manière à la fois sèche et douce.*) Je vous avais dit que je vous tirerai de là, eh bien, maintenant je crois que nous y arriverons.

CHRISTIANE, *stupéfaite.* — Je ne comprends pas.

MADEMOISELLE. — Ne me demandez rien. Obéissez-moi. Allez dans votre chambre. Reposez-vous. Quand il arrivera, vous reviendrez.

CHRISTIANE, *anxieuse.* — Il me questionnera ?

MADEMOISELLE. — Oui. Des questions sans importance. Allez vous reposer. Je le veux. Je le veux, n'ayez plus peur. Je le veux.

CHRISTIANE, *humblement.* — Bien, Mademoiselle. (*Elle va vers la porte, s'arrête et timidement envoie vers Mademoiselle un baiser du bout des doigts.*)

MADEMOISELLE, *hochant la tête.* — Comme vous êtes changeante !...

(*Christiane sort.*)

VALENTIN, *entre.* — C'est un monsieur qui demande à vous parler...

MADEMOISELLE, *calme.* — Oui, je l'attendais. Faites-le entrer ici, s'il vous plaît.

(*Valentin sort et rentre immédiatement, introduisant Boutin. C'est un petit homme d'une quarantaine d'années, médiocrement et sagement vêtu. Il a l'apparence timide et gênée des gens qui n'ont pas réussi et dont l'orgueil s'en va peu à peu. Si peu d'événements lui ont été favorables qu'un événement inattendu le jette infailliblement dans des transes. Valentin sort.*)

BOUTIN, *anxieu, à Mademoiselle.* — Qu'est-ce qui arrive ?... Pourquoi m'as-tu téléphoné ?...

MADEMOISELLE, *sèche.* — Rien de grave. Ne fais pas l'idiot. Ecoute-moi...

BOUTIN, *dompté.* — Je t'écoute.

MADEMOISELLE. — Voilà pourquoi je t'ai fait venir...

BOUTIN, *l'interrompant.* — Tu sais que mon moteur tourne à 800 tours... sur le papier, bien entendu.

MADEMOISELLE, *sèche.* — Tu m'expliqueras ça ailleurs et plus tard... Pour le moment et ici, tu es le docteur Boutin...

BOUTIN. — Moi ?... Je suis ingénieur...

MADEMOISELLE. — Non. Tu es le docteur Boutin.

BOUTIN. — Docteur... en médecine ?

MADEMOISELLE. — En médecine, oui...

BOUTIN. — C'est une blague ?

MADEMOISELLE, *impatiente.* — Vas-tu m'écouter ?

BOUTIN. — Je t'écoute... mais tu me fais peur, Ermance, tu me fais peur...

MADEMOISELLE. — Rassure-toi. Tu ne risques rien. (*Boutin se rapproche.*) Et ne pense pas à ton moteur. Essaie de comprendre vite. La jeune fille dont je m'occupe ici... a eu un malheur... elle a commis une faute...

BOUTIN. — Quelle faute ?

MADEMOISELLE. — Dans quatre mois elle sera mère...

BOUTIN, *sursautant.* — Oh ! Quel drame !...

MADEMOISELLE. — Il n'y a pas de drame, les parents ne savent rien.

BOUTIN. — Ils finiront bien par le savoir.

MADEMOISELLE. — Non, il ne faut pas qu'ils sachent, du moins pas encore. Maintenant ils ne feraient que des bêtises ou du scandale ou Dieu sait quoi... mais rien de raisonnable. Ce sont deux fous qui n'ont jamais réfléchi à rien. Ils n'ont pas le temps. S'ils savaient maintenant, c'est la vie entière de cette pauvre petite gâchée, déshonorée à jamais...

BOUTIN, *ironique.* — Cette pauvre petite ? (*Stupéfait.*) Qu'est-ce qui t'arrive à toi ? Tu as du cœur, maintenant ?

MADEMOISELLE. — Ne t'inquiète pas de ça.

BOUTIN. — Tu plains quelqu'un, toi ? (*Ricanant.*) Si j'étais plus riche j'enverrais un télégramme à la famille.

MADEMOISELLE, *ferme.* — En attendant, tu feras ce que je te dis.

BOUTIN, *révolté.* — C'est à voir.

MADEMOISELLE. — Je le veux. Tu es mon frère, le docteur Boutin.

BOUTIN. — Ça ne tient pas debout !...

MADEMOISELLE, *avec un petit rire sec.* — Tu ne les connais pas !... Tout ce qui les arrange tient debout. (*Avec force.*) Tu es mon frère, le docteur Boutin. Christiane vient d'avoir un évanouissement. Ils n'avaient pas de docteur sous la main, alors je t'ai fait appeler.

BOUTIN. — Mais, jamais de la vie ! Je ne veux pas la voir !

MADEMOISELLE. — Tais-toi, tu la verras. Tu lui poseras quelques questions. Tu prendras son pouls. Tu concluras à une crise d'anémie très sérieuse. Ne dis pas grave, ils appelleraient un autre docteur. Sérieuse, très sérieuse. Tu ordonneras un repos immédiat à la campagne... loin de Paris, pour quelque temps. Tu comprends ?... Pour quelques mois.

BOUTIN. — Ma pauvre amie, tu es complètement folle. (*Eclatant.*) Enfin, qu'est-ce qui te prend de te mêler à tout ça ? Qu'est-ce qui te regarde là-dedans ? Fais tes paquets et change de place.

MADEMOISELLE, *sèche.* — Non.

BOUTIN, *soupçonneux.* — Elle t'a offert de l'argent ?

MADEMOISELLE. — Elle a essayé de m'emprunter 500.000 francs.

BOUTIN. — Elle ne te connaît pas !

MADEMOISELLE. — Je n'aime pas que l'argent.

BOUTIN. — Non. Il y a aussi les billets de banque. Tu es avare comme un rat.

MADEMOISELLE. — Georges, si tu fais ce que je te demande je te prêterai 300.000 francs pour ton moteur.

BOUTIN, *saisi.* — Trois cent mille francs ? Toi ?...

MADEMOISELLE, *sèche.* — A cinq pour cent.

BOUTIN, *mollissant.* — C'est lâche de me tenter, c'est lâche ! (*Suppliant.*) Au moins dis-moi pourquoi tu fais tout ça ? (*Et comme Mademoiselle garde le silence, il éclate.*) Tu as bien une raison, sapristi !

MADEMOISELLE, *lentement, comme à soi-même.* — Tu veux que je te dise ?... (*Elle va parler, mais elle pince les lèvres, prend un réglisse, puis.*) Non, ça ne te regarde pas... Ça ne regarde que moi ! (*Sèchement.*) Mais pense un peu à ton moteur. Veux-tu tes 300.000 francs, oui ou non ?...

BOUTIN, *suppliant.* — Ermance !... Je suis un pauvre bougre, j'ai quarante ans, j'ai inventé un moteur, je cours après 300.000 francs depuis dix ans...

MADEMOISELLE. — Tu les tiens presque...

BOUTIN, *suppliant.* — Ça va se voir tout de suite. Ils vont me f... dehors à coups de pied au...

MADEMOISELLE, *l'interrompant.* — Tu me fatigues...

(*Elle va au mur et sonne. Valentin entre, cette fois après un délai normal.*)

VALENTIN. — Mademoiselle ?

MADEMOISELLE. — Prévenez Monsieur et Madame que le docteur les attend, Valentin.

VALENTIN, *étonné.* — Le docteur ?

BOUTIN, *balbutiant.* — Oui... le docteur.

(*Valentin sort. Boutin gémit.*)

MADEMOISELLE, *lui tendant sa petite boîte.* — Suce un réglisse...

BOUTIN, *peureux.* — Et lui, comment est-il ?

MADEMOISELLE. — Très gentil.

BOUTIN. — Je veux dire physiquement : fort ? très fort ?...

MADEMOISELLE. — Qu'est-ce que tu vas chercher ?

BOUTIN. — Il n'y a pas que les tribunaux. Il peut aussi me casser les reins.

MADEMOISELLE. — Pense à ton moteur.

BOUTIN. — Et je les aurai, les 300.000 francs.

MADEMOISELLE. — A six pour cent, je te l'ai dit.

BOUTIN, *révolté*. — Tu m'as dit cinq !

MADEMOISELLE, *avec sa douceur sèche*. — J'ai eu tort.

BOUTIN, *gémissant*. — Tu es immonde !

(*Entrent Lucien et Alice exubérante et sur le temps allegretto qui leur est propre.*)

LUCIEN. — Bonjour, docteur. (*Il va à lui et lui tend les mains.*)

BOUTIN. — Bonjour, Monsieur.

MADEMOISELLE, *corrigeant*. — Maître, Georges, M. Galvoisier est avocat... (*Elle présente.*) Mon frère, le docteur Boutin... Mme Galvoisier... Me Galvoisier...

BOUTIN. — Madame...

ALICE, *lui serrant les mains avec effusion*. — C'est si gentil à vous de vous être dérangé, docteur.

BOUTIN, *balbutiant*. — Bien naturel, Madame, bien naturel...

LUCIEN. — Votre sœur vous a déjà, sans doute, expliqué notre inquiétude... notre légère inquiétude...

BOUTIN. — Oui... oui... oui...

ALICE. — Et comme par un fait exprès, tous nos amis docteurs sont dans le Midi ou aux quatre vents.

BOUTIN. — C'est désolant...

LUCIEN. — Digeon, Pareux, Minvielle... Vous les connaissez ?

BOUTIN. — Oui, oui... des hommes éminents...

ALICE. — Mademoiselle, voulez-vous avoir la gentillesse de prévenir Christiane...

MADEMOISELLE. — Certainement...

ALICE, *à Boutin*. — Je crois qu'elle est debout, à tournicoter dans sa chambre. Voulez-vous qu'elle se couche ?

BOUTIN. — Non, non ! Vraiment non !... Ce serait la frapper bien inutilement...

LUCIEN. — Amenez-la donc ici tout bonnement, Mademoiselle...

MADEMOISELLE. — Oui, Monsieur. (*Elle sort.*)

LUCIEN. — Asseyez-vous donc, docteur... Un cigare ?

BOUTIN. — Volontiers.

(*Distrait, Lucien referme le coffret sans avoir donné le cigare, et comme reprenant une dispute récente.*)

LUCIEN. — Tiens, nous allons-le-lui demander à lui... Docteur, quelle cravate mettriez-vous pour aller chez le président de la République ?

BOUTIN, *ahuri*. — Chez le président de la République ?

ALICE. — Je t'ai dit une cravate...

LUCIEN, *la coupant*. — Ah ! non... Laisse-le dire !... Docteur... ne vous laissez pas influencer...

BOUTIN. — Mon Dieu, une cravate noire me semblerait...

ALICE. — Une cravate noire, une cravate noire... Un papillon ou une régate ?

LUCIEN. — Un papil...

ALICE, *le coupant*. — Ah ! non ! Laisse-le dire aussi !

BOUTIN. — Mon Dieu, je crois qu'un papil... qu'une réga...

LUCIEN et ALICE, *ensemble*. — Tu vois !

BOUTIN, *fermement*. — Un régate, oui, une régate.

LUCIEN, *triomphant*. — Naturellement !

ALICE, *vexée*. — Tu ferais mieux de lui parler de ta fille.

LUCIEN. — Au fait, voilà, mon cher docteur, notre petite Christiane...

ALICE, *le coupant*. — Et à propos de Christiane, figurez-vous, docteur, que j'ai remarqué qu'à chaque fois que je mange des huîtres...

LUCIEN. — Ça n'a aucun rapport !...

ALICE. — Pardon !... Ce qui m'arrive peut très bien arriver à Christiane... (*A Boutin.*) J'ai remarqué que chaque fois que je mange des huîtres le lendemain il me vient des petites rougeurs...

LUCIEN, *ricanant*. — Petites !... Comme la main !...

ALICE, *furieuse*. — Et toi !... (*A Boutin.*) Quand il mange des fraises, il en a pour trois jours à se gratter !...

LUCIEN, *furieux*. — Me gratter ? Je me gratte, moi ?

ALICE, *exultant*. — Tu ferais mieux de lui parler de Christiane !...

LUCIEN, *furieux*. — Alors, ne m'interromps pas !... Voilà, docteur, Christiane est comme moi : je suis arthritique dans l'âme et, si je ne suis pas un régime très sérieux, si je n'ai pas ma ration de sommeil, j'éprouve immédiatement des lourdeurs, des angoisses, des vertiges... Je fais Vittel depuis trois ans, mais, n'est-ce pas... Vittel...

BOUTIN. — Ah ! c'est Vittel, mais ce n'est que Vittel...

LUCIEN. — Vous, je vous vois venir. Vous allez m'envoyer à Aix. (*A Alice.*) Il est très fort ! (*A Boutin.*) Il n'y a que deux hommes qui ont vu ça : vous et le professeur Pichat. Pour vous résumer, notre petite Christiane nous inquiète un peu et...

ALICE, *interrompant*. — Si tu vas à Aix, moi j'irai à Montecatini...

LUCIEN, *sévère*. — Christiane, Alice, Christiane...

ALICE, *sèche*. — J'y arrivais ! (*A Boutin.*) Christiane a eu une naissance difficile. Et depuis, vraiment, je ne me sens plus la même.

BOUTIN, *prudent*. — Oui... une naissance...

ALICE, *toujours fofolle*. — Qu'est-ce que je disais donc ?

BOUTIN, *égaré*. — Je ne sais plus, Madame. Je suis un peu perdu...

ALICE. — Ah ! oui !... Nous vous parlions de Christiane !... (*La porte de gauche s'ouvre. Christiane entre suivie de Mademoiselle. Christiane montre un visage à la fois fermé et inquiet. Elle s'est pourtant beaucoup ressaisie et se prête de bonne grâce aux circonstances.*) Et la voici ! (*Elle va à Christiane.*) Entre, mon chou, entre. Ne fais pas ta godiche. Depuis une heure que nous lui parlons de toi, le docteur te connaît par cœur. (*Revenant aux présentations formelles.*) Ma fille, docteur ; Cricri, le docteur... euh...

BOUTIN. — Boutin, Madame, Boutin...

CHRISTIANE. — Bonjour, docteur... (*Elle réunit tout son courage pour faire bonne contenance et va lui tendre la main.*)

LUCIEN, *optimiste.* — Vous voyez qu'elle n'est pas bien malade... Au fond, c'est une honte de vous avoir dérangé, docteur...

BOUTIN. — En effet, j'avoue que... (*Il rencontre le regard de sa sœur.*) Toutefois, je dois dire que mademoiselle votre fille, sans présenter des symptômes bien alarmants, ne me semble pas dans un état de santé absolument florissant...

LUCIEN. — Oui, oui...

BOUTIN. — D'ailleurs, on ne s'évanouit pas sans raison... Avez-vous bon appétit, Mademoiselle ?...

MADEMOISELLE, *intervenant.* — Elle ne mange rien...

BOUTIN. — Ah !... elle ne mange rien !... c'est de la sous-alimentation. (*A Christiane.*) Et comment dormez-vous, Mademoiselle ?

CHRISTIANE. — Très mal, docteur...

BOUTIN. — Voilà, elle dort très mal... C'est de l'insomnie... (*A Christiane.*) Des migraines, bien entendu ?

CHRISTIANE. — Oui, docteur, presque tout le temps.

ALICE. — Tu aurais pu me dire tout ça, mon enfant.

CHRISTIANE. — Tu n'es pas docteur, maman.

LUCIEN. — Reste donc tranquille, Alice... Laisse le docteur...

BOUTIN. — Oh ! mon cher maître, tout cela est tellement clair... Mademoiselle votre fille traverse une crise d'anémie que je n'appellerai pas grave, mais sérieuse... Voilà, sérieuse... (*Prenant son courage à deux mains, il s'approche de Christiane. Il fait semblant de lui regarder les paupières comme sa sœur le lui a indiqué.*) Des vertiges, n'est-ce pas ? Et de la fatigue dès le réveil ?

CHRISTIANE, *absente.* — Oui, docteur...

BOUTIN. — Pardon. (*Il prend les poignets de Christiane et tâte son pouls.*) Merci... (*Grave.*) A ce point-là, ce n'est plus de la circulation...

MADEMOISELLE, *doucement.* — Tu exagères peut-être, Georges...

LUCIEN, *sévère.* — Mademoiselle, je vous en prie...

ALICE. — Voulez-vous l'ausculter, docteur ?

BOUTIN, *vivement.* — Non, Madame, non... (*Plus calme.*) Un symptôme de plus ou un symptôme de moins... (*Avec une sombre humeur.*) Ma sœur a dû vous dire que j'exerçais dans un quartier où l'anémie est un cas comme qui dirait général... comme la sous-alimentation, d'ailleurs... Beaucoup de petits bourgeois ruinés..., de pauvres bougres..., d'ingénieurs dans le besoin...

LUCIEN, *vexé.* — Pardon, docteur, ma fille n'est pas un pauvre bougre...

BOUTIN, *se grisant de paroles.* — Assurément non !... L'anémie elle-même commet ses erreurs... Je n'ai qu'un conseil à vous donner, mon cher maître... Je ne dis pas une consultation... je dis un conseil ! Que mademoiselle votre fille prenne le prochain train pour la campagne, la vraie..., qu'elle reste là un certain temps... au vert... se coucher à 8 heures, se lever à 6..., ne pas écrire, ne pas lire... rien !...

(*Un temps.*)

ALICE. — Tu entends, Christiane ?

CHRISTIANE, *pensive.* — Oui, maman...

LUCIEN. — Maintenant, docteur, est-ce si urgent ?

BOUTIN, *ferme.* — Oui, maître. Quand ces choses ne sont plus urgentes, c'est qu'elles sont devenues inutiles.

ALICE. — Mais cette petite...

CHRISTIANE, *interrompant.* — Laisse, maman... Le docteur a raison. S'il faut le faire, je le ferai.

LUCIEN. — Tu ne veux pas que le docteur revienne dans quelques jours, quand j'aurai eu le temps de mettre la main sur...

CHRISTIANE, *sèche.* — Je ne veux pas de consultations... Je ne veux plus de docteur... Je suis sûre que le docteur Boutin a raison...

BOUTIN. — Merci, Mademoiselle...

ALICE, *stupéfiée.* — Tu veux aller t'embêter à crever dans un trou pendant des mois ?

CHRISTIANE, *résolue.* — Je ne m'embêterai pas, maman. Je ne m'embêterai pas. Je partirai ce soir.

ALICE. — Elle est folle... Lucien ?

LUCIEN, *avec éloquence.* — L'instinct de la conservation a parlé, ce n'est pas moi qui le ferai taire. Je remercie le docteur Boutin ; Christiane partira quand elle voudra. Où l'envoyez-vous, docteur ?

BOUTIN. — Où elle voudra. Une malade aussi raisonnable, il n'y a qu'à la laisser choisir.

(*Entre la femme de chambre.*)

LA FEMME DE CHAMBRE. — Madame, la manucure voudrait s'en aller...

ALICE, *sursautant.* — Mon Dieu !... Je l'oubliais !... Vous permettez, docteur ?

BOUTIN. — Je vous en prie, Madame.

(*Alice sort en courant.*)

CHRISTIANE *va au docteur.* — Je vous remercie, docteur. (*Le regardant dans les yeux.*) Je n'oublierai pas le service que vous m'avez rendu.

BOUTIN. — Oublions-le, Mademoiselle...

CHRISTIANE. — Si vous le permettez, je vais me retirer...

BOUTIN. — Je vous en prie... J'espère que ma sœur me donnera de vos nouvelles...

CHRISTIANE. — Je vous le promets.

BOUTIN, *doucement.* — Et qu'elles seront bonnes... (*Un peu ému.*) J'aurai fait mon possible...

CHRISTIANE *lui serre la main.* — Merci... (*Elle va vers la porte.*) Venez, Mademoiselle...

MADEMOISELLE. — Je viens. (*A Boutin.*) Je te téléphonerai.

BOUTIN. — Oui... (*Avec le juste souci de ses propres affaires.*) N'oublie pas...

(*Christiane et Mademoiselle sortent.*)

LUCIEN. — Il ne me reste plus, à moi aussi, qu'à vous remercier, mon cher docteur...

BOUTIN. — Même pas, mon cher maître, même pas...

LUCIEN *lui glisse deux billets de banque dans une enveloppe.* — ... Et à vous prier de bien vouloir accepter... (*Il lui tend l'enveloppe.*)

BOUTIN, *sursautant.* — Ah ! non !...

LUCIEN. — Je vous en prie.

BOUTIN. — Non, non, vraiment...

LUCIEN, *insistant.* — C'est la moindre des choses.

BOUTIN. — Rien, absolument rien !... Un conseil n'est pas une consultation... N'importe quel docteur

honnête vous dirait que je ne vous ai pas donné une vraie consultation...

LUCIEN. — Je n'ose plus insister. (*Discrètement.*) Je remettrai cette enveloppe à votre sœur...

BOUTIN, *bondissant.* — Ah! non!... Encore moins!...

LUCIEN, *renonçant.* — Vous êtes intraitable !... (*Il le raccompagne doucement vers la porte.*) ... et charmant !... (*Comme frappé d'une idée.*) Saperlipopette ! J'oubliais !... je savais bien que je voulais vous demander quelque chose.

BOUTIN, *anxieux.* — Allons, allons !... Vous vous portez très bien !...

LUCIEN. — Non, non, ce n'est pas ça !... Mais vous parliez tout à l'heure d'ingénieurs dans votre clientèle...

BOUTIN, *anxieux.* — Oui ?...

LUCIEN. — Eh bien, voilà... Figurez-vous qu'il m'est tombé sur les bras un dossier de liquidation des usines Groumart... Mes clients me verraient volontiers m'adjoindre un ingénieur-conseil... (*Débonnaire.*) Si vous vouliez faire gagner un bon paquet de billets de mille à un de vos clients !... (*Riant.*) Ça l'aiderait peut-être à régler vos honoraires, hein ?

BOUTIN, *atterré.* — Oui... Ça, c'était une occasion...

LUCIEN. — C'en est encore une...

BOUTIN, *lamentable.* — Mais non... Oh ! non, plus maintenant !... Oh ! c'était un garçon bien, un garçon calé !...

LUCIEN. — Eh bien, parfait...

BOUTIN. — Seulement, maintenant, je ne peux plus vous le recommander...

LUCIEN, *étonné.* — Qu'est-ce qu'il a fait ?

BOUTIN. — Oh ! rien de... mais tout de même quelque chose que vous n'aimeriez pas...

LUCIEN. — Oui... alors, évidemment...

BOUTIN, *désolé.* — Seulement, il n'a pas de veine ! Non, il n'a pas de veine...

LUCIEN, *riant et lui tapant sur l'épaule.* — Ne vous frappez pas, j'en trouverai un autre...

BOUTIN. — Mais celui-là était bien... Oh ! il était bien...

LUCIEN, *près de la porte, sonne.* — Je suis tellement pressé. Pardonnez-moi de vous faire reconduire.

BOUTIN, *dans sa désolation.* — Oui, oui... faites-moi reconduire !...

(*Valentin entre.*)

LUCIEN. — Raccompagnez le docteur, Valentin. (*Il tend les mains à Boutin.*) Et merci mille fois...

BOUTIN, *absent.* — De rien... de rien...

LUCIEN, *riant.* — Vous pensez toujours à votre ingénieur ?

BOUTIN, *tout en sortant.* — Ah ! c'est que... (*Soupirant*). Il était bien... (*Et comme il sort, il balbutie encore.*) Il était très bien !...

(*Il sort, suivi de Valentin. Lucien se précipite vers la porte de gauche. Il se heurte à Alice qui arrive en courant.*)

ALICE. — Il est parti ?

LUCIEN. — Qu'est-ce que tu lui voulais ?

ALICE. — L'avoir à dîner vendredi.

LUCIEN. — Tu lui téléphoneras... (*Pris d'une idée subite.*) Et puis, qu'est-ce que tu me racontes, à dîner vendredi ?... Tu ne seras pas là, vendredi !

ALICE, *stupéfaite.* — Où serai-je ?

LUCIEN. — Avec Christiane, il me semble ?

ALICE, *sursautant.* — Tu deviens fou ?

LUCIEN. — Quoi, elle ne part plus ?

ALICE. — Si, elle part. Evidemment qu'elle part. La question ne se pose pas. D'ailleurs, elle est enchantée de partir !

LUCIEN. — Et tu laisseras partir seule une enfant malade, neurasthénique ?

ALICE. — Neurasthénique ? Elle chante tout ce qu'elle sait dans sa chambre !

LUCIEN. — Et dans trois jours elle reviendra crevée d'ennui !

ALICE. — Je lui laisse emporter ma radio et mon pick-up.

LUCIEN, *ferme.* — Christiane ne partira pas seule.

ALICE, *sèche.* — Je ne t'empêche pas de l'accomgner, mon ami...

LUCIEN. — Ah ! pardon ! Je travaille, moi ! Je plaide à Rouen, à Besançon... (*Il consulte le mémorandum sur sa table.*) et le 12 à Tarbes, le 16 à Clermont-Ferrand...

ALICE. — Tandis que moi je n'ai rien à faire, la maison à tenir, Maurice à surveiller...

LUCIEN, *ironique.* — Et ton institut... Je suis sûr que tu oubliais ton institut de beauté !

ALICE. — Il n'est pas question de beauté, mais de réjuvénisation. Je sais bien que ma santé à moi ne compte pas...

LUCIEN, *haussant les épaules.* — Tu es malade ?

ALICE. — Ma santé, c'est ma jeunesse !

LUCIEN. — Et ta jeunesse, c'est soixante mille francs.

ALICE, *furieuse.* — Goujat !

LUCIEN, *tapant sur la table.* — Christiane n'ira pas s'enfermer plusieurs mois dans un trou avec une mercenaire !...

ALICE. — C'est Mademoiselle, la mercenaire ?

LUCIEN. — Dame ! nous la payons, je crois ?

ALICE. — Elle serait contente si elle t'entendait !... Pauvre fille !

LUCIEN. — Ne te fatigue pas !... (*Avec une autorité souveraine.*) Tu partiras avec Christiane, et c'est mon dernier mot...

ALICE, *froidement.* — C'est bien !... (*Glaciale.*) Nous fermerons l'appartement !...

LUCIEN. — Quoi ?

ALICE. — Nous fermerons l'appartement... Avec toi en permanence sur les banquettes de tous les réseaux, tu n'imagines pas que je vais laisser les meubles de ma mère, le linge de ma famille, l'argenterie de mon enfance aux mains de mercenaires, comme tu le dis... Non, mon ami... Je partirai, mais nous fermerons l'appartement.

LUCIEN. — Et moi, qu'est-ce que je deviens là-dedans ?

ALICE. — Tu iras à l'hôtel.

LUCIEN. — Avec mes dossiers, et mes Dalloz, et mes...

ALICE, *le coupant.* — Et le piano, si tu veux... le piano est à toi.

LUCIEN. — Et je mangerai où ? Au restaurant ?

ALICE. — Chacun ses sacrifices, mon cher. Evidemment, Dieu sait ce que tes petits amis, tes bons confrères raconteront, que tu es ruiné, que nous divorçons, enfin Dieu sait quoi !... Mais, moi, je

ferme l'appartement. Je n'irai pas m'enterrer à la campagne pour que mes domestiques aillent vendre mes nappes et mes cuillers pendant que mon mari donnera des fêtes galantes à tous les coins de mes canapés...

(*On entend frapper doucement à la porte de gauche et Mademoiselle entre, se tenant discrètement sur le pas de la porte.*)

MADEMOISELLE. — Nous sortons avec Christiane, Madame. Elle veut s'acheter une valise et un sac de voyage... des livres...

ALICE. — C'est bien, allez...

MADEMOISELLE. — Je me suis permis de suggérer à Christiane un petit coin que je connais très bien, entre Toulon et Hyères... à quelques kilomètres de la mer... une vraie oasis...

ALICE. — Dans le désert, je vois ça !... Elle a dû sauter de joie, Christiane ?

MADEMOISELLE. — Ça lui plaît beaucoup... Elle est si heureuse depuis tout à l'heure ! Madame. (*Doucement.*) Nous ferons de la peinture...

ALICE, *faiblement.* — Ah ! vous aviez l'intention de l'accompagner ?

MADEMOISELLE. — Oh ! la campagne ne me fait pas peur ! Madame... (*Souriante.*) Nous avons l'intention d'apprendre l'anglais ensemble.

ALICE. — Ce n'est pas le temps qui manquera...

MADEMOISELLE. — Christiane enverra de ses nouvelles deux fois par semaine... J'y veillerai...

ALICE, *avec chaleur.* — C'est très bien tout ça... Et je vous suis très reconnaissante, très...

MADEMOISELLE, *modestement.* — Oh ! Madame...

ALICE. — Si, si... Vous n'êtes pas de ces... de ces mercenaires, pour employer une forte expression de mon mari... qui se désintéressent d'une famille dans les moments difficiles...

LUCIEN, *furieux.* — Ce n'est pas de Mademoiselle que je parlais !

ALICE, *sans l'écouter.* — Malheureusement, mon mari me disait à l'instant que...

LUCIEN, *tapant sur la table.* — Quand tu auras fini de parler pour moi !... C'est insensé à la fin !... Tout le monde commande, décide ici ! Il n'y a que moi...

ALICE, *doucement.* — Parle, mon ami, parle...

LUCIEN. — Merci, tu es trop bonne... (*A Mademoiselle.*) J'entends que Christiane envoie de ses nouvelles tous les jours et non deux fois par semaine.

MADEMOISELLE, *doucement.* — Elle aura tout le temps...

LUCIEN. — Et toi, tu lui répondras tous les huit jours... Et puis l'anglais... l'anglais... pourquoi l'anglais ? (*Ferme.*) C'est l'italien qu'elle apprendra.

MADEMOISELLE. — C'est charmant, l'italien.

LUCIEN, *avec autorité.* — Je n'ai pas besoin de vous dire que je compte aussi sur des nouvelles de votre part régulièrement...

MADEMOISELLE. — C'était là mon intention, Monsieur...

LUCIEN, *à Alice, sévèrement.* — Tu as quelque chose à ajouter ?

ALICE, *doucement.* — Non, mon ami...

LUCIEN. — Moi non plus. (*A Mademoiselle.*) Quand comptez-vous partir ?

(*Sur cette dernière question, Christiane est entrée sans bruit par la porte de gauche. Et c'est elle qui répond.*)

CHRISTIANE. — Ce soir, papa, si tu veux bien...

LUCIEN, *allègre.* — Ah ! te voilà, toi !... l'anémique-neurasthénique !... Une Galvoisier ! Enfin, je ne te plains pas !...

CHRISTIANE, *presque gaiement.* — Moi non plus !

LUCIEN. — Une belle douzaine de grosses semaines à batifoler au soleil, sous les pins, avec la mer au bout de la route, lire de bons livres, apprendre l'italien... langue que pour l'amour inventa le génie..., te coucher avec les poules !...

ALICE, *soupirant.* — Elle ne connaît pas son bonheur !...

CHRISTIANE. — Mais si, maman, je suis très heureuse...

LUCIEN. — Et tu veux toujours partir ce soir ?

CHRISTIANE. — Oui, papa.

LUCIEN. — Avec Mademoiselle ?

CHRISTIANE. — Mais oui, papa...

LUCIEN. — Ta mère viendra te voir de temps en temps...

CHRISTIANE, *avec une imperceptible ironie.* — J'en suis sûre, papa...

LUCIEN. — Et moi-même, si je plaide par là...

CHRISTIANE, *de même.* — Bien sûr, papa...

LUCIEN, *jovial.* — A la bonne heure !... (*Il va vers elle et veut lui passer un bras autour de la taille pour l'embrasser.*) Embrasse ton vieux père !... (*Mais Christiane s'est dérobée nerveusement au bras de Lucien qui s'étonne.*) Qu'est-ce qui te prend ?

CHRISTIANE. — Mais rien, papa !... (*Nerveuse.*) Je n'aime pas qu'on me touche !

LUCIEN *s'éloigne d'un pas, vexé et un peu peiné.* — Pardon...

CHRISTIANE, *doucement.* — Laisse-moi t'embrasser, moi !...

(*Elle va à lui et l'embrasse sans le toucher autrement que de ses lèvres sur la joue.*)

ALICE. — Et ton président, Lucien...

LUCIEN, *bondissant.* — Nom d'un chien ! Je l'oubliais, celui-là !... (*Il se rue vers la porte de gauche et sort.*)

ALICE, *courant après lui.* — Lucien !... Lucien !... (*Elle sort aussi. On l'entend crier derrière la porte.*) Laisse-moi de l'argent, Lucien !

(*Sa voix se perd. Christiane et Mademoiselle demeurent un moment face à face, puis.*)

MADEMOISELLE, *doucement.* — Nous sortons, Christiane ?

CHRISTIANE, *absente.* — Oui...

MADEMOISELLE. — Venez mettre votre chapeau, nous avons beaucoup à faire d'ici ce soir...

CHRISTIANE. — Tant mieux !

MADEMOISELLE, *doucement.* — Vous voyez..., vous voyez que tout s'est arrangé.

CHRISTIANE. — Je vois... (*Elle regarde Mademoiselle.*) Ce que je ne vois pas...

MADEMOISELLE. — Ce soir, dans le train, vous me demanderez tout ça !... (*Comme elles sont près de la porte, Mademoiselle s'efface et pose légèrement sa main sur l'épaule de Christiane.*) Passez... (*Christiane a un sursaut. Mademoiselle retire sa main, puis, sèchement.*) Passez !...

(*Au moment où Mademoiselle et Christiane vont quitter la pièce, Valentin entre par l'autre porte. Il tient à la main les chaussures de Lucien. Visiblement, Valentin n'est pas dans son état naturel. Sa cravate est un peu de travers et il est légèrement décoiffé, comme un homme qui s'est laissé aller à caresser la bouteille de trop près.*)

VALENTIN, *d'une voix un peu vague.* — Alors, quoi... bergères... je vous fais partir ?...

CHRISTIANE, *médusée, sur le pas de la porte.* — Vous êtes fou, Valentin ?

VALENTIN, *heureux.* — Non, Mademoiselle, je suis bien. Je mets le Vouvray en bétou... en bouteilles... sauf les souliers de Monsieur que je lui apporte gentiment... (*Il lève les chaussures à bout de bras.*)

MADEMOISELLE, *sèche.* — Venez, Christiane, cet homme est ivre !

CHRISTIANE, *haussant les épaules.* — Allez vous coucher, Valentin, cela vaudra mieux !

(*Christiane et Mademoiselle sortent.*)

VALENTIN, *fielleux et pâteux.* — Me coucher ?... Me coucher ?... Comme ça cause !... On sait ce qu'on sait, eh ! bergère !...

(*Il est près du fauteuil de Lucien ; il y tombe assis et met les chaussures devant lui sur le bureau avec un sourire hébété. A ce moment, Alice entre. Elle est tout habillée pour sortir. En voyant Valentin installé au bureau, elle a un haut-le-corps.*)

ALICE. — Eh bien, Valentin, mon ami, ne vous gênez plus...

VALENTIN. — Enfin, un mot gentil.

ALICE, *furieuse.* — Debout, Valentin, et plus vite que ça !...

VALENTIN. — Facile à dire !

ALICE, *sidérée.* — Oh !... (*Elle court à la porte de gauche et appelle.*) Lucien ! Lucien !... Viens vite !... Lucien !...

VALENTIN, *se levant péniblement.* — Je me lève, quoi... C'est pas lui qui m'aidera !... (*Entre Lucien, il est en jaquette et chapeau haut de forme, gants blancs.*) Jamais vu si beau !

ALICE. — Lucien, cet homme a encore bu !... Mets-le à la porte immédiatement !... Valentin !...

VALENTIN. — Voui !

LUCIEN. — Allez, oust, mon garçon !... Vos cliques et vos claques !... Dehors !... Dans la rue !... Et si ça traîne, j'appelle un agent !... (*Il l'entraîne vers la porte.*) Allez ! Vous repasserez vous faire régler quand vous serez à jeun...

VALENTIN, *se débattant.* — Attendez, quoi !... Attendez !... J'ai quelque chose à dire !... (*Clignant de l'œil.*) On sait ce qu'on sait !...

LUCIEN. — C'est ça !... Allez, allez, plus tard !...

VALENTIN, *pâteux.* — Plus tard, hein ?... (*Réfléchissant comme un ivrogne.*) Eh bien, c'est ça... plus tard... (*Et il répète avec un regard en dessous, presque dégrisé.*) Plus tard !...

LUCIEN, *l'entraînant.* — Allez!... allez!... Dehors!... En bas!...

VALENTIN, *s'arrêtant sur le seuil.* — Je ne suis pas en état de traiter une affaire, mais je reviendrai, vous savez, je reviendrai...

(*Lucien l'entraîne et sort.*)

ALICE, *soupirant.* — Quelle vie, mon Dieu, quelle vie !... (*Elle sonne, la femme de chambre entre.*) Enlevez ça, Thérèse... (*Elle lui montre les souliers de Lucien sur le bureau.*)

LA FEMME DE CHAMBRE. — Oui, Madame.

ALICE, *la regardant.* — Qu'est-ce que vous avez ? Vous avez pleuré ?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Oui, Madame... (*Chignant.*) C'est mon ami. Il veut m'emmener en Argentine avec ma sœur...

ALICE, *ahurie.* — Pour quoi faire ?

LA FEMME DE CHAMBRE, *geignant.* — Il m'expliquera sur le bateau...

ALICE, *indignée.* — Vous l'avez envoyé promener, j'imagine ?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Oh ! Madame !... C'est mon ami...

ALICE. — Alors ?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Alors, je partirai mercredi, Madame.

ALICE, *furieuse.* — Bon vent !...

(*La femme de chambre sort.*)

LUCIEN, *entrant.* — Il est assis sur le palier. Je descends avec lui. (*Il sort précipitamment.*)

ALICE, *criant.* — Quelle brute ! Je t'accompagne !...

(*Entrent Mademoiselle et Christiane, habillées pour sortir. Alice se jette sur sa fille avec une soudaine et absurde expansion.*)

Au revoir, mon chéri !... Au revoir, mon amour !... Au revoir, ma jolie !... A tout à l'heure ! Tu as de l'argent ?

CHRISTIANE. — Oui, maman.

ALICE, *avec effusion.* — Achète ce que tu veux !... tout ce que tu veux !... Fais attention en traversant !

CHRISTIANE. — Oui, maman.

ALICE. — Et tiens-toi droite !

CHRISTIANE. — Oui, maman.

ALICE, *allant vers la porte de l'antichambre. A Mademoiselle.* — Vous entendez ! qu'elle se tienne droite ! (*A Christiane, sur le pas de la porte.*) Je me tiens droite, moi, ça m'enlève dix ans !... (*Elle sort en claquant la porte.*)

(*Un temps.*)

MADEMOISELLE, *doucement.* — Donnez-leur le temps de descendre !... J'irai vous chercher l'ascenseur.

CHRISTIANE. — Je n'en veux pas.

MADEMOISELLE. — A quoi bon vous fatiguer ou risquer de manquer une marche !

CHRISTIANE. — Je n'en veux pas ! Je n'en veux pas !... (*Elle regarde Mademoiselle durement, puis soudain.*) Allez vous déshabiller ! Je sortirai sans vous !...

MADEMOISELLE, *dans un cri.* — Jamais !

CHRISTIANE. — Jamais ?

MADEMOISELLE, *sèche.* — Jamais !

CHRISTIANE, *jetant son béret à travers la pièce.* — Bien. Nous ne sortirons pas !

MADEMOISELLE *va lentement ramasser le béret et le tend à Christiane.* — Remettez votre béret et sortons. Ce n'est pas pour mon plaisir. Je n'ai rien à acheter, moi.

CHRISTINE *prend son béret et de nouveau le jette au loin.* — Je ne sais pas si nous allons sortir ! Mais ce que je sais... (*Elle marche vers Mademoiselle.*) Ce que je sais, c'est que vous allez vous expliquer.

MADEMOISELLE, *reculant légèrement, mais très calme.* — Expliquer quoi ?

CHRISTIANE. — Je vais vous le dire !... (*La regardant dans les yeux.*) Cet homme qui est venu, votre frère... Il n'est pas docteur ?

MADEMOISELLE, *doucement.* — Non... Il n'est pas docteur !

CHRISTIANE. — Pourquoi a-t-il accepté ce mensonge ?

MADEMOISELLE. — Je lui ai prêté trois cent mille francs !

CHRISTIANE. — Pourquoi ?

MADEMOISELLE. — Mais, Christiane...

CHRISTIANE. — Non !... Pourquoi ?... Pourquoi ?... Le premier jour, quand vous avez su, pourquoi n'êtes-vous pas partie ?... Pourquoi, ensuite, m'avez-vous empêchée de me sauver ? Empêchée de tout, sauf d'attendre ? Attendre... attendre... Encore et toujours attendre ?... Et mon départ, aujourd'hui, pourquoi l'avez-vous arrangé ?

MADEMOISELLE, *tranquillement.* — Parce qu'il vous sauve...

CHRISTIANE. — Ce n'est pas vrai ! Je veux l'explication... La vraie..., une explication qui vous ressemble...

MADEMOISELLE. — Sinon...

CHRISTIANE. — Sinon ? Aussi vrai qu'il y a un Dieu, je ne pars pas ce soir... Ni demain ! Ni jamais !... Je reste !... (*Elle regarde Mademoiselle.*) C'est vous, maintenant, qui me faites peur !

(*Mademoiselle, elle aussi, regarde Christiane longuement. Elle s'assied, puis soudain, à mi-voix, elle balbutie.*)

MADEMOISELLE. — Venez ici... (*Christiane fait un pas.*) ... Plus près... (*Sa voix est devenue très douce. Christiane, étonnée, s'est approchée d'elle, elle tend les mains timidement vers Christiane, qui croit à un élan maladroit, et tend aussi ses mains vers Mademoiselle. Mademoiselle, à voix presque basse.*) Non... Pas vos mains !... Lui !... Laissez-moi le toucher... Lui... (*Elle balbutie encore.*) Lui !... (*Elle pose deux mains timides, presque tremblantes sur les flancs de Christiane. Christiane, étonnée, émue, la laisse faire, caresser doucement, lentement ses flancs; enfin, Mademoiselle, les yeux perdus, à mi-voix.*) La première fois ! c'est la première fois !

CHRISTIANE, *gênée, se recule légèrement. Elle la regarde, puis très émue.* — Mademoiselle ! (*Elle s'agenouille près du fauteuil de Mademoiselle.*) C'est ça... l'explication ?

MADEMOISELLE, *anxieuse.* — Levez-vous ! Levez-vous !... C'est mauvais !...

CHRISTIANE *se relève un peu lourdement, aidée par Mademoiselle. Elle reprend doucement.* — C'est ça... l'explication ?

MADEMOISELLE, *d'une voix sourde, dans une extase solitaire où Christiane elle-même ne compte plus.* — Une fois... une seule fois... avoir vu... avoir tenu... avoir été pour quelque chose dans un petit enfant, avoir aidé un petit enfant... le voir naître ! Naître !... Le tenir tout de suite... Cette fois-ci, au moins, je serai là... je le tiendrai la première... avant vous... Je le... Ça fait deux mois que je ne pense qu'à ça !...

CHRISTIANE, *la calmant.* — Allons, allons... Vous avez bien une famille... des sœurs... des cousines...

MADEMOISELLE. — Personne !... Un frère ! il n'est pas marié ! (*Ricanant.*) Et moi !

CHRISTIANE, *doucement.* — Pourquoi ne vous êtes-vous pas mariée !

MADEMOISELLE, *dans un cri.* — Quelle horreur !... (*D'une voix sourde.*) Je hais les hommes ! tous les hommes ! Avant qu'un homme me touche je l'aurais étranglé !... (*Egarée.*) Mais ce n'est pas juste ! Non, ce n'est pas juste !

CHRISTIANE. — Qu'est-ce qui n'est pas juste ?

MADEMOISELLE. — L'homme !... Huit fois, j'ai été en place... et, chaque fois, un jour on me mettait à la porte... le jour où elle se mariait... où l'enfant allait venir... Ce jour-là, j'étais bonne à renvoyer... Au moins, cette fois-ci, on ne me renvoie pas !... (*Avec un petit rire égaré.*) On ne sait pas !... On ne peut pas me renvoyer ! (*Avec calme, soudain.*) Oui... je crois cette fois-ci que tout ira bien...

CHRISTIANE. — Et après, après ?... Quand il sera venu ?

MADEMOISELLE. — Dieu pourvoira !

CHRISTIANE. — On dit ça !

MADEMOISELLE. — Vous verrez ! Vous trouverez !

CHRISTIANE, *emportée par l'exaltation de Mademoiselle.* .. Oui, je crois... Je sais ce que je ferai après... Je viendrai me jeter aux pieds de papa, de maman... je ne me sentirai plus souillée... sale comme en ce moment !... S'ils ne veulent plus de moi, je prendrai des leçons, je suivrai des cours... je me ferai infirmière ou institutrice... Personne n'entendra plus parler de moi...

MADEMOISELLE, *se ressaisissant.* — Là-bas, vous aurez le temps, tout le temps de prendre des résolutions... (*Elle se lève.*) Mettez votre chapeau et venez maintenant.

CHRISTIANE, *humblement.* — Oui... (*Elle met son béret et, soudain saisie de remords.*) Je vous ai mal parlé tout à l'heure, si mal...

MADEMOISELLE, *redevenue ce qu'elle est toujours, d'une voix sèche et douce.* — A votre place, je n'y penserais plus...

CHRISTIANE, *dans un élan.* — Mademoiselle !

MADEMOISELLE. — Quoi ?

CHRISTIANE. — Je voudrais... Permettez-moi de vous embrasser !

MADEMOISELLE, *sans partager en rien l'émotion de Christiane.* — Quel enfantillage ! (*Christiane vient à elle timidement, Mademoiselle tend à peine sa joue, Christiane y dépose un baiser timide.*) Passez !

(*Et quand Christiane est passée, Mademoiselle, d'un grand revers de main, s'essuie la joue.*)

RIDEAU

ACTE III

Le même décor quatre mois après, le soir.
Tous les lustres, toutes les girandoles sont allumés. Il y a des fleurs dans les vases. Et, au fond de la pièce, une grande table roulante couverte de liqueurs, de petits verres, de boîtes de cigarettes et de cigares. Les rideaux de la fenêtre sont fermés.

Quand le rideau se lève, Edouard, le nouveau valet de chambre des Galvoisier, est occupé à disposer sur la table roulante les boîtes de cigares et de cigarettes. Alice entre en coup de vent. Elle est en robe de soirée.

ALICE. — Quelle heure est-il, Edouard ?

EDOUARD, *regardant sa montre.* — Sept heures et demie, Madame.

ALICE. — Les huîtres sont arrivées ?

EDOUARD. — Oui, Madame.

ALICE. — La glace aussi ?

EDOUARD. — Pas encore, Madame.

ALICE. — C'est effarant !

EDOUARD. — Oh ! Madame, j'ai vu des glaces arriver au fromage. Que Madame ne se frappe pas. Elles arrivent toujours.

ALICE. — Vous la goûterez avant de la servir, la dernière était salée comme un jambon.

EDOUARD. — En ce cas, la cuisinière servirait les fruits au marasquin.

ALICE. — C'est ça. (*Cherchant.*) Quoi encore ?...

EDOUARD. — Madame désire-t-elle que j'annonce les invités ?

ALICE. — Non... Ah ! les fleurs pour la chambre de Mlle Christiane...

EDOUARD. — Le fleuriste vient de les apporter, Madame. Elles sont superbes.

ALICE. — Où sont-elles ?

EDOUARD. — Dans l'office, Madame.

ALICE, *sonne deux coups.* — Comme c'est leur place !... Elle va arriver et rien ne sera prêt !

(*Juliette entre, c'est encore une nouvelle femme de chambre. Elle devra être très différente des deux premières pour que cela se remarque à première vue.*)

JULIETTE. — Madame m'a sonnée ?

ALICE. — Je vous avais dit de porter les fleurs dans la chambre de Mademoiselle dès qu'elles arriveraient. Qu'est-ce que vous attendez ?

JULIETTE. — Je préparais les vases, Madame.

ALICE. — Les rideaux sont posés ?

JULIETTE. — Oui, Madame.

ALICE. — Ils font bien ?

JULIETTE. — Oh ! oui, Madame, ravissant.

ALICE. — Et l'abat-jour ?

JULIETTE. — Oui, Madame, tout est prêt sauf les fleurs.

ALICE. — Eh bien, dépêchez-vous...

LUCIEN *arrive en courant. Il est en pantalon et gilet d'habit, mais avec une veste d'intérieur.* — Juliette ! Juliette !

JULIETTE. — Je suis ici, Monsieur.

LUCIEN. — Ah !... La chambre de Mlle Christiane est prête ?

JULIETTE. — Presque, Monsieur, je vais arranger les fleurs.

LUCIEN. — Allez vite, vite !... (*Il regarde sa montre.*) 7 h. 29 !... Elle entre en gare !

(*Juliette sort.*)

ALICE. — C'est bon, Edouard, allez finir votre couvert. Vous avez assez de chaises ?

EDOUARD. — Oui, Madame, j'ai pris trois chaises de l'antichambre.

LUCIEN. — Bon, allez ! Ah ! Edouard ! Quand Mademoiselle arrivera... Vous saurez que c'est elle, elle sonne deux coups... En allant ouvrir, vous fermerez la porte de la salle à manger... (*Joyeux.*) Qu'elle ne se doute de rien.

EDOUARD. — Oui, Monsieur. (*Il sort.*)

LUCIEN, *anxieux.* — Tu es sûre que la robe va lui aller ?

ALICE. — Mais oui, j'ai donné un modèle, sa robe bleue de La Baule.

LUCIEN. — Comment un modèle ? C'est la même que tu as fait refaire ?

ALICE. — Mais non, tu es bête !... Ne t'occupe donc pas de ça...

LUCIEN. — Regarde... (*Il sort de sa poche un écrin à bracelet qu'il ouvre et montre à Alice.*) Pas mal ?

ALICE. — Oh !... c'est du vrai ?

LUCIEN, *indigné.* — Pour qui me prend-tu ?

ALICE *un peu amère.* — Tu aurais pu penser à moi en faisant tes provisions.

LUCIEN. — J'y ai pensé.

ALICE, *joyeuse.* — Oh !

LUCIEN. — Mais je me suis retenu. (*Riant.*) Toi, je n'ai pas l'intention de te marier... Ou, si je l'ai, il vaut mieux que je la garde pour moi...

ALICE. — Tu as l'intention de marier Christiane ?... A qui ?...

LUCIEN. — Je ne sais pas... C'est une intention permanente.

ALICE. — Et moins fatigante que d'aller la voir...

LUCIEN. — Ah ! pardon, j'y suis allé, moi, la voir !

ALICE. — Une fois en quatre mois ! Et encore parce que tu passais à côté !

LUCIEN. — Pour la trouver partie en excursion et reprendre le train sans l'avoir vue. Ça ne m'a pas donné envie de recommencer. Et puis, tu es inouïe ! Tu y es allée, toi, la voir ?

ALICE. — Ah ! pardon ! Moi, d'avance, je savais que je ne pourrais pas y aller. Elle était avertie.

LUCIEN. — Oui, oui... Tes séances à l'institut...

ALICE. — Blague toujours... N'empêche que j'ai seize ans...

LUCIEN, *sursautant.* — Toi ?

ALICE, *furieuse.* — Mufle !... J'ai les artères, les muscles, la circulation d'une fille de seize ans.

LUCIEN. — Ça doit bien te gêner... Parlons sérieusement. Tu n'es pas un peu inquiète, toi ?

ALICE. — De quoi ? De Cricri ?

LUCIEN. — Dame ! Ses trois dernières lettres, tu trouves naturel qu'elle les ait dictées à Mademoiselle ?

ALICE. — Puisqu'elle s'est coupé le doigt.

LUCIEN, *haussant les épaules.* — Coupé le doigt, coupé le doigt... C'est ce qu'elle dit. Peut-être pour ne pas nous affoler. Elle s'est peut-être coupé la main...

ALICE. — Ou le bras...

LUCIEN. — Je serai tranquille quand je la verrai.

ALICE. — Tu n'avais qu'à aller la chercher à la gare.

LUCIEN. — C'est ça, en habit... Notre petite surprise d'ici l'amusera beaucoup plus.

ALICE. — Tu appelles ça une petite surprise, toi... Une robe magnifique, un bracelet, sa chambre transformée et un dîner de vingt couverts...

LUCIEN, *riant.* — Elle n'aura que le temps de s'habiller... Qu'est-ce qu'il dit exactement le télégramme ?

ALICE, *prenant le télégramme sur sa petite table.* — Arriverai Paris 19 h. 30... C'est tout.

LUCIEN. — Pour vingt francs, elle aurait pu ajouter : Tendresses...

ALICE. — Il n'est pas signé. C'est probablement Mademoiselle qui l'aura envoyé...

LUCIEN. — Si c'était Mademoiselle, elle aurait mis : Arriverons... pas : arriverai... Drôle de façon de faire les choses. (*Entre Maurice par la gauche. Il est en costume d'après-midi et fait une figure lugubre.*) Ah ! te voilà, toi ! D'où viens-tu ?

MAURICE, *lugubre.* — Du Bois... Je suis venu à pied...

ALICE. — Quelle idée !

MAURICE. — J'avais envie de me promener...

LUCIEN. — Qu'est-ce que c'est que cette figure d'enterrement ?

MAURICE. — Je n'ai pas une figure d'enterrement...

LUCIEN. — Tu as l'air d'un chat malade... Enfin, Alice ? Il n'a pas l'air d'un chat malade ?

MAURICE. — J'ai la migraine.

ALICE. — Va t'habiller tout de même.

MAURICE. — C'est pas la peine...

ALICE. — Et pourquoi ?

MAURICE. — Je ne dînerai pas.

LUCIEN. — Bravo !... Ah ! tu es gentil pour ta sœur ! Tu en as du cœur !

MAURICE *hausse les épaules, puis.* — Qu'est-ce que vous en savez ?

ALICE. — Laisse-le donc tranquille, Lucien... Il peut bien avoir ses petits secrets, à son âge...

LUCIEN, *ricanant.* — Je les vois d'ici !...

MAURICE. — Tu ne vois rien du tout.

LUCIEN. — Ah ! non ?

MAURICE, *secouant la tête.* — Rien du tout...

LUCIEN, *ironique.* — Je ne voudrais pas être indiscret...

MAURICE. — Et puis, tu n'auras pas besoin de mes confidences pour en savoir aussi long que moi... (*Un petit temps.*)

LUCIEN, *bref.* — Va t'habiller.

MAURICE. — Je ne dîne pas...

LUCIEN, *sec.* — Va te coucher.

MAURICE. — Je vais dans ma chambre. (*Il se dirige lentement vers la porte. S'arrêtant.*) Ah là là !... Ce que la vie peut me dégoûter ! (*Il sort.*)

ALICE. — Enfin, qu'est-ce qui t'a pris, Lucien ? Tu as bien vu que cet enfant n'attendait que d'être questionné ?

LUCIEN. — Ouais ! Le fait ne m'a pas échappé complètement.

ALICE. — Alors ?

LUCIEN. — Alors, Monsieur a sans doute commis quelque nouvelle ânerie particulièrement gratinée et aurait été enchanté que nous lui tendions la perche... Si ton fils veut parler, il parlera clairement et de lui-même. J'ai idée que ça ne se fera pas attendre.

ALICE. — Qu'est-ce qu'il peut avoir ?

LUCIEN. — Lui ? Rien du tout ! Mais... (*L'imitant.*) Oh ! là là ! ce que la vie peut le dégoûter !

(*Juliette entre. Elle tient à la main ses queues de fleurs coupées et des papiers transparents de fleuristes.*)

JULIETTE. — J'ai arrangé les fleurs, Madame. Mais Madame ferait mieux de voir si c'est à son goût.

ALICE. — J'y vais, Juliette ! (*Juliette sort.*) J'espère que personne n'arrivera avant 9 heures...

LUCIEN. — Si tu as mis 9 heures sur les invitations... (*Impatient comme un enfant et tout attendri.*) Sacrée gosse ! Nous l'aimons bien tout de même... Ah ! je peux dire qu'elle m'a manqué !

ALICE, *rebiffée.* — A moi aussi, elle m'a manqué... Tu n'es pas le seul à avoir du cœur.

LUCIEN. — Qu'est-ce qui te prend ?... Tu es une mère parfaite... et moi, je suis un père... hors pair. Ça n'est pas incompatible...

ALICE. — Non... (*Riant.*) Enfin, nous sommes contents de nous.

LUCIEN, *riant.* — Moi, enchanté...

ALICE. — Si je n'ai pas eu vingt-cinq fois envie de tout quitter et d'aller passer huit jours avec elle, je ne l'ai pas eue une...

LUCIEN. — Je suis tranquille, tu as dû lui écrire des lettres ravissantes...

ALICE. — Tais-toi ! Tu ne sais pas tous les thés quelle m'a fait manquer !

LUCIEN. — Ah ! les enfants !... Moi, la semaine dernière, à Montélimar j'ai raté mon train pour lui envoyer des nougats.

ALICE, *riant.* — Oui, elle tient sa petite place...

(*On entend à la porte d'entrée un double coup de sonnette, très calme, un peu espacé, même.*)

LUCIEN. — C'est elle !

ALICE. — Ce n'est pas son coup de sonnette !

LUCIEN. — C'est celui de Mademoiselle... (*Il se précipite vers la porte de droite et appelle.*) Edouard! Edouard !

EDOUARD, *entrant.* — J'ai entendu, Monsieur, j'y vais...

LUCIEN. — Faites-la entrer ici... Et dites-lui d'attendre cinq minutes... ici, sans bouger... Que nous lui préparons une surprise... Le temps qu'elle enlève son chapeau, nous arrivons...

(*Alice sort précipitamment par la gauche.*)

EDOUARD. — Oui, Monsieur...

(*Deux coups de sonnette encore pareils aux deux premiers.*)

LUCIEN. — Allez vite... (*Il court vers la porte de gauche et Edouard vers celle de droite. Lucien, sur la porte.*) Ah ! Edouard ! Ne parlez pas du dîner non plus... C'est une surprise aussi.

(*Il sort en courant. Seul, Edouard a une mine de commisération muette et un léger mouvement d'épaules pour les fantaisies de ses patrons et va ouvrir la porte. La scène reste vide un moment. Puis, presque aussitôt, Edouard revient et s'efface. Mademoiselle entre : elle est seule. Elle tient à la main sa valise du premier acte, et son visage est plus effacé, plus impassible que jamais. Un très léger temps, qui pourra laisser croire que Mademoiselle est revenue seule, puis.*)

MADEMOISELLE, *qui est restée près de la porte, doucement, à la cantonade.* — Eh bien, Christiane...

LA VOIX DE CHRISTIANE. — J'arrive...

(*Christiane entre. Elle est en petit tailleur de voyage très simple. Elle semble très lasse, un peu faible. Elle n'a pas encore très bonne mine. C'est visiblement, au moins pour le public qui est dans le secret, une jeune mère à la fin de ses relevailles. Mais on sent aussi qu'elle est maîtresse de ses nerfs ; que ce soit feint ou naturel, elle manifeste la plus grande aisance et une gaîté paisible.*)

CHRISTIANE, *à Edouard.* — Vous êtes le nouveau valet de chambre ?

EDOUARD. — Oui, Mademoiselle ?

CHRISTIANE. — Vous vous appelez ?

EDOUARD. — Edouard, Mademoiselle.

CHRISTIANE. — Vous êtes ici depuis longtemps ?

EDOUARD. — Trois mois et vingt jours, Mademoiselle.

CHRISTIANE, *riant.* — Bravo !... (*Etonnée.*) Qu'est-ce que ça veut dire ? J'ai regardé dans la salle à manger... Il y a un dîner, ce soir ?

EDOUARD. — Oh !... C'est désolant que Mademoiselle ait regardé... Le dîner était une surprise pour Mademoiselle...

CHRISTIANE, *gaîment.* — Alors, je n'ai rien vu... Mes parents ne sont pas rentrés ?

EDOUARD. — Oh ! si, Mademoiselle !... Ils préparent d'autres surprises pour Mademoiselle. Ils ont bien recommandé que Mademoiselle les attende ici... sans bouger... (*Confidentiel.*) Ils préparent des tas de choses dans la chambre de Mademoiselle...

CHRISTIANE, *souriant.* — Eh bien, j'attendrai qu'ils viennent me chercher... Merci, Edouard...

EDOUARD. — Je peux disposer, Mademoiselle ?

CHRISTIANE. — Vous pouvez...

(*Edouard fait un petit salut muet et sort par la droite. Un léger temps.*)

MADEMOISELLE, *doucement.* — Asseyez-vous, Christiane...

CHRISTIANE. — Je ne suis pas fatiguée...

MADEMOISELLE *hausse les épaules.* — Pas fatiguée !... Asseyez-vous...

CHRISTIANE *obéit.* — C'est si drôle d'être ici de nouveau... Il me semble que je reviens de l'autre monde.

MADEMOISELLE. — Vous revenez d'assez loin...

CHRISTIANE, *pensive.* — Oui... (*Anxieuse.*) Ça se voit ?

MADEMOISELLE. — Non, vous êtes très bien maquillée...

CHRISTIANE, *avec une moue.* — Vous n'êtes pas difficile. (*Elle regarde autour de soi et pousse un immense soupir de soulagement.*) Qu'est-ce qu'ils préparent ? (*Souriant.*) C'est ce qui s'appelle avoir des parents compliqués... (*Elle se lève à moitié.*) J'ai envie d'aller voir.

MADEMOISELLE. — Laissez-les donc s'amuser...

CHRISTIANE. — Et ce dîner !... Ils sont complètement loufoques... (*Elle fait une très légère grimace.*)

MADEMOISELLE. *doucement.* — Ça ne va pas ?

CHRISTIANE. — Si !... (*Avec une infinie pudeur, à mi-voix.*) Les seins... Ils me tirent un peu...

MADEMOISELLE, *avec un peu de dureté dans la voix.* — Ah ! vous êtes bien douillette...

CHRISTIANE, *dans un cri.* — Dieu du ciel !... (*Elle fouille précipitamment dans son sac à main et en retire une petite enveloppe qu'elle tend à Mademoiselle.*) Gardez-moi ça dans votre sac ! Vous me le rendrez plus tard.

MADEMOISELLE, *prenant l'enveloppe.* — Qu'est-ce que c'est ?

CHRISTIANE, *à mi-voix, un peu embarrassée.* — La photo du petit... Moi qui laisse tout traîner...

MADEMOISELLE. — Alors, donnez-la-moi... (*Elle prend vivement la photo presque comme si elle*

reprenait à Christiane quelque chose lui appartenant à elle. Elle range la photo, avidement, dans son sac à elle.) On ne viendra pas la chercher ici... Et moi je ne laisse rien traîner... (*Un temps.*) Christiane... Christiane... dans deux minutes vous allez revoir vos parents et vous ne savez pas encore ce que vous allez leur dire...

CHRISTIANE, *soudain violente.* — Ah ! mais si ! Ah ! mais si, je le sais !... Je vais tout leur dire !... Et tout de suite !... Dans ma chambre, là... Et tout d'un seul coup... tout le paquet...

MADEMOISELLE. — Vous êtes folle !... Avec des invités qui vont arriver dans une demi-heure ?

CHRISTIANE. — Justement !... Ça arrange tout, les invités... On ne peut pas les mettre à la porte... Maman et papa auront quelques heures devant eux pour savoir quoi faire... ça les arrangera rudement... (*Agitée.*) Et puis, non, tenez, pas même dans ma chambre... Ici, quand ils vont entrer... C'est la première chose que je leur dirai... D'abord, vous serez là. Ça me donnera du courage... Vous leur direz ce que j'ai souffert... comme cela a pu être laid, atroce, misérable...

MADEMOISELLE, *avec une ferveur secrète.* — Je n'ai rien vu de laid ni d'atroce...

CHRISTIANE. — Ah ! non ?... Pas même ces deux jours à Hyères ?... Cette chambre qui sentait le phénol et le graillon... Cette horrible femme avec ses gants de caoutchouc... et ses vaisselles à tout faire... (*Avec une grimace de furieux dégoût.*) Ah ! oublier, oublier tout ça !...

(*A ce moment, la femme de chambre entre en courant par la droite et traverse la scène. Elle tient à la main un carton à robe qui visiblement vient d'être livré.*)

LA FEMME DE CHAMBRE, *en traversant.* — Madame fait dire à Mademoiselle de ne pas s'impatienter. (*Montrant le carton.*) Maintenant, tout va être prêt.

CHRISTIANE. — Qu'est-ce qu'il y a dans ce carton ?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Je ne sais pas, Mademoiselle, mais quelque chose pour Mademoiselle, sûrement. (*Elle sort.*)

MADEMOISELLE. — Qu'est-ce que vous allez dire à votre mère exactement ?

CHRISTIANE. — Tout... depuis La Baule... jusqu'à aujourd'hui...

MADEMOISELLE. — Et pour demain ?... Pour ensuite ?...

CHRISTIANE. — Ce que j'ai décidé... Demain soir, après-demain au plus tard, je repars là-bas... (*Avec amertume.*) C'est mon devoir, n'est-ce pas ?

MADEMOISELLE, *avec réserve.* — Il est bien soigné...

CHRISTIANE. — C'est mon devoir quand même... Et puis, ma vie est brisée, n'est-ce pas ? Alors, que je sois là-bas ou ailleurs...

MADEMOISELLE, *haussant les épaules.* — Vous avez dix-huit ans... votre vie n'est pas brisée.

CHRISTIANE. — Ah !... ne dites donc pas de bêtises !...

MADEMOISELLE, *hochant la tête.* — Il va vous falloir beaucoup de courage pour tout dire...

CHRISTIANE, *fermement.* — Vous allez voir... (*Etourdiment.*) Et vous allez voir aussi que maman m'aura choisi une robe bleue, avec la mine que j'ai !

(*La porte s'ouvre. C'est Maurice qui entre. Comme au début de l'acte, il a une mine lugubre et fait à peine attention à Christiane.*)

MAURICE, *à Christiane.* — Ah ! c'est toi...

CHRISTIANE. — A la bonne heure, au moins tu ne te frappes pas, toi...

MAURICE. — Qu'est-ce que tu veux que je me frappe ?... Tu ne m'as pas écrit une fois...

CHRISTIANE. — Non. J'ai exactement répondu à toutes tes lettres.

MAURICE. — J'avais autre chose à penser... (*Il regarde un moment Mademoiselle, puis avec un soudain élan de sympathie qui sonne assez faux.*) Bonjour, Mademoiselle !...

MADEMOISELLE, *froide.* — Bonjour, monsieur Maurice.

MAURICE, *il va à la bibliothèque et en tire un petit livre en cuir souple.* — Ah ! ça vous a réussi. la campagne ! Vous avez une mine superbe, vous !...

MADEMOISELLE. — Merci...

MAURICE. — Et puis, vous arrivez bien... (*Un temps.*) Vous ne me demandez pas pourquoi vous arrivez bien ?

MADEMOISELLE, *réservée.* — Vous allez me le dire.

MAURICE, *avec une fausse exubérance.* — Je comprends que je vais vous dire !... Vous arrivez pour que je vous fasse gagner une brique.

CHRISTIANE. — Et moi ?

MAURICE, *dédaigneux.* — Toi, tu n'as pas le rond... Alors, passe la main... (*A Mademoiselle, avec une laborieuse désinvolture.*) Un million en quinze jours... J'ai le tuyau de ce soir... une licence d'importation de platine... (*Petit ricanement de Christiane.*) Elle ne nous laissera pas causer... Voilà ! vous me confiez 50.000 francs demain matin... ou ce soir...

MADEMOISELLE, *froidement.* — Vous vous trompez, monsieur Maurice. Je suis une pauvre fille.

MAURICE. — Vous avez bien 50.000 francs !... Surtout quand je vous aurai expliqué...

(*Autre ricanement de Christiane.*)

MADEMOISELLE, *doucement.* — Soyez sérieuse, Christiane. Vous voyez bien que votre frère est sérieux...

MAURICE. — Je comprends que je suis sérieux !

MADEMOISELLE, *prenant le livre des mains de Maurice.* — Vos lectures aussi... (*Elle regarde le titre.*) *Le Code pénal* !... Vous travaillez tard aujourd'hui, monsieur Maurice.

MAURICE, *embarrassé et la voix un peu sèche.* — Quand ça me prend, vous savez. je suis un bûcheur ! (*Très homme d'affaires.*) Pour votre affaire, il faudrait que j'aie les fonds avant midi... mettons midi trente...

MADEMOISELLE. *glaciale.* — Vous auriez tort d'insister, monsieur Maurice. Je vous suis infiniment reconnaissante d'avoir pensé à moi entre toutes... Mais je suis pauvre et je n'ai pas 50.000 francs.

MAURICE, *perdant contenance.* — S'il le fallait... s'il le fallait absolument... pour sauver quelqu'un ?...

MADEMOISELLE. — Ça ne me ferait pas pousser 50.000 francs dans le creux des mains...

MAURICE, *la gorge sèche.* — Pour sauver quelqu'un... de la correctionnelle ?...

MADEMOISELLE, *lui rendant son* Code pénal. — J'avais parfaitement compris.

CHRISTIANE, *stupéfaite, mais sans sensibilité excessive.* — Sans blague. Maurice ?

MAURICE. — J'ai été fort, mais avec 50.000 francs je rattraperais tout, et même davantage...

CHRISTIANE. — Et si tu ne les as pas ?

MAURICE, *un geste vague.* — Premier délit... Loi Béranger... (*Il se retourne suppliant vers Mademoiselle.*) Vous êtes de la maison, vous n'allez pas me laisser citer ?

MADEMOISELLE. — Il faut laisser les pauvres tranquilles, monsieur Maurice.

CHRISTIANE. — Mais, Maurice, papa ?... ou maman ?...

MAURICE. — Ah ! non, toi, alors... qu'est-ce que tu vas chercher !... (*Avec confusion.*) C'est papa qui s'est esquinté à m'expliquer comment les types faisaient pour ne pas passer en correctionnelle.

CHRISTIANE. — Il t'a mal expliqué...

MAURICE. — Non, j'ai mal compris... (*Avec un soupir.*) Enfin, je vais revoir tout ça... Je peux peut-être en sortir tout de même... (*Il se dirige vers la porte. Il s'arrête.*) Si ça t'intéresse, Simone Belliseau épouse Robert après-demain...

CHRISTIANE. — Non ? Elle est folle !...

MAURICE. — Et Marguerite a plaqué le petit Touffelier...

CHRISTIANE. — Ça, c'est drôle !

MAURICE. — Si on veut !...

CHRISTIANE, *se rappelant sa propre situation.* — Oui... Et puis, tout ça, ce que je m'en fiche, maintenant... (*Reprise.*) Et le beau Georges ? Il est toujours avec son actrice ?

MAURICE. — Je l'ai vu avant-hier. Il m'a demandé quand tu revenais...

CHRISTIANE, *heureuse.* — Sans blague ?

MAURICE. — Je te le dis... Patrice aussi...

CHRISTIANE. — Oh ! ça, c'est chou, alors !

MAURICE. — Patrice voulait faire les drags avec toi dimanche.

CHRISTIANE, *riant.* — Avec moi ? Il tombe dans les jeunes filles, maintenant, Patrice... (*Et brusquement ce mot de « jeune fille » la rappelle avec cruauté aux circonstances.*) Ne dis pas à la bande que je suis rentrée, Maurice. Je repars demain soir.

MAURICE, *haussant les épaules.* — La bande ?... J'ai d'autres chiens à peigner ! (*A Mademoiselle.*) Si des fois vous changiez d'avis...

MADEMOISELLE, *très sèche.* — Je n'ai jamais vu une si grosse somme en face, monsieur Maurice... ni de profil...

MAURICE, *sortant.* — Moi je l'ai vue... (*Lugubre.*) mais de dos... (*Il sort.*)

CHRISTIANE, *à Mademoiselle.* — Vous croyez qu'il ira en correctionnelle ?

MADEMOISELLE, *évasive.* — J'aurais aimé avoir les 50.000 francs.

CHRISTIANE, *éclatant.* — Et moi, je n'en peux plus, je n'en peux plus !... (*Elle se lève.*) D'abord, je ne devrais pas, je n'ai pas le droit de leur laisser arranger tout ce qu'ils arrangent pour moi sans savoir... Allez attendre dans votre chambre. Et quand ils vont vous appeler, vous questionner... ne leur racontez pas d'histoires... Dans un quart d'heure, ils en sauront autant que vous...

(*Mademoiselle s'est levée pour partir. A ce moment, on entend les éclats de voix d'Alice et de Lucien qui se rapprochent en coulisse.*)

MADEMOISELLE. — Les voilà...

CHRISTIANE. — Eh bien, tant mieux !

(*La porte s'ouvre. Alice et Lucien entrent. Alice est déjà en robe de soirée. Lucien est en habit, mais au lieu du frac il porte encore son veston d'intérieur. C'est Alice qui entre d'abord. Elle regarde à peine Christiane tout en s'élançant vers elle avec volubilité.*)

ALICE. — Cricri ! Mon chou ! Mon amour ! Ma poupée ! (*Sans même la regarder, elle s'exclame.*) Et tu en as une mine ! Regarde-moi cette mine, Lucien !... Un soleil, c'est bien simple ! Un soleil !... Et tu as minci, veinarde !... Embrasse-moi !... Embrasse ton père !...

LUCIEN, *plus sérieux.* — Fais voir cette mine... (*Taquin.*) Ce n'est pas qu'on y reconnaisse grand-chose... Si c'est le train qui t'a mis tout ce charbon autour des yeux, il ne doit pas en rester lourd dans la locomotive...

ALICE. — Fiche-lui la paix. Elle se maquille très bien !... Et elle nous revient ravissante !... (*A Mademoiselle, qui reste immobile dans son coin.*) Bonjour, Mademoiselle...

MADEMOISELLE, *sobrement.* — Bonjour, Madame... Bonjour, Monsieur...

LUCIEN. — Bonsoir, Mademoiselle... Vous avez fait bon voyage ?

MADEMOISELLE. — Très bon. Merci, Monsieur...

ALICE, *à Lucien, poussant Christiane vers lui.* — Mais regarde-la ! C'est un bijou, ta fille !

LUCIEN. — Un pur joyau !... Ah ! tu vas en faire des conquêtes !

ALICE. — Ne lui dis donc pas de bêtises !

LUCIEN. — Quelles bêtises ? Je le veux, moi, qu'elle en fasse, des conquêtes... (*Exalté.*) Je veux qu'elle soit la plus chic jeune fille de toutes ses amies ! Ah ! mais !... D'abord, tu vas voir, dans ta chambre... On t'a fait attendre, mais j'ai idée que ça valait ça !

ALICE. — Ne lui dis pas dans l'ordre !... D'abord, va voir la salle à manger...

CHRISTIANE. — Je l'ai vue...

LUCIEN, *vexé.* — Zut !

ALICE. — Ça ne fait rien !... Douze couverts. Cricri !... Et, sauf ton père, pas un raseur !... Tous nos flirts... Lucien Picourt, André Margolies, Jo Debief...

CHRISTIANE, *malgré elle.* — Philippe ?

ALICE. — Non. Philippe est marié, il est à Côme, dans le lac... Qui encore ?... Toutes tes amies...

LUCIEN. — Mes flirts...

ALICE, *riant de joie.* — Ah ! tu vas les rattraper tes quatre mois..., pauvre chou !...

CHRISTIANE. — Ecoute, maman...

ALICE, *toute follette.* — Rien du tout... C'est toi qui écoutes...

LUCIEN, *impétueux.* — Viens voir ta chambre !

CHRISTIANE. — Non...

LUCIEN, *tonnant.* — Viens voir ta chambre ! Si une nouvelle robe du soir ne te déplaît pas particulièrement...

CHRISTIANE, *dans un cri.* — Elle n'est pas bleue, au moins ?

ALICE. — Elle s'appelle : « Cabriole ».

LUCIEN. — C'est d'un goût !... Viens voir ta chambre !... Si un bracelet de Cartier ne te répugne pas totalement...

CHRISTIANE, *éblouie.* — Mais, papa... quelles folies tu as faites !

ALICE, *vexée.* — La robe, c'est moi qui l'ai choisie...

CHRISTIANE. — Oh ! maman !... (*Elle embrasse Alice.*)

LUCIEN, *lui prenant le bras.* — Non... Moi... (*Il la prend dans ses bras.*) Avant que tu ailles dans ta chambre, autant te dire qu'il y a une surprise que tu n'y trouveras pas...

CHRISTIANE, *se ressaisissant.* — Ça ne fait rien...

LUCIEN. *sans l'écouter.* — Tu sais, la Simca de ta petite amie Lily Pommier qui te faisait envie...

CHRISTIANE, *la respiration coupée.* — Oui ?

LUCIEN. — Eh bien. elle ne te fait plus envie...

CHRISTIANE. — Non ?

LUCIEN. — Parce que tu as la même... Mais pas de l'année dernière, de cette année...

CHRISTIANE, *suffoquée.* — Oh !... (*Eclatant de joie.*) Oh ! papa !... papa !... Ce n'est pas vrai ?

LUCIEN, *triomphant.* — Demande à ta mère.

ALICE. — Elle est magnifique... Tu ne passeras pas inaperçue...

CHRISTIANE, *embrassant Alice.* — Oh ! maman... maman !... (*A Lucien.*) De quelle couleur ?

LUCIEN. — Noire et blanche...

CHRISTIANE, *exaltée.* — Noire et blanche...

ALICE. — Eh bien, tu es gâtée ou non ? (*A Mademoiselle.*) J'espère que vous avez été contente d'elle au moins, Mademoiselle, pendant ces quatre mois ?

(*Un tout petit temps.*)

MADEMOISELLE, *très doucement.* — Oui, Madame...

LUCIEN, *à Christiane.* — Pauvre gosse !... Tu n'as pas dû t'amuser tous les jours ?

CHRISTIANE, *la figure fermée soudain.* — Non, papa...

LUCIEN. — Allez, allez... n'y pense plus !... Tu es requinquée, tu es magnifique... tu es ravissante ! Tu as dix-huit ans ! La vie est à toi, le monde t'appartient ! (*Et, comme Christiane demeure grave, perdue dans ses proches souvenirs, il la secoue, la bouscule.*) Veux-tu rire ! (*Christiane sourit.*) Veux-tu rire !... (*Il la chatouille.*) Veux-tu rire ! (*Christiane éclate de rire.*) Encore ! (*Cette fois, Christiane a une véritable envie de rire, éperdue, sans fin, à couper sa respiration.*) A la bonne heure !... Et ta chambre. tu veux la voir, ta chambre ?...

CHRISTIANE, *étouffant de rire.* — Mais oui, voyons...

(*Lucien l'entraîne.*)

ALICE, *les rattrapant.* — Attendez-moi !... (*A Mademoiselle, en passant, très attendrie.*) C'est une bonne petite...

MADEMOISELLE, *avec sérénité.* — Oui, Madame, et si gaie...

ALICE, *riant.* — Mettez-vous à sa place !...

CHRISTIANE, *sur le pas de la porte, se débat dans les bras de son père qui la taquine et continue à la chatouiller ; dans une quinte de rire nerveux et près des larmes.* — Papa !... Voyons, papa !... Tu viens, maman ?...

(*Ils sortent tous trois en riant ; on entend encore un moment le rire de Christiane qui s'éloigne. Mademoiselle reste seule un instant. Elle sort de sa poche son éternelle bonbonnière et se pose un réglisse sur le bout de la langue. Son visage n'exprime aucun étonnement de la scène qui vient de se passer ; il n'exprime même à peu près rien. Et cependant on peut y lire une sorte de sourde allégresse, un sentiment de victoire remportée sans avoir combattu et aussi une intense réflexion, comme s'il s'agissait pour elle de décider d'événements importants dans un tout proche avenir. Enfin, elle se penche sur la valise pour la prendre et aller dans sa chambre. Tandis qu'elle s'est penchée, le dos à la porte de droite, cette porte s'ouvre et Valentin, le maître d'hôtel des deux premiers actes qui a été renvoyé à la fin du deuxième, entre. Il est habillé en maître d'hôtel et apporte un plateau de verres à liqueur. En voyant Mademoiselle, il pose le plateau sur le bord du bureau de Lucien et avance obséquieusement vers elle.*)

VALENTIN. — Que Mademoiselle ne prenne pas la peine...

MADEMOISELLE, *saisie.* — Valentin !

VALENTIN, *obséquieux.* — Je porterai la valise de Mademoiselle... dans sa chambre, je suppose ?

MADEMOISELLE. — Laissez ma valise tranquille. (*Elle le regarde étonnée.*) Je ne croyais pas que vous étiez encore ici...

VALENTIN. — Je n'y suis pas, Mademoiselle, j'y passe...

MADEMOISELLE. — Je ne comprends pas.

VALENTIN. — Lorsque Monsieur a eu l'obligeance de me renvoyer, il a poussé la bonté jusqu'à me donner un certificat d'une sobriété si limpide...

MADEMOISELLE. — Et vous n'êtes pas pour la sobriété ?

VALENTIN. — Je vois que Mademoiselle a bonne mémoire. Alors, par la suite, ça m'a incliné à laisser de côté les places où on s'installe... Je fais les extras... D'abord, ça rémunère son homme. Et puis, tôt ou tard, ça ramène chez des gens qu'on est content de revoir.

MADEMOISELLE, *ironique.* — Monsieur, par exemple ?

VALENTIN. — Monsieur, par exemple.

MADEMOISELLE. — Il vous a vu ?

VALENTIN. — Pas encore. Mais il me verra.

MADEMOISELLE, *sèchement.* — Ça lui fera un plaisir extrême...

VALENTIN. — Oh ! non... Tout le plaisir sera pour moi. (*Avec un petit ricanement.*) Et juste vous qui revenez ce soir ! Je suis gâté.

MADEMOISELLE, *prenant sa valise.* — Voulez-vous m'ouvrir la porte ?

VALENTIN. — Sûr. (*En ouvrant la porte, il ne la laisse cependant pas passer, comme quelqu'un désireux de bavarder.*) Et comme ça, vous allez bien ?

MADEMOISELLE, *glaciale.* — Vous êtes trop bon. Je vais très bien.

VALENTIN. — Et Mlle Christiane ?

MADEMOISELLE, *de même.* — Très bien. C'est tout ?

VALENTIN, *mielleux.* — Oh ! non... Et le petit ?

VALENTIN, *dans un sursaut.* — Qu'est-ce que vous dites ?

VALENTIN. — Je dis : et le petit ?... Le bébé, quoi !... On ne l'a pas ramené ?

MADEMOISELLE. — Vous êtes fou, Valentin !

VALENTIN, *placide.* — Mettons que je sois fou... D'ailleurs, c'est pas à vous que je veux les demander, ces nouvelles-là ! (*Il feint de sortir.*)

MADEMOISELLE. — Valentin !

VALENTIN. — Vous, si vous me retardez, vous allez me faire attraper !

MADEMOISELLE. — Ça m'est égal !... Vous allez vous expliquer immédiatement.

VALENTIN. — Si ça peut vous faire un gros plaisir... (*Il tire de sa poche une lettre dans son enveloppe.*) Vous connaissez ça ?

MADEMOISELLE. — Une lettre de Mademoiselle...

VALENTIN. — « M. Tonio Cabreras, Sao Paulo, avenida Rio Branco... »

MADEMOISELLE, *horrifiée.* — Vous avez volé cette lettre ?

VALENTIN. — Non, mais, j'ai l'air d'un voleur ?... Elle est revenue le soir même que j'ai été balancé... (*Il lui montre l'enveloppe de loin.*) Vous voyez : « Parti sans laisser d'adresse. retour à l'envoyeur... » J'ai été balancé si vite qu'elle m'est restée dans les mains...

MADEMOISELLE. — Donnez-moi cette lettre.

VALENTIN, *retirant ses mains.* — Vous vous en feriez mourir.

MADEMOISELLE. — Vous préférez la rendre à Mademoiselle ?

VALENTIN. — Oh ! à qui voudra !... Je ne suis pas difficile... Avec un bout de conversation, on m'a tout de suite...

MADEMOISELLE. — Autrement dit : cette lettre est à vendre ?

VALENTIN. — Vous connaissez quelque chose qui n'est pas à vendre. vous ?

MADEMOISELLE. — Les années de prison : on les donne pour rien.

VALENTIN, *riant.* — Pochetée. va !... (*Sérieux.*) Vous feriez mieux de m'envoyer Mademoiselle...

MADEMOISELLE. — Pourquoi, Mademoiselle ?

VALENTIN. — Je ne suis pas méchant.

MADEMOISELLE. — Vous la lui rendrez ?

VALENTIN. — Si elle sait causer...

MADEMOISELLE, *sèche.* — Vous en demandez quoi ?

VALENTIN. — Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

MADEMOISELLE. — Je ferai votre commission à Mademoiselle.

VALENTIN, *réfléchissant, puis.* — Deux cents billets... Je crois que c'est donné ?

MADEMOISELLE. — 200.000 francs ?

VALENTIN. — Et j'y perds... Allez vite, je me sens changer d'avis.

(*Un temps.*)

MADEMOISELLE, *la gorge sèche, mais décidée.* — Cent cinquante mille.

VALENTIN. — Mais non. Pourquoi pas cent sous. C'est ridicule, cent cinquante mille !

MADEMOISELLE. — Cent cinquante mille tout de suite en billets de banque.

VALENTIN, *médite, puis.* — Ah ! tenez... vous avez de la veine que je débute... C'est bon, allez les chercher... Mais, alors, grouillez...

MADEMOISELLE, *impérieuse.* — Retournez-vous.

VALENTIN, *intervenant.* — Qui ? Moi ?

MADEMOISELLE. — Retournez-vous une minute.

VALENTIN. — Pour quoi faire ?

MADEMOISELLE, *brève.* — Je perds ma jupe.

VALENTIN. — Oh !... (*Il se retourne. Goguenard.*) Et je vous jure... je ne regarde pas...

(*Mademoiselle, de dos au public, relève sa jupe. Elle porte comme les femmes de la campagne ou de province une poche-sacoche de grosse toile. Elle en tire une liasse de billets de banque et laisse retomber sa jupe.*)

MADEMOISELLE. — Vous pouvez vous retourner.

VALENTIN, *se retourne et voit les billets dans la main de Mademoiselle.* — Oh !... Pour un fond de jupe, c'est un beau fond de jupe !... C'est à vous tout ça ?

MADEMOISELLE. — Non, c'est à vous... (*Elle tend la main avec les billets. l'autre vide.*) La lettre ?

VALENTIN. — Ah ! non, minute... Ça veut dire quoi, votre truc ?... Que vous prenez ma suite ?

MADEMOISELLE. — Hein ?

VALENTIN. — Enfin, que c'est vous qui allez faire causer Mademoiselle ?

MADEMOISELLE, *glaciale.* — Vous perdez la tête, mon ami. Mademoiselle n'a pas 150.000 francs. Je les lui avance.

VALENTIN, *pas convaincu.* — Enfin... donnez les billets... Le reste, ça regarde votre conscience... (*Ils échangent les billets contre la lettre, silencieusement. Valentin contemplant la liasse.*) C'est idiot... ça me fait quelque chose...

MADEMOISELLE. — De voler 150.000 francs ?...

VALENTIN. — Faut pas me juger. C'est la première fois. Et vous voyez... naturellement, je suis bien content, mais ça me fait tout de même quelque chose...

MADEMOISELLE, *avec un pâle espoir.* — Vous êtes à temps pour me restituer.

VALENTIN. — Ah ! ça, j'y serai toujours à temps !... (*Il empoche les billets.*) Mais je veux oublier tout ça... plus y penser, jamais... (*Avec véhémence.*) Si la petite a des embêtements, vous pouvez être sûre que ça ne viendra pas de moi... Ah ! non, vous pouvez le lui dire !... D'ailleurs, je vais m'en aller... (*Il gagne la porte.*) Bouleversé comme je suis... (*Sur la porte.*) je servirais comme un cochon !... (*Il sort.*)

(*Quand Valentin est sorti, Mademoiselle prend la lettre, la regarde, puis lentement la déchire en mille morceaux. Elle cherche autour d'elle que faire de la lettre détruite, puis, ne trouvant pas, elle glisse les morceaux dans son sac. Puis, tranquillisée, elle avale un de ses petits réglisses. Et, comme derrière la porte on entend les voix qui se rapprochent de Christiane et de sa mère, elle reprend soudain ce visage fermé et dur qui indique que, malgré certains actes auxquels on pourrait se tromper, elle est farouchement retranchée en elle-même et n'a laissé aucun lien du cœur se former en elle-même et la famille qu'elle « sert ». La porte s'ouvre. Et Alice et Christiane entrent. Alice pousse devant elle Christiane en combinaison.*)

ALICE, *volubile.* — Tiens, entêtée !... Tiens, entêtée !... Tu vas voir !... Mais même le nez dessus tu diras le contraire !... (*Elle cherche dans les papiers de la table.*) Vous n'avez pas touché à *Vogue*, Mademoiselle ?

MADEMOISELLE. — Je n'ai touché à rien, Madame.

ALICE, *qui a trouvé* Vogue. — Ah !... tiens... (*Elle tire Christiane jusqu'à une page ouverte de* Vogue.) Regarde, regarde... Ta ceinture fait écharpe et tu la glisses dans le coulant de côté, par derrière... Le décolleté te cache un sein... et montre l'autre...

CHRISTIANE, *riant.* — Je vais avoir l'air borgne.

ALICE, *à Mademoiselle, gaiement.* — Je ne sais pas ce que vous lui avez appris, mais sûrement pas à s'habiller ! Elle ne sait même plus mettre une robe du soir !

MADEMOISELLE, *impassible.* — Je crois que ça reviendra très vite.

ALICE. — Et maintenant, oust ! Va t'habiller !

CHRISTIANE, *elle pousse un petit cri.* — Oh !... tu as vu Gilbert avec sa Bugatti ?

ALICE, *excitée.* — Non ! Où çà, Gilbert ?

CHRISTIANE, *riant.* — Ne pousse pas !... Il ne s'en ira pas !...

(*Les deux têtes se penchent sur* Vogue.)

Alice, *avec de petits cris ravis.* — Mais c'est lui !...

Christiane, *riant.* — Je te le disais !... Il a engraissé, ton Gilbert...

Alice, *flattée et indignée.* — Mon Gilbert !... Tu me l'as bien chipé, mon Gilbert.

Christiane, *éclatant de rire.* — Nous nous le sommes toutes chipé... Quel type !... Il verrait un soutien-gorge à sécher sur une ficelle qu'il lui ferait la cour...

Alice. — Ça ne va pas très loin...

Christiane, *riant.* — Ah ! toi... pas de confidences ! Il vient ce soir ?

Alice. — Non. Il est à Londres. Vas-tu aller t'habiller ? (*Elle lui arrache* Vogue.)

Christiane, *partant.* — Dépêche-toi !... Tu m'agraferas ! (*En passant devant Mademoiselle elle s'arrête.*) Oh !... vous n'avez pas vu... le bibelot !...

(*Elle lui montre son poignet où brille le bracelet que Lucien vient de lui donner.*)

Mademoiselle, *avec sérénité.* — Il est très beau, Christiane.

Christiane, *aux anges.* — Cartier !

Alice, *tapant du pied.* — Cricri !

Christiane, *riant.* — Oui, maman !... (*Elle se sauve en riant.*)

Alice *la regarde partir et, commençant à découper la page de* Vogue, *à Mademoiselle.* — Quel diable !... Vous ne le dites pas, mais elle a dû vous en faire voir pendant ces quatre mois !

Mademoiselle. — Mon Dieu, Madame, là-bas, c'était autre chose...

Alice, *riant.* — Je m'en doute. Pauvre gosse !... (*Sérieuse.*) Au fait, je dois vous devoir des tas d'argent ?

Mademoiselle. — Non, Madame. Ce que vous m'avez envoyé mercredi payait juste mon mois et le voyage.

Alice. — Je sais que mon mari a l'intention de vous donner une petite indemnité pour ces quatre mois de... enfin d'exil...

Mademoiselle. — C'est inutile, Madame. (*Avec une passion sourde.*) J'ai été très heureuse.

Alice, *découpant toujours.* — Vous n'avez pas besoin de le dire à mon mari.

Mademoiselle, *très simple.* — Oh ! Madame, de toute façon, je ne pourrais pas accepter une générosité de cet ordre au moment où je vais devoir renoncer à mon service.

Alice, *stupéfaite.* — Mademoiselle !... Qu'est-ce que vous me chantez là ?

Mademoiselle, *doucement.* — Je ne chante pas, Madame. J'exprime une intention réfléchie et arrêtée...

Alice. — Qui me contrarie énormément !

Mademoiselle. — Je vous remercie, Madame.

Alice. — Enfin, voyons, qu'est-ce qui se passe ! Il y a eu quelque chose entre Christiane et vous !

Mademoiselle. — Oh ! Madame !... Qu'allez-vous chercher ?

Alice. — Je ne sais pas, moi !... Vous ne pouvez pourtant pas vous sentir fatiguée après quatre mois d'un repos pour ainsi dire absolu...

Mademoiselle, *doucement.* — Si Madame pouvait savoir combien j'ai apprécié chaque jour de ces quatre mois...

Alice. — Alors ?... Je ne comprends plus !... (*Vivement.*) Peut-être estimez-vous que vos services sont mal rétribués ? Ce serait une question à débattre...

Mademoiselle. — Non, Madame, j'ai eu toute satisfaction avec mes gages...

Alice. — Alors ? Je vous aime beaucoup. Mon mari vous estime infiniment... Et vous allez changer pour peut-être plus mal tomber ?

Mademoiselle. — Je ne vais pas changer, Madame. Je vais cesser d'être en condition.

Alice. — En quoi ?

Mademoiselle. — En condition... C'est une expression de chez moi pour les femmes de chambre, les gouvernantes...

Alice, *perplexe.* — Vous n'avez évidemment aucune explication à me donner... mais j'avoue que votre attitude m'étonne beaucoup et me peine un peu...

(*Un léger temps.*)

Mademoiselle, *doucement.* — Je m'expliquerais très volontiers, Madame... mais...

Alice. — Mais quoi ?... Allez donc ?

Mademoiselle. — Oh ! je n'ai pas honte, mais c'est tout de même un peu risible !

Alice. — Eh bien, nous rirons... C'est très bon de rire !

Mademoiselle, *doucement.* — Oui... Alors, voilà, Madame... J'ai un enfant...

Alice, *ahurie.* — Quoi ?

Mademoiselle. — J'ai un petit enfant...

Alice. — Mais... vous n'êtes pas mariée ?...

Mademoiselle. — Non, Madame...

Alice, *soupirant.* — Non... Vous avez un enfant... Je ne vous dirai pas que ça ajoute un prestige de plus à vos références..., mais, au fond, ça ne me regarde pas... Et puis, quoi, votre enfant..., il doit être d'âge à sortir tout seul, j'imagine. Où est-il ? Au collège ? Au régiment ?

Mademoiselle. — Oh ! non, Madame... Vous n'avez pas compris. C'est un tout petit, tout petit enfant..., un bébé...

Alice, *médusée.* — Oh !... Un bébé ?

Mademoiselle. — J'avais prévenu Madame que c'était un peu risible...

Alice. — Mais non, mais non... Seulement, n'est-ce pas... (*Elle étouffe une envie de rire insurmontable.*) Je vous demande pardon, c'est idiot !... (*Elle rit malgré soi de bon cœur.*) C'est nerveux, ne faites pas attention... (*Furieuse de rire et riant tout de même.*) Oh ! je m'en veux !...

Mademoiselle. — Ce n'est rien, Madame... Je comprends très bien...

Alice, *se calmant peu à peu.* — Mais non, vous ne comprenez pas... c'est... je ne sais pas... votre air... votre... (*Elle dessine de la main une silhouette vague dans l'air.*) Vous n'avez pas dû en revenir ? (*Dans un dernier soupir de rire.*) Oh ! mon Dieu !... (*Ressaisie.*) Mais enfin, quel âge a-t-il... ce marmot ?

Mademoiselle. — Quelques mois, Madame.

Alice. — Quelques mois ?... Mais alors ?... Quand vous êtes entrée ici ?

Mademoiselle. — Tout venait d'arriver, Madame...

Alice. — C'est inouï !... (*Soudain très collet monté.*) En tout cas, vous auriez pu me prévenir.

Mademoiselle, *sèche.* — C'était ma vie privée, Madame.

Alice. — Alors, pourquoi me prévenez-vous maintenant ?

Mademoiselle. — Parce que, Madame, je croyais pouvoir rester en place...

Alice. — Où est-il, ce petit ?

Mademoiselle. — Quelque part, à la campagne...

Alice. — Avec une nourrice ?

Mademoiselle. — Oui, Madame, avec une nourrice... J'ai cru, ce petit, que je pourrais le laisser à une nourrice et continuer...

Alice, *ironique*. — Et vous ne pouvez pas ?

Mademoiselle. — Voilà, Madame, exactement... je ne peux pas... (*Retrouvant sa voix et ses manières de provinciale — paysanne farouche.*) Ce petit, pour qui j'ai déjà tant fait, que j'ai tenu dans mes mains, que j'ai bercé, qui m'a souri..., qui est à moi..., à moi !...

Alice. — Et à son père...

Mademoiselle, *farouche*. — Non... à moi, Madame. (*Avec un regard vers la chambre de Christiane.*) Il est à moi toute seule, maintenant... Et il m'appelle, il me tend ses petites mains, ses petits bras... sa voix de petit oiseau... (*Avec une sombre extase.*) J'ai un enfant ! J'ai un petit enfant !... (*Soudain deux grosses larmes lui tombent des yeux ; elle ouvre toutes grandes ses mains sur ses genoux, comme la Vierge dans les tableaux d'Annonciation, et elle murmure avec une voix tremblante.*) Le bon Dieu m'a envoyé un petit enfant !...

Alice, *touchée*. — Allons, allons, ne vous mettez pas dans cet état ! Il m'en a envoyé deux, et je n'en suis pas plus fière.

Mademoiselle. — Deux... c'est moins qu'un, Madame...

Alice, *riant*. — On dit ça ensuite... (*Elle la regarde, puis.*) Oui... enfin, tout ce que je pourrais vous dire ne vous retiendra pas...

Mademoiselle. — Oh ! non, Madame !

Alice, *renonçant*. — Alors !... (*Prise d'une idée.*) Mais, enfin, comment allez-vous vivre ? Vous ne devez pas être très riche ?

Mademoiselle. — Non... je ne suis pas riche... (*Avec un gros soupir.*) et il m'a déjà coûté bien cher... Mais je ne regrette rien ! Oh ! non, je ne regrette rien !... (*Riant de bonheur.*) Oh ! non !...

Alice, *souriant*. — Et moi qui vous prenais pour une vieille fille !...

Mademoiselle, *dans un cri*. — Quelle horreur !... (*Les yeux perdus, extasiée.*) Non... j'ai un petit enfant...

Alice. — Comment allez-vous l'élever ?

Mademoiselle. — Dans un petit coin.... à la campagne. J'ai une belle main, je ferai des écritures pour le notaire, pour le maire, pour le curé, pour qui voudra... J'irai en journées... (*Illuminée.*) Je ne suis pas en peine, oh ! non !... (*Avec un tressaillement.*) Dites !...

Alice. — Quoi ?

Mademoiselle. — A quel âge est-ce qu'ils disent maman ?

Alice, *riant*. — Ça, vous savez, si c'est un garçon, il le dira plus tôt !...

Mademoiselle, *puérilement fière*. — C'est un garçon, Madame...

Alice. — Et il s'appelle ?

Mademoiselle. — André, Madame... Ça veut dire : homme...

Alice, *soupirant*. — Allons... il ne faut pas essayer de vous faire changer d'avis... (*Signe de tête énergique de Mademoiselle.*) Oh ! vous ne rirez pas tous les jours... Il aura des caprices... Il sera malade...

Mademoiselle, *à demi dressée*. — Taisez-vous, Madame...

Alice. — Allons, allons... Ne soyez pas bête... (*Riant.*) Il ne sera jamais malade... (*Mademoiselle fait énergiquement signe que non.*) Et vous serez une mère admirable... (*Elle se lève.*)

Mademoiselle. — Merci, Madame...

Alice, *réfléchit, puis*. — Est-ce qu'il a déjà sa petite voiture, votre André ?

Mademoiselle. — Il l'aura, Madame.

Alice, *très gentiment*. — Voulez-vous me permettre de la lui offrir ?

Mademoiselle *a un léger sursaut, puis très doucement*. — Je vous remercie... mais je préférerais la lui donner moi-même...

Alice, *un peu vexée*. — Je n'insiste pas... Maintenant, quelqu'un peut-être qui va insister plus que moi, pour vous garder, j'entends, c'est Christiane... Vous ne lui avez parlé de rien ?

Mademoiselle. — Non, Madame.

Alice. — Vous feriez mieux... Ma fille est assez grande pour tout comprendre, vous savez...

Mademoiselle. — Je lui parlerai, Madame.

(*A ce moment, la porte de gauche s'ouvre et Christiane entre. Elle a mis la belle robe et elle est éblouissante de jeunesse et de beauté. Et nul plus qu'elle-même n'en a la ferme conviction. Sa figure est radieuse de joie et... d'oubli.*)

Christiane, *entrant comme un mannequin, elle bat la jupe des mains pour la faire bouffer. A Alice.* — Elle faisait mieux sur le lit, hein ?

Alice. — Ne crâne donc pas tant. Quand j'avais ton âge, j'étais trois fois plus jolie que toi.

Christiane, *riant*. — Mais, maman, tu oublies quelque chose...

Alice. — Quoi ?

Christiane, *l'embrassant*. — Tu as mon âge.

Alice, *l'embrasse aussi, puis la repousse*. — Petite horreur ! Qu'est-ce que tu as bu, du pernod ?

Christiane, *riant*. — Avec papa. C'est papa qui m'a habillée... Encore un qui a notre âge, tiens...

Alice, *réservée*. — Oui ?... Enfin ! Mettons oui et non !... (*Changeant de ton.*) Une nouvelle, Christiane... Mademoiselle nous quitte.

Chriistiane, *tressaillant*. — Ce n'est pas vrai !

Alice. — Hé si ! (*A Mademoiselle.*) Je peux lui dire pourquoi ?

(*Mademoiselle hoche la tête silencieusement. Et soudain le visage de Christiane se crispe d'angoisse.*)

Christiane, *à mi-voix*. — Pourquoi ?

Alice. — Parce que, ma chérie, Mademoiselle est une grande cachottière. Figure-toi que ce n'est pas : « Mademoiselle », mais « Madame » et qu'elle a un petit bébé...

(*Un temps.*)

Christiane, *simplement, se dominant*. — Ah ?

Alice, *souriant*. — A la bonne heure, tu es sérieuse, toi... Moi j'ai ri comme une sotte quand elle m'a dit... (*Mais Christiane n'écoute même pas sa mère. Elle demeure immobile, les yeux perdus.*) Elle a un petit bébé...., elle l'avait mis en nourrice et, tout d'un coup elle a découvert que ce n'était plus possible, que sans elle le bébé devait téter de travers et se faire des idées noires... Alors, du coup elle renonce à toi, à tes pompes et à tes œuvres... Tout ce que j'ai pu lui dire ou rien...

Christiane, *dans un cri*. — Maman... (*Un drame immense et rapide se joue dans ce cœur de vingt ans, c'est la minute de tout avouer ou de se taire à*

jamais. Enfin, elle parle.) Il faut laisser partir Mademoiselle...

ALICE, *riant.* — Si c'est comme ça que tu m'aides.

MADEMOISELLE, *doucement.* — Christiane sait bien que ma décision est la meilleure...

CHRISTIANE, *dans un souffle.* — Je n'ai pas dit ça... (*Soudain, avec véhémence.*) Va finir de t'habiller, maman...

ALICE, *étonnée.* — Comment, finir de m'habiller ?

CHRISTIANE, *nerveuse, avec volubilité.* — Si tu te trouves bien maquillée !... Tu es maquillée comme pour aller aux courses. Quand les lustres seront allumés, tu auras l'air d'un grape-fruit...

ALICE, *consternée.* — Tu crois ?

CHRISTIANE, *de plus en plus nerveuse.* — Dame !... Le rachel, aux lumières !... Et tes yeux... Va revoir tout ça, tu me remercieras...

ALICE, *inquiète de son maquillage.* — Tu me fais peur... (*Elle court vers la porte.*) Alors, du rose ?

CHRISTIANE. — Oui, maman, du rose...

(*Alice sort en courant. Christiane demeure immobile, les yeux fixes, les dents serrées. Mademoiselle s'approche d'elle tout doucement.*)

MADEMOISELLE, *à voix basse, très lentement.* — Je vous promets qu'il sera heureux, Christiane... Je ne le quitterai plus, ni un jour, ni une heure... Je le soignerai bien... Et personne, absolument personne, jamais ne saura quoi que ce soit !... Lui non plus, jamais... je vous le jure !... (*Peu à peu les larmes naissent dans les yeux de Christiane. Elle tombe assise sur la chaise à laquelle elle s'appuyait, tandis que Mademoiselle continue.*) Tout de suite, le premier jour, quand vous m'avez parlé... j'ai senti que ce n'était pas à vous, mais à moi que le hasard envoyait ce petit enfant... C'est pour ça que je suis restée..., que j'ai fait ce que j'ai fait..., pour lui..., pour lui tout seul..., vous ne me devez rien.

CHRISTIANE *se dresse tout d'un coup.* — Je le sais. (*Elle ne pleure plus. Son visage s'est refermé. Sa voix est sèche, saccadée.*) Allez-vous-en ! Non, je n'ai rien dit ! Non, je ne dirai rien !... J'ai dix-huit ans, moi ! Je suis belle ! Je suis jeune ! J'aime la vie ! Je veux vivre ! Vivre ! Etre heureuse, être aimée..., rire avec les autres !... (*D'une voix sourde.*) Comme je l'ai détesté, tout ce temps qu'il a été là ! (*Elle se frappe les hanches.*) C'était horrible ! Horrible ! Comme il pouvait m'abîmer !... M'arracher tout ce que j'aime, tout ce que je veux..., tout ce que je retrouve ! J'ai dix-huit ans, moi ! Dix-huit ans ! Et je suis une jeune fille ! (*Violente.*) Vous entendez ? Une jeune fille !

MADEMOISELLE, *doucement.* — Calmez-vous, mon petit, vous le voyez, la vie est bonne !

CHRISTIANE. — Non, elle n'est pas bonne ! Mais elle est belle !... Les autos, les bijoux ! (*Elle achève dans un petit râle sensuel.*) Ah !...

(*Elle court à la glace et, les deux mains aux tempes, s'y regarde longuement, amoureusement. A ce moment, la porte de droite s'ouvre et Maurice entre. Il chante allégrement*).

MAURICE. — « Anges purs, anges radieux. »

CHRISTIANE, *se ressaisissant.* — Tiens, tu chantes maintenant, toi ?

MAURICE. — Tu parles que je chante !... Tu sais qui j'ai rencontré en descendant ?

CHRISTIANE. — Non.

MAURICE. — Valentin, le valet de chambre que papa avait balancé il y a quatre mois.

CHRISTIANE. — Qu'est-ce qu'il fichait ici ?

MAURICE. — Il s'est mis extra, alors il venait servir ce soir. (*Il va en sifflotant remettre le Code pénal à sa place.*) Mais il ne s'est pas senti bien..., alors, il fichait le camp ! Tu parles d'un as !

CHRISTIANE. — Pourquoi, un as ?

MAURICE. — T'as déjà vu un larbin à qui tu dis : « Vous n'auriez pas cinquante mille balles à me prêter ? » et qui te répond : « Avec plaisir, monsieur Maurice ! »

CHRISTIANE, *stupéfaite.* — Valentin t'a prêté cinquante mille francs ?

MAURICE. — Pas prêté... Il m'a vendu cinquante billets pour cent mille balles, payables à trois mois. (*Avec un regard vers Mademoiselle.*) Il n'y a pas que des radins dans la maison...

MADEMOISELLE, *ignorant l'allusion.* — J'ai laissé deux ou trois petites choses dans ma chambre... Je vais les chercher, Christiane. Je peux laisser ma valise ici, ce ne sera pas très long. (*Elle sort.*)

MAURICE, *qui l'a regardée sortir.* — Quoi, elle s'en va, ta chipie ?

CHRISTIANE, *toute pâle.* — Oui, elle s'en va.

MAURICE, *satisfait.* — Eh bien ! bon vent !... C'est pas moi qui courrai après... (*Il regarde Christiane.*) Mince alors, qu'est-ce que tu tiens comme robe !... C'est pas pour dire, mais tu as de la veine d'être ma sœur... (*Il la regarde encore et, moitié blagueur, moitié admiratif.*) Sans blague..., tes épaules et tes petits lolos !

CHRISTIANE, *dans un cri.* — Ah ! f...-moi la paix, dis !...

(*Et, brusquement, elle éclate en sanglots, effondrée dans un fauteuil, la tête dans les mains.*)

MAURICE, *stupéfait.* — Eh bien ! Cricri ?... Qu'est-ce qui te prend ? (*Il essaie de lui relever la tête.*) Eh bien ! En voilà des manières !... Continue, ma fille, tu vas être fraîche pour dîner..., t'auras l'air d'une glace fondue.

CHRISTIANE, *relevant la tête, elle renifle ses larmes, s'essuie délicatement les yeux. Puis elle hausse les épaules.* — Ah ! passe la main, dis !... Je serai plus fraîche que toi !

MAURICE. — Poudre ? (*Il lui tend un petit poudrier plat, en or.*) Je l'ai fauché à Lucienne.

CHRISTIANE, *prenant le poudrier.* — Merci. (*Elle se poudre.*) C'est tes amours, Lucienne, maintenant ?

MAURICE, *avantageux.* — Entre autres...

CHRISTIANE, *regardant le poudrier.* — Il est très bien, je le garde...

MAURICE. — Ah ! non...

(*Il se jette sur elle. Ils se battent en riant. A ce moment la sonnerie du téléphone résonne. Ils continuent à se chamailler sans faire attention.*)

CHRISTIANE. — Lâche ou je te mords...

MAURICE. — Essaye, essaye, que je te tue !

(*Et comme le téléphone continue à sonner, on entend crier de la coulisse la voix d'Alice qui se rapproche.*)

LA VOIX D'ALICE. — C'est pour moi !... C'est pour moi !...

(*Elle entre en courant, suivie de Lucien, maintenant en habit.*)

LUCIEN, *bousculant Alice pour passer le premier.* — Je te dis que c'est pour moi !

(*Ils se disputent le récepteur. Tohu-bohu de Christiane et Maurice se disputant le poudrier, et d'Alice et Lucien se disputant le récepteur.*)

ALICE, *criant aux enfants.* — Cricri ! Maurice !... assez ;

LUCIEN, *criant dans le téléphone qu'il a enfin conquis.* — ! Allô ! allô ! » (*Exaspéré.*) Coupé ! bien entendu !...

(*Il raccroche. Entre Mademoiselle, elle tient un petit paquet à la main.*)

MADEMOISELLE, *doucement.* — Alors, au revoir, Madame...., au revoir, Monsieur...

LUCIEN, *étonné.* — Elle s'en va ?

ALICE, *distraite.* — Oui, oui... je te raconterai... (*A Mademoiselle.*) Vous n'avez pas besoin de partir ce soir, votre chambre est prête, maintenant.

MADEMOISELLE. — Oui, Madame, mais j'ai un train ce soir...

ALICE. — Vous allez être claquée.

MADEMOISELLE. — Oh ! non, Madame !... (*Elle prend sa valise. Elle va à Christiane.*) Allons, au revoir, Christiane...

CHRISTIANE, *dans un souffle.* — Au revoir, Mademoiselle...

(*De nouveau résonne la sonnerie du téléphone, et de nouveau Lucien et Alice se précipitent sur le récepteur. Cette fois c'est Alice qui en prend possession.*)

ALICE. — « Allô !... » (*Aux autres.*) C'est Georges...

LUCIEN. — Qui ça, Georges ?

ALICE. — Je ne sais pas... Un Georges quelconque... (*A l'appareil.*) « Mais, voyons..., mais bien sûr !... Amenez qui vous voulez... Christiane ?... Mais oui, elle est rentrée... Mais oui... Superbe !... Vous voulez lui parler ? Une minute... » (*Elle passe l'appareil à Christiane et, à mi-voix.*) Tâche tout de même de savoir qui c'est...

CHRISTIANE *prend l'appareil.* — « Allô !... allô !... (*Un temps.*) Oh ! Non !... Non ?... Non... (*Très mondaine,*) je me reposais dans le Midi... Papa est toujours le même..., maman aussi..., oui... (*Les trois autres essayent d'écouter à l'appareil et assaillent Christiane de « Qui est-ce ? » Christiane fait signe qu'elle ne s'en doute pas le moins du monde. Cependant Mademoiselle inaperçue, silencieuse, s'est dirigée vers la porte avec sa valise. Elle ouvre la porte sans que personne fasse attention à elle... Elle est sortie.*) Je ne sais pas encore... Mais, à La Baule, probablement... Papa et maman adorent La Baule... »

MAURICE, *se retournant.* — Tiens !... elle est partie, l'autre ?...

(*Christiane tressaille, elle se retourne vers la porte restée ouverte, elle a une légère crispation du visage, mais tout n'est-il pas fini et en ordre, maintenant ? Elle crie dans l'appareil.*)

CHRISTIANE. — « Ne coupez pas !... Non, non... j'écoute... Ah ! vous le connaissiez ?... Mais non, je ne sais rien... (*Et, comme quelqu'un qui reçoit une nouvelle vaguement et légèrement fâcheuse.*) Non !... Ce n'est pas possible !... Vous me raconterez ça ce soir ?... (*Très mondaine.*) A tout à l'heure !... » (*Elle raccroche.*)

ALICE. — Mais qui est-ce, bon sang de bois ?

CHRISTIANE, *nonchalante.* — Georges, j'en connais douze, alors !... (*Elle va devant la glace, se recoiffe posément et, les mains aux cheveux, calme, impassible.*) Vous savez la nouvelle ? Tonio, vous vous rappelez, Tonio Cabreras ?... Il a eu un accident d'auto, la semaine dernière sur la route de Carracas... Il s'est tué sur le coup ! (*Elle quitte la glace, va à son père et, de sa voix la plus douce.*) Sois gentil, papa..., donne-moi une cigarette...

LUCIEN, *solennel.* — Non, mon enfant. (*Ferme.*) Je ne crois pas être un père embêtant, mais tu fumeras devant moi quand tu seras majeure.

ALICE. — Bravo !

(*Ils chantent en chœur* : « Il a très bien parlé... Buvons à sa santé... »

RIDEAU

“ Mademoiselle ”...

Nous sommes contre ces classifications sommaires qui étiquettent le talent des auteurs dramatiques, un peu péjorativement, nous semble-t-il ; les uns seraient « boulevardiers », les autres « d'avant-garde ». Pour nous, et quelle que soit l'expression dramatique utilisée, il y a les bonnes pièces de théâtre et les autres ; d'ailleurs, le temps met, très vite, tout le monde d'accord : les très bonnes pièces deviennent des « classiques » quelle que soit l'appellation contrôlée dont on les a affublées à leur naissance et quel que soit leur genre (poétique, satirique, mélodramatique, philosophique, social, comédie de mœurs, etc.) Labiche a écrit des classiques, Courteline aussi et Giraudoux et Audiberti. Adamov, Beckett, Ionesco écrivent peut-être des classiques ; il y a déjà des classiques de Marcel Achard, de Roussin et d'Anouilh. Quant à Jacques Deval, dont *Ce soir à Samarcande* (notre numéro 36) fut l'un des plus brillants succès des dernières années, et on s'est déjà aperçu, à la faveur de « reprises », que ses pièces d'avant guerre n'avaient pas vieilli (*La Manière forte* - notre numéro 114 - version remaniée de *Dans sa candeur naïve*), le succès exceptionnel remporté à la Comédie-Française par *Mademoiselle* démontre aujourd'hui que, lui aussi, a ses classiques.

La presse, dans son ensemble, applaudit à cette démonstration.

...et la critique

ROBERT KEMP : Quelle jolie pièce !

Quelle jolie pièce ! Vingt-quatre années ont passé sur elle sans la ternir : elle est claire comme un pare-brise ; elle est joyeuse et sautillante comme un merle en liberté ; bavarde et seulement préoccupée de plaisir et d'amuser. Ma mémoire ne me trompait pas. C'est du meilleur Jacques Deval. Elle embaume la jeunesse. Les Comédiens-Français se sont bien divertis en la répétant, j'en suis sûr. Aussi la jouent-ils à merveille, d'une façon éclatante.

(*Le Monde.*)

★

PAUL GORDEAUX :

Un modèle achevé de comédie bien faite.

Comédie de mœurs et comédie de caractère *Mademoiselle* est aussi un modèle achevé de comédie bien faite. Tout est agencé dans ces trois actes avec une précision huilée : les ressorts fonctionnent au moment voulu, avec la force voulue, dans le sens voulu. La densité, le poids de chaque scène sont exactement calculés ; le rythme est soutenu : les couleurs sont justes. Enfin le dialogue, tout en paraissant naturel et vrai, abonde en spirituelles répliques, qui font balle... Créée en 1933, au Théâtre Saint-Georges, *Mademoiselle* n'a rien perdu de son action sur le public. La bonne mécanique s'use peu...

(*France-Soir.*)

★

JEAN GUIGNEBERT :

La meilleure pièce de Jacques Deval.

Les Comédiens-Français viennent d'inscrire à leur répertoire *Mademoiselle* qui est, sans doute, la meilleure pièce de Jacques Deval. Créée, si j'ai bonne mémoire, il y a une vingtaine d'années — et quelle vingtaine d'années ! — cette comédie dramatique a fort bien tenu le coup. Elle n'a ni une ride ni un grain de poussière et garde dans toute leur fraîcheur les qualités qui justifient amplement son entrée au Théâtre-Français. Elle est construite de main de maître. Le dialogue est brillant et souvent étincelant. L'argument échappe à la banalité... Que peut-on demander de plus ?

(*Libération.*)

★

JEAN-JACQUES GAUTIER :

Mademoiselle passe son examen avec succès.

Mademoiselle passe cet examen avec succès. L'ouvrage demeure solide, bien construit ; l'humour, l'observation, l'émotion y sont habilement dosés ; le milieu, tous les personnages et la situation sont admirablement définis au premier acte ; et l'opération s'effectue avec naturel ; les caractères sont fermement dessinés dans l'action et par elle ; si quelques-uns paraissent conformes à la tradition de théâtre, d'autres, comme celui de *Mademoiselle* la vieille fille désireuse d'avoir un enfant par procuration sont étudiés avec soin et ne manquent pas d'originalié ni d'intérêt. L'ensemble des personnages compose une famille parfaitement vivante et plausible. Fait marquant, la pièce n'est pas démodée

(*Le Figaro.*)

★

« T » : « Mademoiselle »... sans une ride.

L'événement n'est pas passé inaperçu et je ne peux que vous le confirmer ; une bonne pièce vient d'entrer au Théâtre. Tout Paris en est bouleversé : il y a de quoi.

Il s'agit d'une « Mademoiselle » qui a moins vieilli que son père, Jacques Deval — et que nous tous. Une comédie fine comme l'ambre et spirituelle en diable avec, comme il se doit, sa minute d'attendrissement.

(*Le Canard enchaîné.*)

★

Il serait injuste de ne pas ajouter que la presse à l'unisson rend hommage à la mise en scène de Robert Manuel, à l'interprétation (notamment de l'extraordinaire Denise Gence qui triomphe après huit ans d'attente), à la Comédie-Française.

Une réussite : LE THÉATRE DES NATIONS

par Paul-Louis Mignon

Les recettes ont mis le théâtre des Nations au premier rang du commerce théâtral parisien. La preuve est faite : une telle institution a son public, mieux elle a le public qu'elle mérite !

★

Le comportement du public occidental à la représentation du *Nô* peut définir le spectateur du Théâtre des Nations.

Il ne sera pas un spectateur comme les autres ; il n'est pas là pour un simple divertissement. Lorsqu'il voit l'acteur japonais interprète d'un *Nô*, il n'est pas seulement déconcerté par la langue ou les sonorités de la musique, il l'est surtout par une conception dramatique et scénique qui lui est aujourd'hui tout à fait étrangère. La lenteur du rythme commence par l'irriter, le symbolisme des attitudes et des gestes demeure pour lui lettre morte ; il ne lui est donc pas possible de participer immédiatement au jeu.

Mais il serait trop sot de ne pas savoir profiter de l'occasion, peut-être unique, qu'il a d'approcher l'art classique japonais, car le Théâtre des Nations est essentiellement un moyen de connaissance, et cette connaissance ne peut se faire que si notre spectateur fait l'effort indispensable de compréhension. Non pas... du japonais ! Mais de ce langage plus général de l'expression scénique. De là l'importance du travail d'initiation qui nous préparera à bien tenir notre rôle de spectateur.

Dès que nous en prenons la peine, en apportant au spectacle une attention faite d'intérêt et de sympathie, voilà que, peu à peu, l'univers dramatique du *Nô* découvre son relief principal : un art tragique s'affirme dont tous les signes, mots et gestes, ont une solennité qui donne à l'attente de l'événement dramatique, puis à l'événement même, un sens, une valeur qu'a perdu notre théâtre de dialogue.

Le plaisir du spectacle au Théâtre des Nations n'est pas donné, il se mérite.

C'est pourquoi, M. A.-M. Julien s'est attaché à favoriser cette recherche du spectateur par des expositions, des conférences, des émissions radiophoniques : pour lui, le Théâtre des Nations est instrument de culture.

Le Théâtre des Nations n'est pas seulement la scène qui réunit les compagnies représentatives des nations du monde entier ; il est plus profondément le théâtre de ces nations, celui où chaque nation s'offre en spectacle, propose dans le jeu de la comédie, son esprit, sa sensibilité, ses mœurs, ses coutumes... Ce n'est pas une formule vide qu'ont défendue les promoteurs du théâtre international, notamment à l'Institut international du Théâtre, en prétendant que l'art dramatique était le moyen le plus efficace pour les hommes de se connaître. Encore ne faut-il pas que le spectateur soit comme le touriste anglais qui, à la vue de la première Française, se persuada que les Françaises étaient rousses, ou comme le touriste français déçu dans ses voyages, de ne pas trouver partout son bifteck pommes frites !

★

La fondation du Théâtre des Nations est évidemment l'événement le plus original, le plus gros de conséquences pour l'avenir de l'art dramatique de ce temps, d'abord par l'exigence qu'un tel théâtre impose aux artistes comme à leur public.

C'est le plus souvent le meilleur d'une production de dix années qu'un pays délègue à ce « rendez-vous des théâtres du monde ». Le verdict de la critique et du public véritablement internationaux que M. A.-M. Julien et ses collaborateurs ont su rassembler au Théâtre Sarah-Bernhardt est de la plus grande importance pour la réputation ultérieure des troupes auprès de leur propre public. De là un esprit d'émulation dans la création dramatique et, pour le spectateur, une habitude de considérer le fait théâtral à un niveau de qualité dont il se souviendra lorsqu'il aura ensuite à apprécier l'activité de ses théâtres.

On ne doit pas craindre pour autant que le jeu dramatique ne soit faussé par le souci d'une grandeur qui se révélerait artificielle. Le théâtre est un art trop vivant pour que la théorie le menace longtemps. Et l'expérience du Théâtre des Nations prouve qu'il est trop divers pour être réduit à quelques formule simplistes.

La confrontation des styles de mise en scène et d'interprétation a mis au contraire en évidence que, à la différence près de pittoresques particuliers, toutes les esthétiques se retrouvaient. Seulement, il arrive qu'un théâtre ait été gêné, retardé, dans son évolution pour des raisons morales, politiques, sociales. Grâce au Théâtre des Nations, les responsables du théâtre de tel ou tel pays ont la possibilité ou même sont obligés de prendre conscience des réformes indispensables.

★

Qu'une semblable institution qui passionne l'opinion internationale existe grâce à l'appui du gouvernement français, de la Ville de Paris et du département de la Seine, nous donne le droit à quelque fierté et doit déterminer nos gouvernants à mettre tout en œuvre pour qu'elle garde sa marque française.

A JACQUES MACÉ
qu'à mon tour j'assure
... de ma fidèle amitié.
F. M.

Comédie en un acte
de Fernand Millaud
Mise en scène
de Marcel Alba

" AU PARADIS "

Premier Prix de la Pièce en un Acte
Théâtre des Arts, 14 mai 1957

Personnages

Pascal, *Aimable commerçant en jouets d'une rue tranquille à Paris. La cinquantaine bien conservée.*	**Fernand Fabre**
Agnès, *La trentaine épanouie. Elle est douce et charmante. Un rayon de soleil.*	**Madeleine Ozeray**
Léonie, *Sa femme. 40 ans. De l'aigreur qui ne vient pas de l'estomac.*	**Mag Avril**
Un client, *Le genre « jovial ».*	**Robert Verany**

Pas de spectacle qui, autrefois, ne comportât ce qu'on appelait un « lever de rideau » : la pièce en un acte possédait ses lettres de noblesse et d'authentiques chefs-d'œuvre ont ainsi vu le jour. Les « Galas de la pièce en un acte », *animés avec tout son cœur par Ange Gilles, se sont donné pour mission de rendre sa place à un genre où les auteurs français se sont singulièrement illustrés de même que les écrivains français dans le conte.*

Pour son premier gala, le Comité de sélection avait retenu quatre pièces, toutes originales, faisant preuve de qualités et chargées de promesses. Le jury — citons au hasard, René Fauchois, Charles Méré, Raoul Praxy, Paul Achard, René Bastien... tous gens de théâtre pour qui les ressources scéniques sont sans secret — devait couronner deux pièces, jugement qui fut entériné par le public.

« Le Paradis », *de Fernand Millaud, est l'une des œuvres qui reçurent ainsi, en même temps que le prix, le plus précieux des encouragements pour un jeune auteur : de ce premier pas peut dépendre toute une carrière, et c'est par là que tous les auteurs doivent être reconnaissants à Ange Gilles de son initiative.*

Le sujet du « Paradis » *est d'une simplicité déconcertante, d'une fraicheur dont nous n'avons plus l'habitude, que soulignait encore l'interprétation en nuances exquises d'une Madeleine Ozeray lumineuse comme son personnage : un couple de boutiquiers, marchands de jouets à l'enseigne du « Paradis », femme acariâtre et mari chimérique ; là-dessus, le rêve pénètre dans le magasin sous les traits d'une cliente peu fortunée en quête d'un cadeau pour l'enfant d'une parente. Du coup, nous voici plongés dans le climat d'une ravissante bluette, chaque mot prononcé par le rêveur et sa cliente résonnant sur le double clavier de la réalité et du songe tel que l'entretient autour de lui un peuple de poupées et de clowns, de trains électriques et de chevaux mécaniques. Au boutiquier éperdu — avec quel tact Fernand Fabre l'a interprété — la jeune fille offre son sourire, sa grâce, son charme. On imaginerait aisément que la scène a pour cadre un autre temps, une autre époque : elle n'en est que plus précieuse justement si l'on évoque tout ce qui, au dehors, attend les deux personnages.*

Cet acte, parce qu'il répond sans doute à l'appel profond de l'individu vers l'espoir et la clarté, a entraîné le soir de la générale l'adhésion sans réserve d'une salle, étonnée d'abord, ravie ensuite.

Francis DIDELOT,
Président du Syndicat des Ecrivains.



(Photo Georges PARENT.)

Toute l'action se déroule de nos jours, à Paris, dans le décor désuet d'un magasin de jouets

De gauche à droite :
Fernand Fabre,
Madeleine Ozeray
et Mag Avril

DECOR

Coin d'un magasin de jouets, dessiné sommairement.

Au fond, un comptoir, précédant des rayons sur lesquels sont posés divers jouets, et particulièrement, des poupées et de grands livres d'images. Devant : deux chaises.

A gauche : entrée générale.

A droite, une autre porte donne sur un escalier supposé qui mène à l'appartement du premier. Une caisse, de dos, dans l'angle.

Scène I

LEONIE, PASCAL

Le rideau se lève sur Pascal fermant la porte de gauche sur un invisible couple de clients. Léonie est assise, narquoise, derrière la caisse.

PASCAL, *s'inclinant.* — Et merci, beaucoup, Messieurs-Dames. Au plaisir de vous revoir... (*La porte tintinabule en se refermant.*)

LÉONIE. — Et patati et patata ! Tous ces salamalecs pour 200 balles !

PASCAL. — Je crois qu'il faut être poli avec tout le monde, Léonie. Petit client deviendra grand.

LÉONIE. — Tu parles ! Moi, je vois la recette du jour : 3.400 francs. Avec les frais, les charges, les impôts, les...

PASCAL, *doucement.* — Je sais, je sais...

LÉONIE. — Tu sais ! tu sais ! Et alors, qu'est-ce que tu fais pour changer la situation, Pascal ?

PASCAL. — Je suis poli avec tout le monde.

LÉONIE, *le parodiant.* — « Je suis poli avec tout le monde ! » Tu ferais mieux d'être mal élevé. On ne sait jamais, ça pourrait réussir.

PASCAL. — Je te fais remarquer, d'une façon relativement amicale, que toi aussi, Léonie, tu travailles dans le magasin, et, bien que tu sois là, il n'y a pas davantage de rentrées.

LÉONIE. — J'ai jamais pu m'habituer à ce métier !

PASCAL, *sans élever le ton.* — Je l'avais pourtant déjà quand nous nous sommes mariés...

LÉONIE. — Oui, mais tu m'avais juré de faire fortune !

PASCAL. — Je t'avais « promis » de « gagner » de l'argent. Ce n'est pas pareil.

LÉONIE. — Eh ben ?

PASCAL. — « Eh ben ! » pour parler comme toi, j'en gagne.

LÉONIE, *levant et abaissant les bras avec fatalisme.* — Tu me tueras !

PASCAL, *calme.* — Chasse vite cette image de mon esprit, Léonie...

LÉONIE. — Oh ! tu en serais capable ! je te connais !

PASCAL. — Assez mal d'ailleurs.

LÉONIE. — Quand j'étais jeune fille...

PASCAL. — Autre image à chasser...

LÉONIE. — Je rêvais d'un mariage riche, d'un homme grand, beau, fort, généreux !

PASCAL. — Moi, je t'ai épousée comme tu étais et parce que je t'aimais...

LÉONIE. — J'étais la plus jolie fille du village !

PASCAL. — Gigors, Basses-Alpes, cinq cent vingt-trois habitants... les jours de marché.

LÉONIE. — Oui, et alors ?... Ah ! si j'avais pu prévoir la vie qui m'attendait ici avec toi !

PASCAL. — Personnellement, je n'ai pas été *tout le temps* malheureux.

LÉONIE. — Tu en as de la chance !

PASCAL. — C'est vraiment une façon de parler !

LÉONIE. — Tu veux que je te dise ?

PASCAL. — Je n'y tiens pas du tout...

LÉONIE. — Tu es un minable, un aigri, un raté !

PASCAL. — A ce cri du cœur, permets-moi de répondre. Je suis d'accord pour le minable, et sans doute, à ton point de vue, pour le raté. Mais pas du tout pour l'aigri.

LÉONIE. — Je ne vois pas la différence !

PASCAL. — C'est une nuance, c'est pourquoi elle t'échappe. L'aigri est celui dont le caractère s'est durci parce qu'il envie le voisin et regrette quelque chose. Or, je n'envie personne et je ne regrette rien. Même pas d'avoir demandé ta main, et, qui plus est, de l'avoir obtenue. Je ne regrette pas d'être un modeste commerçant en jouets dans une rue quiète de Paris. Je ne regrette pas de recevoir cette clientèle aimable et humble du quartier, fût-ce pour un modique achat de francs 200. Je ne regrette pas de vivre au milieu de ces petits objets colorés et drôles qui suscitent l'inquiétude des parents et font joliment briller la prunelle des enfants...

LÉONIE, *comme une insulte.* — Poète, va !

PASCAL. — C'est beaucoup d'honneur, et je t'en remercie. Non, vois-tu, j'ai beau chercher, je ne regrette rien... Tu ne m'en voudras pas trop, j'espère ?

LÉONIE, *désemparée.* — Tu vas tout de même pas me dire que tu es heureux ?

PASCAL. — Je n'irai pas jusque-là pour ne pas te blesser. Mais il est certain que je me suis créé tout seul une sorte de bonheur à ma mesure...

LÉONIE. — Sans moi ?

PASCAL. — A tes côtés. Tu me comprends ?

LÉONIE. — Absolument pas !

PASCAL. — Je l'espérais secrètement...

LÉONIE. — Quand tu auras fini de te payer mon portrait !

PASCAL. — J'ai si peu d'argent, tu l'as dit toi-même...

LÉONIE, *furieuse.* — Et d'abord, tu n'as pas le droit d'avoir un bonheur tout seul ! Ah ! non, par exemple ! Il ne manquerait plus que ça ! Alors, toi, tu serais content de vivre, pendant que moi, toute la journée, je m'em... je m'em... poisonne ?

PASCAL. — Déception ! J'attendais un autre mot !

LÉONIE. — Ne me pousse pas à bout, tu le regretteras !

PASCAL, *doucement.* — Je t'ai déjà expliqué que je ne regrettais rien...

LÉONIE. — Et dire que j'ai vécu toute ma vie avec... ça ! Que je t'ai été fidèle ! Car, tu m'entends, Pascal : JE T'AI ETE FIDELE !

PASCAL. — Hé ! je le sais bien ! Et ça fait 30 ans que ça dure !... et 30 ans que tu m'envoies périodiquement ta fidélité à la figure.

LÉONIE. — Et tout ça pour quoi ? Pour rien !... Je suis devenue une vieille femme. Mais je m'en console en te regardant ! Ah ! si tu pouvais te voir !

PASCAL, *galant.* — Mais je me vois, Léonie, dans le miroir de tes yeux...

LÉONIE, *déchaînée.* — Oh ! toi ! et ton calme exaspérant ! Ta bonne éducation ! Ta licence... en je ne sais plus quoi !

PASCAL. — En histoire. « Madame, tout est perdu, fors l'honneur. »

LÉONIE. — Qu'est-ce que tu racontes ?

PASCAL. — François Ier à sa mère, après la bataille de Pavie, 1525.

LÉONIE. — Et tes citations à la gomme ! Et tes manières d'homme du monde à la manque ! Et... Tiens ! je préfère m'arrêter...

PASCAL. — Je vois mal ce que tu pourrais ajouter.

LÉONIE. — Beaucoup de choses, mais je m'abstiens. Je finirais par me mettre en colère. (*Amorçant sa sortie vers la droite.*) Je monte préparer le dîner... puisque je suis aussi la cuisinière !

PASCAL. — Excuse-moi de ne pouvoir t'en offrir une..., mais cette situation existe dans d'autres ménages.

LÉONIE. — Inutile de discuter, tu auras toujours le dernier mot. Mets de l'ordre pendant ce temps, boucle le magasin, et ne viens pas me rejoindre avant un bon quart d'heure. Je déteste t'avoir entre les jambes dans la cuisine.

PASCAL, *rapide et léger.* — Dans la chambre aussi...

LÉONIE. — Quoi ?

PASCAL. — Rien, Léonie, rien...

LÉONIE. — Encore une citation historique ?

PASCAL. — Elle mériterait de l'être !

LÉONIE. — Je te la laisse.

PASCAL. — Je la garde d'ailleurs pour moi. Va éplucher les tubercules pendant que je range et boucle le magasin de tes rêves...

LÉONIE, *sarcastique.* — Tu parles d'un nom de magasin : « AU PARADIS » ! C'est au moins toi qui as trouvé ça !

PASCAL, *doucement.* — Mes parents, Léonie. C'était un nom de l'époque. Un peu ridicule et attendrissant, je te le concède, mais l'enseigne de cette boutique correspondait à leur bonheur. Ils étaient vraiment ici au Paradis.

LÉONIE. — Mince de paradis ! J'l'appellerais plutôt l'enfer !

PASCAL. — Mettons, veux-tu, le purgatoire. Et va, maintenant, préparer un de ces succulents festins dont tu as le secret.

LÉONIE. — Pommes de terre bouillies et jambon. Reste un bout d'fromgi.

PASCAL. — Un vrai banquet ! Comment fais-tu pour te renouveler ainsi ?

LÉONIE. — J'me casse pas l'pot. (*Amorçant sa sortie.*) A tout à l'heure... (*Un temps, et avec force.*) Poète !

PASCAL. — A tout de suite... (*Idem et d'un ton neutre.*) Chérie !

(*Léonie sort.*)

Scène II

PASCAL, *seul, puis* AGNES

PASCAL, *marche de long en large, déclamant, telles des injures insolites.* — Roncevaux : 778 !... Americo Vespucci : 1451 !... Henri VIII : 1491 !... Héricourt : 1871 !... (*Il se calme et s'arrête.*) Là ! Je me sens mieux ! Il fallait que ces choses-là fussent dites... Maintenant, ça va, je suis plus calme...

(*Il va ranger trois ou quatre jouets déplacés, puis se dirige vers la porte qu'il s'apprête à fermer, lorsqu'elle s'ouvre devant une charmante jeune femme d'une trentaine d'années.*)

Vous arrivez à la limite, Madame, j'allais fermer...

AGNÈS. — Oh ! mais je ne veux pas vous déranger. Je reviendrai demain...

PASCAL. — Entrez, je vous en prie, je vais vous servir.

AGNÈS. — Je vous remercie, vous êtes très aimable.

PASCAL. — Toujours poli avec la clientèle, Madame. Que désirez-vous voir ?

AGNÈS. — J'aurais voulu offrir quelque chose à une fillette de sept ans..., mais je ne sais que prendre...

PASCAL. — Sept ans ? Voyons... cette jeune personne aime-t-elle la lecture ?

AGNÈS, *souriant.* — Mon Dieu ! pas tellement !

PASCAL. — Pas tellement ? Oui, bien sûr. (*Prenant un grand livre d'images.*) Mais, peut-être, qu'un grand livre d'images en couleurs avec un peu de texte, lui plairait ?... Si vous voulez jeter un coup d'œil pour vous rendre mieux compte ?... Cela conviendrait sans doute à votre petite fille.

AGNÈS. — Mais, ce n'est pas ma...

PASCAL. — Oh ! pardon !...

AGNÈS, *souriant.* — Il n'y a pas d'indiscrétion, il s'agit de ma nièce. (*Avec quelque mélancolie.*) Je n'ai pas d'enfant..., mais je connais bien ses goûts. Et, justement, voyez-vous, je ne pense pas que ce livre, bien que fort joliment illustré, puisse susciter son jeune intérêt...

PASCAL. — Qu'à cela ne tienne, la maison ne manque pas d'articles. Et puisque nous nous adressons à une petite fille, pourquoi ne pas envisager une poupée ? (*Il se dirige vers un rayon de poupées.*)

AGNÈS. — Aie !

PASCAL, *se retournant.* — Vous vous êtes fait mal, Madame ?

AGNÈS. — Du tout ! C'est le prix que je redoute !

PASCAL. — Evidemment, un modèle de qualité n'est pas toujours bon marché..., mais nous en avons à tous les prix.

AGNÈS, *désignant une belle poupée.* — Celle-ci, par exemple ?

PASCAL. — Ah ! comme je suis navré que vous ayez indiqué cette poupée-là !

AGNÈS. — Et pourquoi donc ?

PASCAL. — Parce que vous avez choisi la plus belle de la collection, donc, la plus onéreuse.

AGNÈS, *souriant.* — Ça ne m'étonne pas du tout ! J'ai toujours le chic pour ça !... Dans une vitrine, mon choix se porte instinctivement sur l'article le plus cher ! Je ne regarde le prix qu'après...

PASCAL. — Mon Dieu, Madame ! cela prouve que vous avez bon goût... et si une légère diminution pouvait vous être agréable...

AGNÈS. — Je vous remercie, mais vous ne diminuerez jamais assez pour la mettre à ma portée !

PASCAL, *s'inclinant.* — La poupée et moi le regretterons, Madame... (*Regardant autour de lui.*) Que pourrais-je encore vous proposer qui puisse faire cadrer vos souhaits avec, comment dirais-je, vos disponibilités.

AGNÈS. — Voilà un bien grand mot pour un bien petit porte-monnaie !

PASCAL. — Et si nous inversions le problème, Madame ? Voulez-vous me dire ce dont vous pourriez disposer, sans vous gêner, et je vous dirai ce que je peux vous offrir ?

AGNÈS. — Vraiment, Monsieur, vous me rendez confuse ! Si tous les commerçants étaient comme vous !...

PASCAL, *galant.* — Si toutes les clientes étaient comme vous !... Vous excuserez la fadaise du propos, Madame, mais c'était vraiment trop tentant ! J'ai succombé à la facilité. Veuillez ne pas m'en tenir rigueur.

AGNÈS. — Il ne manquerait plus que ça ! Vous me recevez après l'heure de fermeture, vous m'accueillez aimablement, vous ne savez que faire pour m'être agréable !... J'aurais mauvaise grâce vraiment à vous en vouloir !

PASCAL. — Vous êtes charmante. Et vous m'autoriserez à ne pas m'excuser cette fois-ci..., mais peut-être êtes-vous fatiguée, si vous voulez bien vous asseoir un instant ? (*Il lui indique la chaise.*)

AGNÈS. — J'ai bien envie d'accepter !

PASCAL, *avançant le siège.* — Voilà une envie bien facile à satisfaire. Je vous en prie...

AGNÈS, *s'asseyant.* — Merci mille fois, Monsieur...

PASCAL. — C'est beaucoup trop, Madame !... Voyons notre problème maintenant. Vous avez donc une fillette... je veux dire, une nièce qui a juste l'âge de raison... (*Soudain.*) Mais, au fait, si je puis me permettre, vous me dites ne pas avoir d'enfant, il serait donc plus correct de ma part, de vous appeler Mademoiselle ?

AGNÈS. — Non, cher Monsieur, c'est « Madame » qui convient. J'ai... j'ai été mariée... autrefois. Cela a été une erreur. Nous sommes séparés. Une histoire assez triste..., mais nous n'avons heureusement pas eu d'enfant...

PASCAL, *enchaînant avec douceur.* — ... et vous avez tout naturellement reporté cette affection sur votre petite nièce. Je vous comprends parfaitement..., car je n'ai pas non plus d'enfant... ni même de nièce...

AGNÈS. — Oh ! comme c'est désolant qu'un aimable marchand de jouets comme vous n'ait pas d'enfant !

PASCAL. — Oui, c'est une autre histoire triste... et le plus triste de l'histoire, c'est qu'elle dure toujours... Vos confidences, Madame, m'amènent à vous faire les miennes. (*Un temps.*) Quelle étrange cliente et quel étrange commerçant nous faisons !

AGNÈS, *avec un petit sourire doux.* — La sympathie née d'un soir d'été en est la cause... ; cette heure un peu mélancolique où vous alliez fermer... et où, moi-même, je vais retrouver ma solitude...

PASCAL. — Et moi, ma... qui est au premier...

AGNÈS, *se levant.* — Peut-être n'aimerait-elle pas

voir ici une femme en train de bavarder avec son mari ?

PASCAL. — Oh ! « son mari », il l'est bien peu, Madame. Restez assise, je vous en prie... et ne vous préoccupez pas des pensées, généralement cruelles, de celle dont nous parlons... à tort. Ne gâchons pas le paysage. Les quelques minutes que vous m'accordez vont devenir de bien beaux souvenirs.

AGNÈS. — Je crois bien que je vais vous devoir les mêmes...

PASCAL. — Oh ! à mon âge, Madame !..., mais je crois que nous nous égarons !...

AGNÈS. — En effet. Revenons plutôt à l'objet de ma visite.

PASCAL, *fataliste*. — Revenons-y, Madame, et excusez cet intermède qui manquait visiblement de gaieté... Donc, pas de livres ni de poupées, pour des raisons diverses. Peut-être, Madame votre sœur a-t-elle un petit jardin ?

AGNÈS. — C'est une petite aide-comptable, Monsieur.

PASCAL. — Donc, pas de jardin. Nous avançons avec quelque difficulté, mais nous avançons.

AGNÈS. — Je vous fais perdre votre temps !

PASCAL. — Du tout, Madame, du tout. Il est d'ailleurs fait pour cela. Vous avez pris la précaution de venir à un moment de la journée où la foule n'envahit pas mon magasin. Elle l'envahit rarement, pour être franc. Vous savez, il n'y a jamais grand monde... au « Paradis » !... Oui, c'est l'enseigne originale de cette boutique où j'ai plaisir à vous recevoir. Et vous êtes, sans le savoir, dans ce paradis des enfants, comme ma jolie récréation...

AGNÈS, *souriant*. — Vous voyez bien que vous avez eu tort de parler de votre âge...

PASCAL. — C'est votre jeunesse qui déteint sur moi.

AGNÈS. — Voilà un bien charmant compliment. Et je ne savais pas ce pouvoir.

PASCAL. — Vous en avez bien d'autres, Madame. Et si je vous connaissais davantage, et depuis plus longtemps, je vous répondrais différemment...

AGNÈS, *gentille*. — Eh bien ! Imaginons-le un instant.

PASCAL. — Ah ! vous me tentez ! Mais je crains de vous faire rougir !

AGNÈS. — Le soir tombe. Vous ne verrez sans doute rien...

PASCAL. — Alors, Madame, si vous me guidez vers ce chemin, je suis bien capable de vous dire la joie que j'éprouve à vous voir ici... à ce rendez-vous que nous n'avons pas pris et auquel nous nous sommes cependant mystérieusement rendus... Il y a peu de temps encore, j'ignorais votre existence, et déjà, j'ai comme une angoisse à la pensée que, peut-être, je ne vais plus vous revoir !

AGNÈS, *manquant de force*. — Taisez-vous !

PASCAL. — Vous m'avez autorisé à parler, il est bien difficile maintenant de m'arrêter !

AGNÈS. — Je sais, d'avance, ce que vous allez dire... et il serait prudent de ne pas aller plus loin...

PASCAL. — Oui, il serait prudent. Mais faut-il l'être ?

AGNÈS. — Il le faut. Je ne suis pas très convaincue en vous le disant, mais je sens qu'il faut que je vous le dise... Vous sentez bien, n'est-ce pas, que moi aussi, je suis troublée... Pourquoi le hasard m'a-t-il conduit ici ? J'aurais tout aussi bien pu me rendre dans le magasin à côté.

PASCAL, *souriant*. — Oui, mais vous n'auriez certainement pas trouvé ce que vous cherchiez. C'est une charcuterie !

AGNÈS. — C'est ça, sourions, cela nous détendra... et permettez à votre nouvelle amie d'enfance de redevenir acheteuse.

PASCAL. — La récréation aura été de courte durée !

AGNÈS. — C'est mieux ainsi. Donnez-moi n'importe quoi, et je vais partir...

PASCAL, *pincé*. — Ne vous croyez surtout pas obligée d'acheter !

AGNÈS, *souriant*. — Et vous, ne vous croyez pas obligé de prendre ce ton-là ! Vous allez me faire croire que vous avez mauvais caractère.

PASCAL. — Voilà ce qui serait bien dans le fond ! Croyez que j'aie mauvais caractère, et moi je vais croire que vous avez tous les défauts ! Comme cela, nous n'aurons aucun regret.

AGNÈS. — Ce serait trop simple... Allons ! proposez-moi vite quelque chose !

PASCAL. — Restez !

AGNÈS. — ... quelque chose à acheter. Ne faites pas semblant de ne pas comprendre. Je vais bientôt disparaître...

PASCAL. — Comme une fée...

AGNÈS. — Vous enjolivez la vérité. (*Prenant un jouet.*) Combien ce « Donald » ?

PASCAL, *ahuri*. — Quoi ?... Ah ! ce... Mais je n'en sais rien !

AGNÈS. — C'est exactement dans mes prix ! (*Désignant un jeu.*) Et ce jeu intitulé « Les Ménages » ?

PASCAL. — C'est complètement idiot !

AGNÈS. — Vous ne vantez vraiment pas votre marchandise !

PASCAL. — Comme si j'avais la tête à ça !

AGNÈS, *continuant à regarder le jeu, parce qu'il faut qu'elle continue ainsi*. — Il y a des photos d'hommes et de femmes... Quel est le principe ? (*Gentiment devant l'air boudeur de Pascal.*) Vous savez que je ne m'en irai pas avant que vous m'ayez expliqué ce jeu ?

PASCAL, *souriant à son tour*. — Quelle exquise menace ! Mais je ne vais rien vous expliquer du tout à ce compte-là !

AGNÈS, *avec douceur*. — Pour que je reste ?... jusqu'à ce que « quelqu'un » descende ?

PASCAL. — Vous avez raison. Ça n'arrangerait absolument rien. (*Prenant le jeu.*) Eh bien ! ce jeu subtil des ménages se compose de vingt photos : dix hommes et dix femmes. Chaque personnage a un métier propre, un caractère défini et un âge différent. Le jeu consiste à établir des mariages harmonieux. (*Furieux.*) Des mariages harmonieux !

AGNÈS. — Par exemple, cette dame de vingt-cinq ans, bouchère et énergique... et ce « Fort des Halles » de trente ans, assez bien de sa personne ?

PASCAL. — Si vous voulez. Toutes les combinaisons sont possibles. (*Sardonique.*) Mais il est bien plus drôle de marier (*Désignant une image.*) un commerçant de la quarantaine, ce bonhomme-là, qui aime son métier... avec cette... mégère de quarante-cinq ans, qui déteste cordialement et le mari et le métier!

AGNÈS, *doucement*. — Alors que la logique serait

d'unir ce même commerçant avec cette charmante institutrice de trente ans, n'est-ce pas ?

PASCAL, *transporté*. — Vous êtes institutrice ?

AGNÈS. — Je parle du jeu !

PASCAL. — Au diable, le jeu ! Moi, je parle de vous ! Vite ! Dites-moi ce que vous faites dans la vie... pour que je puisse au moins vous imaginer dans votre décor familier !

AGNÈS. — Eh bien ! j'exerce une activité qui m'apporte heureusement quelque joie, puisque je suis bibliothécaire...

PASCAL. — Ah ! le joli métier ! Et comme il vous va bien ! Et combien il m'incite à insister avec mauvais goût pour prolonger cette entrevue !

AGNÈS, *se levant*. — Elle n'a que trop duré, je crois. Et avant que nous nous apercevions que nous étions totalement faits l'un pour l'autre, il vaut mieux couper court et fuir cette attirance charmante, mais dangereuse.

(*Pascal va pour répondre, mais la clochette de l'entrée tinte, et voici que pénètre un client arborant un large sourire.*)

Scène III

PASCAL, AGNES, LE CLIENT

PASCAL. — Ah ! celui-là choisit bien son moment !

LE CLIENT, *enlevant son chapeau*. — J'ai bien l'honneur ! C'est ici le « Paradis » ? (*Il rit.*)

PASCAL. — Je m'excuse, Monsieur, mais le magasin est fermé.

LE CLIENT. — J'ai peine à le croire, puisque je suis entré. Et, d'ailleurs, le « Paradis » ne ferme jamais !

PASCAL. — Je m'apprêtais à mettre le loquet...

LE CLIENT. — A quelque distance de la porte, à ce que je vois !

PASCAL. — Mais enfin, Monsieur, puisque je vous dis...

AGNÈS, *s'avance en souriant*. — Nous allons nous faire un plaisir de vous servir, Monsieur. Toujours poli avec la clientèle, telle est la devise de la maison.

LE CLIENT. — Ah ! heureusement qu'elle est plus aimable que vous, votre femme !

(*Pascal et Agnès se regardent saisis, puis sourient.*)

Je voudrais bien voir un train électrique, si vous n'y voyez pas d'inconvénient...

AGNÈS. — Mais certainement. C'est d'ailleurs une spécialité de la maison. (*Vers Pascal.*) Je crois qu'on les a changés de place, hier...

PASCAL, *souriant*. — En effet, je vais TE les montrer...

AGNÈS, *malgré elle*. — Oh !

PASCAL. — Justement, ils sont en haut...

AGNÈS, *jouant le jeu*. — Je les vois, ne TE dérange pas ! (*Elle réussit à prendre une boîte, l'ouvre et la montre au client.*) Voici un modèle qui plaît beaucoup, Monsieur... D'ailleurs, la marque seule est une garantie, n'est-ce pas ?... Regardez le fini de la locomotive, la ligne des tenders, la précision des wagons !...

LE CLIENT. — Drôlement bien ! Et, il y a combien de mètres de rails ?

AGNÈS, *sans se démonter*. — Une bonne longueur, Monsieur.

PASCAL. — Cinq mètres, Monsieur...

AGNÈS, *enchaînant*. — Cinq mètres, mais quels mètres ! quelle solidité ! et quelle trempe ! En véritable acier de Longwy ! Touchez-moi ça ! La S. N. C. F. n'en emploie pas d'autres. Vu ? (*Elle referme rapidement la boîte.*) Parfait. Vous nous excuserez de ne pas l'essayer ce soir, étant donné l'heure tardive, mais la marque et nous-mêmes vous garantissons le parfait fonctionnement de l'article. Et avec ça, Monsieur ?

LE CLIENT. — Et avec ça, je voudrais bien connaître le prix ?

AGNÈS. — Rien de plus naturel. Mon m... (*Elle va pour dire « mon mari », mais « bifurque »*) monsieur va vous répondre...

PASCAL, *souriant*. — Tu aurais aussi bien pu le dire... chérie !

AGNÈS. — Les questions d'argent, tu sais...

LE CLIENT. — Marrants ! Y sont marrants !

PASCAL. — 8.300 francs, Monsieur.

LE CLIENT, *s'arrêtant « pile » de rire*. — Beaucoup moins marrant, beaucoup moins ! Vous acceptez les chèques ?

PASCAL. — Ce n'est guère l'usage dans le petit commerce.

LE CLIENT. — Et dans le grand, alors ?

PASCAL. — Je ne suis pas qualifié pour répondre, Monsieur.

LE CLIENT, *sortant un billet froissé*. — Tenez ! Vous avez de la veine ! J'ai justement un billet de 10.000. Il est à vous !

PASCAL, *prenant le billet et allant vers la caisse*. — Pas entièrement. Je vous rends aussitôt la monnaie.

AGNÈS. — Je vous fais un paquet pendant ce temps, Monsieur ?

LE CLIENT, *lancé*. — Inutile, je vais m'en servir tout de suite... enfin, je veux dire, le petit va s'en amuser...

AGNÈS, *gentille*. — Vous lui expliquerez la manière de s'en servir...

LE CLIENT. — Voilà ! (*A Pascal.*) Très bien, votre femme, très bien ! Très fine ! La lâchez pas, mon vieux !

PASCAL. — Ce n'était justement pas mon intention. (*Lui rendant la monnaie.*) Nous disons : 8.300... et 200 = 8.500... et 1.500 : 10.000. Voici, Monsieur, avec nos remerciements conjugués...

LE CLIENT. — Vous voulez dire : conjugaux !

PASCAL. — Bien entendu...

AGNÈS, *allant vers la porte*. — Par ici, Monsieur... Merci de votre visite. Vous connaissez la maison maintenant. Nous serons toujours heureux de vous servir...

LE CLIENT. — Je reviendrai ! Je reviendrai !... Mes hommages, Madame. Et compliments !... Monsieur !

PASCAL, *s'inclinant*. — Monsieur !...

(*Le client sort.*)

Scène IV

PASCAL, AGNES

Ils se regardent et rient.

PASCAL. — Vous êtes merveilleuse !

AGNÈS. — J'ai peut-être raté ma vocation !

PASCAL. — En vérité, vous devez savoir tout faire. Comme vous avez ensoleillé cette pièce en quelques minutes ! J'avais l'impression que vous étiez là depuis toujours...

AGNÈS, *avec un adorable sourire.* — Vous êtes un gentil poète !

PASCAL. — Ah ! de vous, je veux bien accepter le mot. Je le trouve ravissant... Comme vous avez eu raison de ne pas le mettre dehors, puisqu'il a cru que nous étions mariés !

AGNÈS. — Oui, parlons-en ! Vous ne vous êtes pas privé de me tutoyer, vilain !

PASCAL. — Mais toi non plus !

AGNÈS. — C'est vrai, j'ai joué le jeu.

PASCAL. — Dommage qu'il ne s'agissait que d'un jeu !... Depuis le peu de temps que nous nous connaissons, nous sommes passés de l'indifférence à la sympathie, de la sympathie à l'intérêt, et, de là, à une... affection soudaine qui ne peut pourtant pas, à mon âge surtout, s'appeler le « coup de foudre » !

AGNÈS. — Je vois mal comment l'appeler autrement...

PASCAL, *portant la main à sa tête.* — Mais je ne sais plus où j'en suis vraiment ! Vous créez un climat de bonheur avec une si charmante facilité ! Et ce sentiment insolite que nous éprouvons, nous l'avons ressenti aussi bien au bord de l'émotion que dans le sourire. Nous avons ri, tout à l'heure, comme des enfants !

AGNÈS. — La proximité des jouets, sans doute...

PASCAL. — Non, tout vous revient entièrement. Comment peut-on s'entendre aussi parfaitement ! Il y a là une sorte de miracle qui nous échappe (*Se rapprochant d'elle.*) mais qui se renouvellera, j'en suis sûr, chaque fois que nous nous verrons...

AGNÈS. — On ne crée pas de miracle à volonté. Si j'avais un moment de faiblesse maintenant, j'aurais demain une réaction de défense, et je ne viendrais pas au rendez-vous promis... (*Et, comme il ne dit rien.*) Laissez-moi réfléchir, voulez-vous, à cette situation qui sort de l'ordinaire.

PASCAL. — Vous me laissez un espoir, merci ! (*Il va prendre la belle poupée du début.*) Tenez ! réfléchissez à deux et prenez cette poupée qui vous plaisait tout à l'heure...

AGNÈS. — Mais, jamais de la vie ! Il n'y a pas de raison !

PASCAL. — Oh ! si, il y en a ! La première, importante pour moi, est, qu'en voyant ce jouet, vous penserez à moi. Vous voyez, c'est un cadeau égoïste.

AGNÈS. — Mais je ne peux pas accepter un cadeau d'un tel prix, voyons !

PASCAL. — D'un tel prix ? Mais quel prix ? Qui a parlé de prix ?... Je devais avoir un pressentiment, puisque je ne vous ai rien dit quand vous me l'avez demandé. Je puis donc vous l'offrir, puisque vous ne verrez jamais l'étiquette. (*Il l'arrache d'ailleurs rapidement.*)

AGNÈS. — Je ne sais plus que dire !

PASCAL. — C'est parfait comme cela. Et ne me dites surtout pas merci. Ce cadeau est bien dans la ligne de notre situation inhabituelle, puisque généralement un homme offre plus volontiers à une dame un parfum ou un bijou. Mettons qu'il s'agisse d'un présent symbolique...

AGNÈS. — Ma sœur va se demander comment je peux apporter une telle poupée à sa fille !

PASCAL. — Vous lui direz que c'était une occasion à ne pas laisser perdre... peut-être un solde... Voulez-vous que je lui enlève un petit bout du doigt de pied pour faire plus vraisemblable ?

AGNÈS, *serrant la poupée.* — Mais non, alors !... Je dirai à ma sœur qu'il s'agit d'un cadeau d'un charmant commerçant devenu fou !

PASCAL. — Trop raisonnable, au contraire, puisqu'il vous laisse partir !

AGNÈS. — Et vous, que raconterez-vous à celle que, par pudeur, je nommerai la... directrice ?

PASCAL. — Veuillez ne pas vous soucier de cette question, Madame... « Madame » ! c'est vraiment trop bête de vous appeler ainsi !

AGNÈS. — Mon prénom est si ridicule !

PASCAL. — Quelle joie ! le mien aussi ! Comme tout nous rapproche ! Je vous aide, voici le mien... Pascal ! Excusez du peu !

AGNÈS. — Je porte un nom désuet comme quelques-uns de vos jouets... Agnès.

PASCAL. — Mais c'est charmant, Agnès !

AGNÈS. — Vous l'auriez dit pour Ursule ou Valérie, parce que vous êtes un ami indulgent...

PASCAL. — Du tout. Agnès « la flamme pure » !

AGNÈS. — Agnès... l'ingénue qui ne l'est plus...

PASCAL. — Ce qu'il faut entendre !... Jusqu'à nos prénoms d'autrefois qui paraissent vouloir nous réunir !

AGNÈ. — N'allons pas plus avant, nous risquerions de trouver d'autres points communs...

PASCAL. — Et vous le craigniez ?

AGNÈS. — Cela ne nous mènerait nulle part... Me permettez-vous de partir, maintenant ?

PASCAL. — Ah ! si vous m'en demandez la permission, vous connaissez ma réponse !

AGNÈS. — Ne m'enlevez pas ce qu'il me reste de courage... Tournez la tête, je vais essayer de sortir le plus discrètement possible...

PASCAL. — Non, ne m'enlevez pas cette dernière triste joie. (*Montrant la poupée.*) D'ailleurs, j'ai encore un mot à ajouter sur cet objet que vous tenez dans vos bras... et que je remplacerais bien volontiers !

AGNÈS, *avec un tendre reproche.* — Voyons !

PASCAL. — Oui ne nous égarons pas... J'ai omis de vous signaler que cette poupée était douée de la parole...

AGNÈS, *ravie.* — Non !

PASCAL. — Mais oui, elle est perfectionnée !

AGNÈS. — Et que dit-elle ? Papa ? Maman ?

PASCAL. — Mieux encore ! Elle est extraordinaire !

AGNÈS. — C'est pas possible !

PASCAL. — Si ! Tenez ! Approchez-la donc de votre oreille et écoutez...

AGNÈS, *obéit et écoute un instant.* — Mais je n'entends rien ! Il faut peut-être la pencher ?

PASCAL, *la lui prend.* — Permettez ? (*Il écoute.*) Et pourtant elle parle !

AGNÈS, *sourit et entre dans le jeu.* — Eh bien alors, dites-moi ce qu'elle vous murmure...

PASCAL. — Une seconde, j'écoute... Elle dit... elle dit qu'elle est heureuse d'avoir été choisie par vous...

AGNÈS, *souriant.* — Vraiment, elle dit cela ?

PASCAL. — Oui, et que sa mère — ça doit être vous — va rencontrer un jour un Monsieur... d'un certain âge... assez bien conservé encore, paraît-il, qui...

AGNÈS. — Je ne vois pas du tout qui ça peut être !...

PASCAL. — Excusez-moi, mais elle allait me le dire, quand vous avez parlé en même temps qu'elle...

AGNÈS. — Redonnez-la-moi, je crois que je l'entendrai aussi maintenant... (*Elle la prend dans ses bras et d'une voix douce.*) En effet, voyez ! sans même que je la porte à mon oreille, elle me dit... ah ! elle me redit qu'elle est heureuse, c'est vrai... et aussi qu'il n'est pas totalement impossible qu'elle revienne un jour revoir son père... ça doit être vous...

PASCAL. — Elle vous dit cela ! Comme elle est adorable !

AGNÈS. — Elle ajoute qu'il ne faut pas, pour autant, bâtir des châteaux en Espagne..., mais qu'elle connaît votre adresse..., qu'elle sait l'heure favorable où elle peut venir... que, sans doute, vous avez le téléphone, et...

PASCAL, *avec un espoir fou.* — Et ?...

AGNÈS. — Et... elle s'est arrêtée là ! Elle ne parle plus... ou elle ne veut pas en dire davantage...

PASCAL. — Je crois qu'elle a dit l'essentiel... et vous la remercierez bien fort pour moi.

AGNÈS, *ouvre doucement la porte.* — Et maintenant, je vais quitter le « Paradis » !

PASCAL, *tendrement.* — Non... c'est le paradis qui me quitte !... Et quel mot devons-nous employer pour nous séparer ?

AGNÈS. — Mais la phrase habituelle... (*Avec une infinie douceur, elle ajoute.*) « Au revoir »...

PASCAL, *prend sa main et la baise.* — Merci !...

(*Agnès sort lentement. Pascal, sur le seuil, la regarde s'éloigner. Il fait un geste de la main. Puis, sur place, tourne la tête vers son magasin et son regard se dirige vers le premier étage. On sent qu'il hésite. Va-t-il demeurer ou fuir ? Il regarde encore dehors, puis ferme la porte et rentre très lentement. Soudain, la voix glapissante de sa femme le fait sursauter.*)

LÉONIE, *en coulisses.* — Et alors, poète ? Tu montes ? (*Et elle rentre.*)

PASCAL. — Voilà, j'arrive !...

LÉONIE, *faisant demi-tour et traînant la savate et hurlant.* — Allez ! Allez ! A la soupe !

(*Pascal abaisse les épaules, jette un dernier coup d'œil vers la rue et avance lentement vers le premier, pendant que doucement*

LE RIDEAU TOMBE

Le Directeur-Gérant : Jacques CHARRI



URICE : « *Je les vois, d'ici, les sentiments que j'éprouverais, au Brésil, sur une plage !* » (Acte I.)



Lucien : « *Nous sommes des parents exemplaires.* » (Acte I.)

QUELQUES SCÈNES DE " MADEMOISELLE "

(Photos Bernand.)



RISTIANE : « *Mademoiselle, c'était pour ça ?* » (Acte II.)



Christiane : « *Vous vous souvenez, Tonio ? Il a eu un accident de voiture ! Tué sur le coup !* » (Acte III.)



l'Avant-Scène

N° 158

femina-théâtre

Directeur général : Robert CHANDEAU

Sommaire

●

MADEMOISELLE
pièce en 3 actes
de Jacques Deval

●

AU PARADIS
de Fernand Millaud
Premier Prix du Gala de la pièce en un acte

●

LE THÉATRE DES NATIONS
par Paul-Louis Mignon

ON A PU LIRE DANS LES DERNIERS NUMEROS :

BILLE EN TETE, Roland Laudenbach.

FIN DE PARTIE, Samuel Beckett.

LA LEÇON, Eugène Ionesco.

L'AMOUR DES QUATRE COLONELS, Peter Ustinov.

MONTEMOR, Geneviève Baïlac.

LA MAMMA, André Roussin.

THE ET SYMPATHIE, R. Anderson - Roger Ferdinand.

HIBERNATUS, Jean Bernard-Luc.

POLYDORA, André Gillois.

L'EQUIPAGE AU COMPLET, Robert Mallet.

LE PAIN BLANC, Claude Spaak.

CELLES QU'ON PREND DANS SES BRAS, Henry de Montherlant.

LES MISERABLES, Victor Hugo - Paul Achard.

Dans notre prochain numéro :

PORTE DES LILAS
Scénario original de René Clair
(présenté hors-concours au 18e Festival de Venise)

L'Avant Scène - Fémina Théâtre, 75, rue Saint-Lazare, Paris-9e - Tri. 86-32

Prix : France, 150 fr. ● Etranger, 180 fr.